

MARTHE LAVERDIÈRE

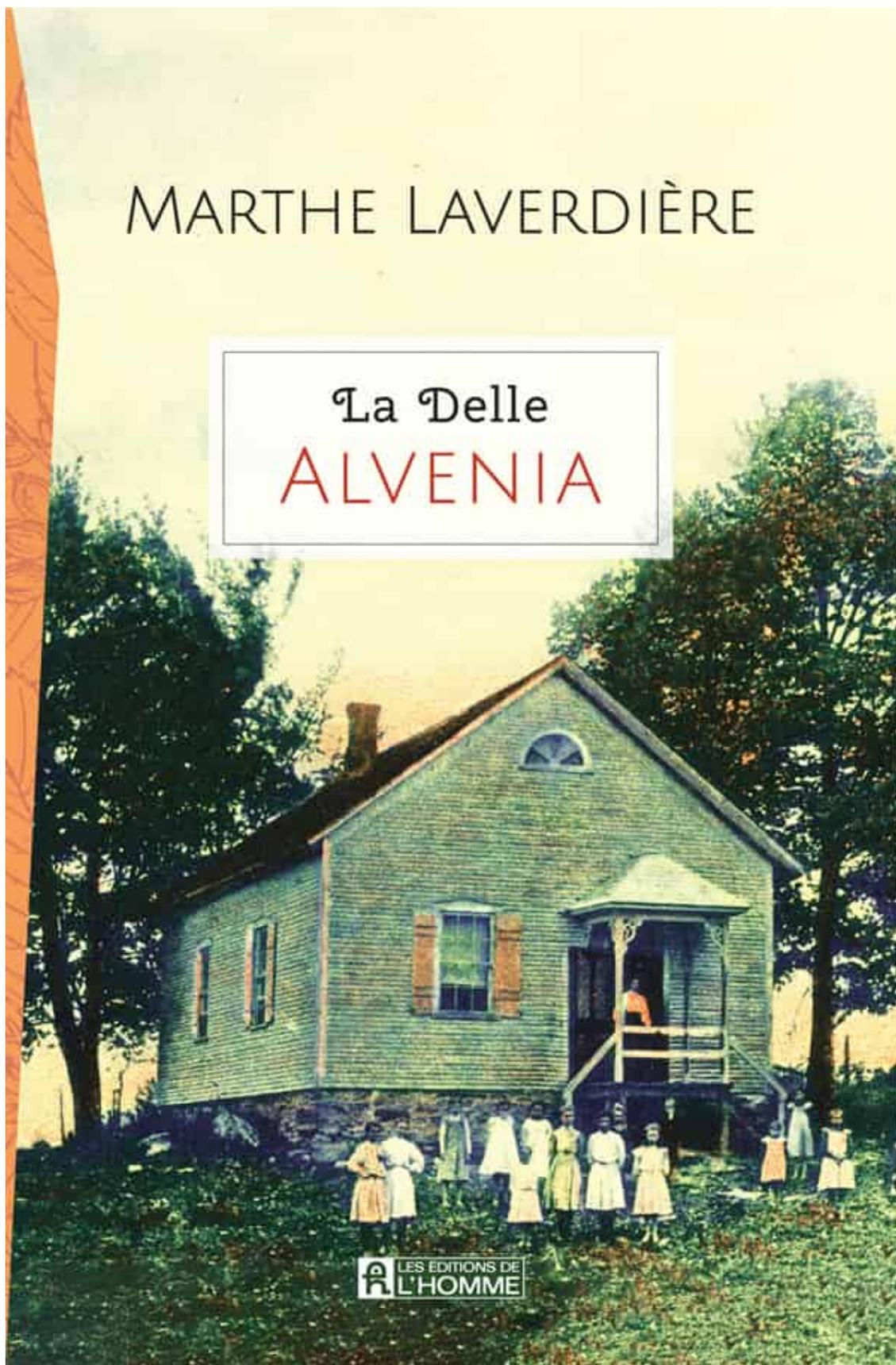
La Delle  
ALVENIA



LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

MARTHE LAVERDIÈRE

La Delle  
ALVENIA



LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME



La Delle  
ALVENIA

MARTHE LAVERDIÈRE

La Delle  
ALVENIA

TOME 1

 LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

À toutes celles qui ont perdu un enfant.

## AVANT DE COMMENCER...



Ah, que je suis contente de vous retrouver! J'ai une toute nouvelle histoire à vous raconter. Elle se déroule toujours dans mes chères collines au tournant du 20e siècle, mais les personnages sont flambant neufs. Cette époque faite de tabous et d'interdits était idéale pour Alvenia, ma nouvelle héroïne. Vous verrez, c'est une jeune femme aussi complexe qu'attachante. Parfois, c'est sa tête qui mène, mais souvent, c'est son cœur qui l'emporte. Chose certaine, elle veut vivre sa vie à sa manière, et je lui fais confiance pour y arriver!

Ce nouveau roman est fait de souvenirs entendus dans mes serres, de confidences d'une très vieille femme. Bien sûr que j'ai beurré la toast pour en faire une œuvre littéraire, mais le fond est vrai et très touchant. En écrivant *La Delle-Alvenia*, j'ai voulu explorer la tristesse de ceux qui doivent donner leur enfant. Je n'ai pas cherché à juger ni excuser personne, seulement comprendre. Beaucoup de ces personnes ont eu la vie brisée. J'ai vécu énormément d'émotions en l'écrivant, car moi aussi, j'ai un cœur de mère.

Maintenant que c'est dit, venez-vous-en, je vous ramène dans Bellechasse!

Bonne lecture,  
Marthe xxx

## CHAPITRE 1



«Moi, je crois que le gouvernement...»

Il n'en fallait pas plus pour faire sursauter Georges Beaulieu.

— Laisse parler ton frère, Alvenia! Une jeune fille digne de ce nom a pas d'opinion en général, et surtout pas en politique!

Assis à l'autre bout de la table familiale, Georges Beaulieu régnait en roi de la maison. Dans cette demeure cossue de style victorien, chacun devait tenir sa place. Cet homme d'affaires réglait toute sa vie et celle des autres au quart de tour.

— Mais père, j'peux avoir une opinion sur ce sujet-là, j'suis pas en train de faire un discours politique sur le perron du marchand Labonté!

Son père se retroussa les moustaches en signe de protestation, un signe que madame Beaulieu reconnaissait rapidement. C'était le moment où elle devait faire diversion pour ne pas faire grimper son mari dans les rideaux. Elle prit sa serviette de table fleurie déposée sans un pli sur ses genoux, se tapota avec celle-ci la commissure des lèvres et, en relevant doucement le menton, regarda sa fille aînée en lui disant:

— Marie, ma chérie, peux-tu nous réjouir l'âme en agrémentant notre repas d'un morceau de piano, j'te prie?

Assise près de son frère Julien, Marie se raidit. Il était très clair pour elle qu'Alvenia devait se taire. Une femme bien élevée tient sa place et surtout sa langue. D'un geste gracieux, elle repoussa sa chaise et fléchit la tête vers son père.

— Père, est-ce que j'peux m'exécuter?

— Va, Marie, la musique calme les nerfs et, en ce moment, ta sœur est en train d’me les mettre en boule.

Georges sourit à sa grande fille et tourna le dos à Alvenia pour bien voir le magnifique piano qu’il avait acheté un mois plus tôt. C’était sa dernière fierté. Imaginez, un piano à queue trônant dans l’immense salle à manger. Personne dans la paroisse – et ça, même pas le notaire – n’en possédait un. La musique était pour lui un signe de noblesse. Il avait envoyé sa fille Marie suivre des cours de musique chez les Ursulines de Québec. Deux années intensives pour en faire une virtuose. Pas comme ces piocheux d’orgue à l’église qui, une fois sur deux, tombaient sur la mauvaise note. Non, une vraie demoiselle devait savoir jouer Chopin ou Mozart. De toute façon, Marie n’avait pas d’autres talents que ceux de la musique et de l’entretien de la maison. Aux yeux de son père, elle allait devenir une vieille fille distinguée. Pas question que l’une ou l’autre de ses filles se marie. Il n’avait pas l’intention de procurer une dot ni tout autre héritage à un jeune blanc-bec. Tout son empire irait à son fils Julien, et ensuite au fils de son fils. Le nom Beaulieu ne devait pas être dilué de quelque manière que ce soit.



Georges était fils unique et avait une vision de la propriété assez restreinte. Son père, Paul Beaulieu, avait convolé en justes noces avec Ernestine Gagnon. Eh oui, un beau matin du mois de juin 1856. Rien de tel que le mois de juin avec toutes ses roses sauvages qui embaument l’air pour mettre la joie au cœur de ce jeune homme de vingt ans. Et de la joie, il en fallait, car ce mariage était plus fait d’intérêt que de romance. Paul était de famille respectable, mais sans grand talent.

Sa femme, au contraire, en avait pour deux, du talent. Fille de commerçant, Ernestine avait apporté avec elle une dot de 800 dollars. Son père, qui commerçait les animaux, avait le sens des affaires. Il avait mis le paquet afin de rendre sa fille alléchante pour les partis intéressés. Il voyait

bien que sa chère Ernestine ressemblait plus à un bûcheron en fin de carrière qu'à une gracieuse gazelle. Que voulez-vous, la beauté ne lui avait pas été donnée à la naissance. De six ans l'aînée de Paul, elle avait déjà l'air d'une femme de quarante ans. Mais elle avait du caractère, de la jarnigoine et, avec cette somme, une bonne longueur d'avance sur toutes ces pauvres filles qui peuplaient la campagne environnante. Paul, qui était un peu proche de ses cents, comprit très vite qu'il valait mieux souffler la bougie le soir dans la chambre conjugale pour réussir à faire honneur à sa femme que partir dans la vie sans le sou.

Le jeune homme fit donc la cour à Ernestine, qui s'enflamma devant ce joli garçon, ne jurant que pour ses beaux yeux. Paul avait les yeux verts et les cheveux noirs bouclés. Il avait une démarche de prince, un petit air décidé, mais qui cachait en réalité un tempérament dépressif et mélancolique. Quant à Ernestine, elle avait de fins cheveux blonds, raides comme de la corde.

Ils se marièrent après un an de fréquentations. De cette union naquit, un an plus tard, Georges, qui reçut le meilleur des deux mondes: la beauté naturelle de son père et le tempérament fort et débrouillard de sa mère.

Ernestine investit très vite sa fortune dans l'achat de terres à bois. Dans le canton de Buckland, il y avait des affaires à faire. Comme on défrichait, les terres en bois deboute étaient assez faciles à dénicher. Plusieurs nouveaux propriétaires ne tenaient pas longtemps à essoucher et à faire des abattis. Ernestine ramassait les terres pour des prunes, puis son mari et d'autres hommes coupaient le bois pour en faire des planches et des madriers. Mais le transport lui coûtait très cher.

Après quelques années, elle avait amassé assez d'argent pour faire construire un moulin à scie, avec la machinerie pour embouveter les planches. Quoi de mieux pour vendre à tous ces gens voulant se construire une petite maison? Plus question de faire scier dans d'autres paroisses et de remonter le bois chez elle pour le vendre<sup>1</sup>. Très vite, leur fortune devint considérable. Ernestine travaillait d'arrache-pied; elle avait le temps, vu que son Paul ne lui avait fait qu'un seul enfant, son Georges.

Paul se disait constamment fatigué. Le soir, il se dépêchait d'aller se coucher, prétextant un mal de tête ou bien une indigestion. En réalité, même la bougie éteinte, il n'avait plus assez d'imagination pour réussir à faire lever le drapeau. Il se disait, dans toute la paroisse, que Paul était le seul homme à demander à monsieur le curé une dispense de devoir conjugal.

C'est dans ce contexte que Georges grandit, avec pour exemples une mère qui l'accaparait totalement et un père toujours épuisé et défait. À dix-sept ans, il demanda d'aller faire des études commerciales à Québec. Devant sa requête, son père lâcha un grand soupir de découragement, mais sa mère approuva, avec l'idée que son Georges apprendrait à gérer leur fortune à la perfection. Elle était fière de lui.

Leur fils unique était heureux; il pourrait prendre ses distances d'un père qui l'ennuyait à mourir et d'une mère qui n'écoutait pas ce qu'il disait, toujours sous prétexte qu'il n'avait pas d'expérience. Ernestine savait tout, tout le temps. Devant le caractère de sa mère, il se fit le serment d'épouser une femme qui saurait fermer sa gueule et ouvrir ses cuisses le temps venu.



La vie à la ville était merveilleuse. Il y avait des tas d'endroits à visiter et tant de choses à faire. Georges suivait ses cours le jour, et allait se promener dans les hôtels le soir. Imaginez, à dix-huit ans, on a tout à apprendre!

L'hôtel qu'il préférait était sur la rue Saint-Jean. C'était un établissement cossu et convenable, un endroit où la bonne classe se retrouvait. Georges voulait bien s'implanter dans son nouveau monde. Établir des contacts d'affaires lui semblait tout ce qui comptait.

— Tiens, si c'est pas mon Georges Beaulieu à moé!

Georges se retourna. Pierre Gonthier, un de ses compagnons scolaires, était là. Pierre avait deux ans de plus que lui et était né à Québec. Il connaissait la ville comme le fond de sa poche. Il était le fils d'un comptable qui gérait la fortune des Sœurs Hospitalières de Québec.

Pierre s'approcha de Georges et mit la main sur son épaule.

— Tu bois du thé? Pas sérieux! Tu veux devenir curé ou moine pour siroter cette saloperie-là!

— J’sais me tenir, et les boissons fortes, c’est pas pour notre âge! répondit Georges en se détachant de son emprise.

Pierre le regarda en souriant.

— Pas icitte, c’est sûr. Mais j’connais une place où tu peux boire du fort, et pas cher!

Pierre toisa son interlocuteur. Il ne fallait pas que Georges parte en courant pour dire à tout le monde qu’il allait dans les endroits mal famés. Mais ce fils de comptable savait reconnaître quelqu’un qui ne voudrait pas perdre la face. Il regarda attentivement la mimique de Georges, qui bomba le torse. Il fallait l’intimider un peu et c’était dans la poche. Il continua.

— C’est sûr qu’un gars de campagne, c’est plus fait pour siroter du thé après avoir bûché toute la journée. Laisse faire, le jeune, c’est pas pour toé.

Georges fut insulté au maximum. Le traiter de gars de campagne... pas lui.

— C’est où, ta place?

Pierre se frotta les mains. Il avait vu juste.

— Viens, pis là où j’t’emmène, tu t’amuses et, surtout, tu fermes ta gueule... t’as compris? C’est pas à l’église qu’on va!

— J’suis pas si niaiseux que tu penses, j’en ai vu plus que toé dans ma vie.

Pierre lui tapota l’épaule. On voyait bien que c’était un Joseph... un tout petit Joseph.

— On pense pareil, mon ami, dit-il. Viens pis lâche ta tasse de thé!

Ils sortirent dans la rue et Pierre demanda un petit char.

— Où on va d’même? demanda Georges.

— Rue Saint-Roch, dit Pierre en regardant le cocher.

La rue Saint-Roch était bien différente de ce que Georges avait vu de la ville. C’était du monde plus pauvre qu’en Haute-Ville. Il suivit Pierre jusqu’à une taverne où on pouvait lire sur l’écriteau «Au peti plèsir». Autant de fautes d’orthographe en si peu de mots, c’était un tour de force!

Et c'était sûr qu'on n'allait pas voir le premier ministre là. L'endroit était plutôt sombre. Des lampes à l'huile noircies par la boucane ornaient les murs. Et pour la propreté, on pouvait repasser. La dernière fois qu'on avait lavé le plancher devait dater de Champlain.

Des tables entourées d'hommes qui buvaient de la boisson forte étaient disposées très serrées. On voulait mettre le plus de monde dans le moins grand possible. Des odeurs de gin et de mauvais parfums flottaient dans l'air. Un piano à rouleau était placé le long du mur du fond. Le musicien ne faisait que pédaler. À voir son allure, soûl comme une botte, il valait mieux pour lui rester assis.

Pierre indiqua une table dans un coin. Georges le suivit et s'assit près de son ami. Une femme à la poitrine bien en vue vint les voir.

— On veut boire, mes amours? leur demanda-t-elle.

Georges se sentit la gorge serrée. Elle s'était penchée vers lui et donnait en exposition sa poitrine qui voulait déborder de son corsage vraiment trop serré. Pierre le regarda du coin de l'œil.

— C'est ma tournée, Juliette, deux tord-boyaux doubles et une serviette d'eau froide pour que mon ami perde pas connaissance devant tes atours.

La serveuse fit un clin d'œil à Georges. Le jeune homme avait les joues en feu. C'était la première fois qu'il jouait à ce jeu de la séduction. La Juliette en question aurait pu être sa mère, mais en fait de poitrine, elle avait été bénie du ciel.

— Elle t'a dans l'œil, mon homme. Je la connais ben, la Juliette, elle est généreuse de sa personne. Pis elle a de l'expérience; avec l'âge, c'est ça qu'y a de bon.

Juliette revint avec les verres et posa le reste de la bouteille sur la table.

— J't'ai jamais vu icitte, mon minou... T'as lâché ta mère voilà pas longtemps.

Georges se sentit offensé.

— Vous saurez que j'ai l'âge de faire ma vie et que ma mère a rien à voir avec c'que j'fais icitte à soir!

La femme le regarda droit dans les yeux. Elle venait de flairer son poisson pour la soirée. Le jeune était naïf, mais pas sans le sou. Une belle prise, et pas laid en plus. Pourquoi ne pas en profiter, elle qui ramassait souvent des ivrognes passés date.

— Tu fais cul sec, mon lapin. Icitte, c'est une tradition. Quand c'est la première fois qu'on passe la porte, on boit notre verre d'un coup.

Elle prit le verre de Pierre et le cala. Georges n'allait pas se faire faire la boutade par elle. Il se leva, prit son verre et le but d'un trait. Il devint rouge comme une fraise, les yeux pleins d'eau. On voyait bien qu'il n'avait pas l'habitude d'une telle chose. Elle le regarda, remplit son verre une autre fois.

— T'as du cran, mon homme. On remet ça?

Georges dénoua sa cravate et vida le verre d'un coup. Pierre sourit; il n'allait pas s'ennuyer ce soir. Ici, on avait boisson et gui-doune à volonté.

— Assis-toé, le jeune, et bois un autre coup. Il était temps que tu te déniaises un peu! dit-il.

L'insulte de Pierre fut perçue dans l'oreille de Georges comme une mélodie. Il se sentait heureux et avait envie de revoir le décolleté de Juliette de plus près. Il s'assit, prit la main de la serveuse et la baisa.

— Mademoiselle, vous avez de très beaux yeux! lui dit-il en regardant pas mal plus bas.

Juliette sourit. Ce Georges était rafraîchissant. Elle se pencha vers lui.

— T'sais, j'ai ma chambre en haut. Si tu veux, on pourrait aller boire au deuxième. C'est toujours la même musique icitte. L'autre cave, y fait juste pédaler. De toute façon, y'est trop rond pour changer les rouleaux.

La peur s'empara de Georges. C'était, à ne pas s'y tromper, une invitation intime. Bien sûr, ses amis et lui avaient fantasmé sur le sexe, mais il n'avait jamais rien fait de tel. Il feignit de n'avoir rien compris en regardant ailleurs, mais son regard tomba droit sur celui de Pierre.

— Dis-moé pas que t'es Joseph! lança ce dernier.

Georges avala difficilement sa salive. Il n'allait pas perdre la face devant son compagnon.

— Ben sûr que non! Des filles, j'en ai eu en masse... pis des belles!

— Ben alors, y'a pas de problème que t'aïlles avec Juliette... Hein Juliette qu'y s'ennuiera pas, mon ami?

Juliette se versa un verre de gin. Elle aimait ce moment où la toile se refermait sur la proie. Contrairement à ce que tout le monde pensait, son métier de prostituée, Juliette l'aimait. Même s'il y avait de petits inconvénients. Maintenant, elle ne choisissait que ceux avec qui elle voulait faire affaire. Elle les prenait toujours sans expérience, car il ne fallait pas grand-chose pour leur faire tourner la tête.

— Chus sûr qu'y en sait plus que moé sur le sujet. C'est pas un niaiseux, y l'a dit lui-même! renchérit Juliette.

Tous les deux regardèrent Georges, qui se versa aussi un verre. Il se leva, retroussa son pantalon jusqu'en dessous de ses bras et se mit à marcher.

— Lève-les pas si hautes, tes culottes... vu qu'à va t'les baisser! lança Pierre en se mettant à taper du pied au son du pédaleux de service.

Juliette agrippa la main de son jeune ami et le dirigea vers l'escalier. Plusieurs hommes les regardaient et Georges, grisé par l'alcool, se sentit fier.

Les marches craquaient à tout rompre. On aurait dit qu'elles rythmaient le pas des tourtereaux. Ils arrivèrent dans un couloir où des portes étaient restées entrouvertes. Georges vit des couples se caresser.

— Les autres aussi, y font des choses comme on va faire?

Juliette se plaqua au mur. Il avait l'air de rien comprendre, ce petit.

— Ben... c'est normal. T'es dans un bordel, icitte. Les filles gagnent leur vie en couchant. T'avais pas compris?

Georges se figea. Elle était en train de lui dire qu'il devrait payer pour lui faire l'amour. On était loin des romans à l'eau de rose. Pas question qu'il passe derrière un paquet de bonshommes. L'amour, ça ne se paie pas...

Voyant que Georges ne parlait pas, elle comprit que le jeune ne voulait pas payer.

— Écoute, j'ai pas de temps à perdre. Tu veux pas payer, on redescend. Moé, j'ai une paye à me faire à soir. Si c'est pas toé... ce sera un autre.

À bien y penser, s'il redescendait, il perdrait la face devant Pierre. Il serait la risée de son école. Entre gars, on est vite mis au pilori.

— Combien ça coûte?

— Ça dépend. Tu veux la p'tite vite ou la totale?

Ne sachant pas de quoi elle parlait, il se dit que plus vite ce serait fait, mieux il se porterait.

— La p'tite vite!

Elle se mouilla sensuellement les lèvres.

— Un trente sous!

— OK!

Il sortit de sa poche un trente sous<sup>2</sup>. Juliette se mit à rire.

— Tu paieras quand t'en auras eu pour ton argent... T'es mignon, toé!

Juliette ouvrit la porte. La chambre était éclairée d'une seule lampe. Un lit, déjà défait, était devant la fenêtre. Il n'avait pas l'air très propre. La tapisserie des murs datait, car elle décollait un peu partout. Sur un petit bureau de chevet trônait une bassinette d'eau avec une guenille.

— Lave-toé le membre avant. J'touche pas à ça si c'est sale. Chus pas n'importe qui, moé! dit-elle.

Georges regarda la guenille. Elle n'était pas lavée et empesée comme la lingerie chez sa mère. Non! Tout sauf penser à sa mère. Il regarda la femme qui ne se détournait pas. Elle comprit, lui tourna le dos en disant:

— J'veux pas te faire peur, mais j'vas la voir, ta quéquette!

Georges mit de l'eau sur sa serviette de fortune et déboutonna son pantalon. Il sortit son pénis et le rinça du mieux qu'il put. Il était tout ratatiné. C'était pitoyable à voir. Il ne voulait pas le lui montrer. Juliette se tourna vers lui et, le voyant de dos, comprit son problème. Elle s'avança, le contourna et, sans regarder son membre, lui donna un baiser. C'était son premier baiser. Georges avait la tête qui chavirait, c'était peut-être l'alcool.

La femme recula et, tout en regardant Georges dans les yeux, se détacha les cheveux et se déshabilla lentement en prenant le temps d'exposer son corps au jeune homme. C'était à n'en pas douter: il n'avait jamais vu de femme nue de sa vie. Elle se surprit à aimer ce jeu. Comme il avait l'air

naïf! Elle remarqua que l'excitation de Georges montait. Elle lui mit la main sur son sein et descendit la sienne sur son sexe. Ils se caressèrent un temps, puis, sans attendre l'invitation d'aller au lit, Georges eut une jouissance. Il devint mal à l'aise. Juliette se mit à rire.

— Ben toé, t'es vite en titi! T'as même pas eu le temps d'me rentrer dedans.

Cela faisait bien son affaire. Depuis quelque temps, c'était sa tactique. Un jeunot trop excité pour faire quoi que ce soit. Car Juliette avait contracté une maladie honteuse et personne ne le savait. La patronne du bordel ne la garderait pas si ça venait à ses oreilles. Mais jouer aux caresses pour trente sous, ça, elle le pouvait. Puis de toute façon, le jeune avait joui, donc tout le monde était content.

Juliette se pencha pour prendre ses vêtements et se rhabilla. Georges, telle une statue de sel, ne bougeait pas, le pénis sorti de sa braguette. Il se demandait ce qui venait de se passer.

Elle se rattacha les cheveux.

— Là, tu peux sortir ton trente sous... T'as vraiment fait diminuer le temps de la p'tite vite, mon chou.

Il sortit sa pièce de monnaie de sa poche. Juliette la prit et la mit dans son corsage après y avoir déposé un baiser.

— J'la garderai toujours sur moi. T'es trop chou.

Puis elle sortit de la chambre sans rien ajouter. Georges était aux anges, il venait de faire l'amour avec Juliette, ou du moins le croyait-il. La tête lui tournait, il se pensait amoureux.

— Juliette, t'es la femme de ma vie, chuchota-t-il.

À les voir redescendre si vite, Pierre se mit à crier:

— Hé, Juliette, y'a-tu perdu connaissance avant d'arriver à la chambre?

Tous les clients les regardaient dans l'escalier. Alors Juliette dit très fort:

— Pour trente sous, le p'tit a manqué son coup!

Georges fut la risée de tout le bordel.

— Georges trente sous... Touchez pas à Georges trente sous ou vous allez rester mous!

Même le pédaleux se mit de la partie.

— Georges trente sous... Georges trente sous... Viens Juliette que j'baise ton trente sous pour que ça m'arrive pas, dit-il.

Juliette flaira la bonne affaire.

— Cinq sous pour baiser le trente sous. Sortez vos cennes, messieurs!

Et tous les hommes présents pour rire sortirent cinq cents pour embrasser le talisman.

Georges avait tellement honte. L'amour de sa vie venait de le poignarder au cœur. Sa mère avait raison de dire constamment: «Si tu perds un jour la face, retrousse-toé les manches et reprends le dessus!»

Il sortit. Dehors, il se mit à pleurer. Son orgueil était à vif. «La garce va me le payer, et cher...», pensa-t-il. Il retourna chez lui par les petits chars, en maudissant Pierre et son bordel.

---

<sup>1</sup>En ces années-là, il y avait sept moulins à scie sur la rivière dite «aux Billots». Ce cours d'eau qui arpeute le rang des Pistoles de Saint-Damien a reçu le nom officiel de rivière du Moulin le 11 septembre 1887 par la Commission de toponymie du Québec.

<sup>2</sup>Savez-vous pourquoi on nomme «trente sous» nos pièces de vingt-cinq cents? Ça date du début de la colonie anglaise, où il a fallu passer de la monnaie française à la monnaie anglaise. Comme les 25 sous anglais valaient 30 sous français, le nom est resté pour désigner les nouvelles pièces anglaises! Les 25 sous de 1875 étaient spéciaux, car le poinçon pour la date ne marquait que les trois premiers chiffres, le dernier étant ajouté à la main. Tous ces 25 sous de 1875 ont un H sous la date. Cette lettre signifie le nom de l'atelier de monnaie: Heaton Mint. En janvier 2007 et en 2010, une pièce de vingt-cinq sous datée de 1875 s'est vendue aux enchères pour 81 000 \$ et l'autre, pour 65 000 \$. À ce prix-là, ça vaut la peine de les garder!

## CHAPITRE 2



Deux semaines s'étaient écoulées depuis la soirée au bordel, mais Georges ne s'était pas encore remis de son humiliation. Pensez un peu: pour sa première fois, manquer son coup et faire rire de lui! C'était trop fort. Le jeune homme parfait et ambitieux ne pouvait pas ne rien faire contre une attaque si vive à sa virilité.

La haine envers son compagnon Pierre montait de plus en plus en lui. Georges se mit à épier tous ses gestes à l'école. Bien que plus vieux de deux ans, Pierre était dans ses classes de latin et de sciences. Georges savait bien que les sciences étaient la grande souffrance de ce dernier. Pour ainsi dire, il n'y comprenait rien. C'était triste, car elles étaient obligatoires pour qu'il puisse devenir ingénieur. Un rêve que Pierre chérissait plus que tout.

Georges, qui avait beaucoup de facilité dans ce domaine, décida de l'aider.

— T'es ben fin de vouloir me le montrer, dit Pierre. T'sais, j'pensais que tu m'en voulais après l'autre soir au bordel...

— De quelle soirée tu parles? dit Georges pour signifier à son ami qu'il ne voulait plus jamais en entendre parler.

— J'ai compris, mon vieux... On n'est jamais allés au bordel!

— T'as pigé: moé, je t'aide dans tes sciences, pis toé, tu oublies cette soirée-là. De toute façon, Juliette viendra pas icitte. La crasse reste avec la crasse, ajouta Georges.



La classe de sciences était un lieu magique. Avec toutes ses fioles et ses éprouvettes, on se serait cru dans une salle d'opération. Les murs étaient d'un blanc immaculé avec, bien en vue, une photo de l'archevêque de Québec Elzéar-Alexandre Taschereau et une autre du pape Pie IX. Ce qui était très bizarre, en ce printemps de l'année 1875, c'est qu'on ne retrouvait pas un seul portrait du nouveau premier ministre conservateur Charles-Eugène Boucher. Pour le professeur de sciences qu'était le frère Aubin, il valait mieux des portraits de religieux que de politiciens.

Sur le bureau que Georges et Pierre partageaient, un ordre impeccable régnait. Georges ne pouvait pas travailler dans le fouillis. Son compagnon n'avait pas sa rigueur. On le voyait par son écriture mal soignée et ses cahiers aux coins rabougris. Pas étonnant qu'il ne comprenait rien aux sciences, si parfaites!

— Tu prendras mes notes de cours. Si tu te mets à écrire le contenu de ce que dit le frère, tu suivras pas les autres, dit Georges.

— T'es ben serviable, t'es plus que ça, t'es un ami! répondit Pierre.

«Ami? Pas de saint danger!» pensa Georges. Depuis le bordel, il se méfiait de Pierre. Et il se rappelait ce que lui avait dit sa mère: «Si t'as un ennemi, vaut mieux le tenir proche de toé, et au moment venu, tu lui sautes à la gorge. C'est comme ça qu'on fait des affaires, Georges. Tu liches les gens qui te nuisent, tu t'en fais des amis jusqu'à ce que tu puisses les étrangler ou les acheter. Apprends ça, mon fils... Tout se paie... Tout le monde a un prix!»

Georges n'avait pas pardonné à Pierre. Le moment venu, il lui ferait payer son humiliation, mais pour l'instant, il devait être au plus près de lui afin de connaître ses faiblesses.

Les semaines passèrent, et plus le cours de sciences avançait, plus Pierre devenait bouché. Il ne comprenait rien. Assis dans le corridor avec Georges, il se lamentait sur son sort.

— J'ai beau lire tes notes, tous les soirs, j'comprends rien. J'ai même arrêté de sortir pour aller où tu sais. Tu devrais me voir le matin quand j'me

lève, j'ai l'impression d'avoir un tube de fer sous le drap de mon lit à force de me retenir.

Georges serra les dents.

— Tu vas pus voir Juliette?

Pierre fut surpris que son ami lui demande des nouvelles de la prostituée.

— Juliette... J'ai entendu dire qu'c'est difficile pour elle, dit Pierre.

— Pourquoi? Elle avait l'air d'avoir des clients en masse!

Pierre le regarda, un peu gêné.

— Ben, j'ai entendu dire qu'elle avait attrapé une maladie honteuse. T'sais celle que tu donnes aux autres. Eille! Pas facile pour elle si c'est vrai. La patronne garde pas de fille malade. Elle perdrait toute crédibilité si elle gardait une malade qui contaminerait ses clients. Mais ça doit pas être vrai parce que toé, tu l'aurais vu, hein!

Georges joua le jeu.

— Elle a rien entre les cuisses, cette pute-là, et j'l'ai vue de proche. J'l'ai pas manquée, cré-moé.

— C'est c'que j'me disais: c'était une blague, le trente sous. N'empêche que Juliette, y paraît qu'elle l'a fait percer et le porte à son cou. La gueuse, elle fait payer cinq cennes à tous ceux qui veulent pas débander. Tu parles, y paraît que plusieurs font la file pour le faire, le monde y sont-tu superstitieux! s'exclama Pierre.

Georges se raidit. La chienne, elle gagnait de l'argent sur son dos. «Elle va me le payer... Une maladie, hein? Qui dit vrai, ma douce? Ça, j'aimerais ben le savoir!» pensa-t-il.

Georges regarda Pierre.

— On n'a pas le choix mon homme, l'examen est dans trois jours et tu l'passeras pas, c'est sûr, prédit Georges.

— Y faut que j'le passe, sinon j'vais être obligé de faire comptable comme mon vieux. Tu m'vois-tu travailler pour les bonnes sœurs? Non, moé, les capines, ça m'attire pas pantoute!

Georges songea à un plan.

— Écoute, j’vais t’écrire toutes les réponses possibles sur une feuille. Le frère regarde souvent son livre de prières pendant les examens. Il est si pieux, le pauvre! Mets ta feuille pliée dans ta manche et sors-la pour vérifier de temps en temps. Personne verra rien.

— J’aurais jamais pensé que tu pourrais m’aider à ce point-là. T’sais, j’ai une confession à te faire: quand c’est arrivé, la soirée avec Juliette, ben le lendemain, j’y suis retourné et j’l’ai baisé, le trente sous. J’ai même payé une tournée générale en ton honneur.

Georges le regarda profondément.

— Pas d’offense, mon vieux. Y faut savoir rire, dit Georges qui serra les dents.

La journée de l’examen arriva. Comme promis, le jeune homme avait transcrit les formules et les détails importants sur une feuille pour Pierre.

Dans le couloir qui menait à la classe de sciences, Pierre attendait, appuyé contre le mur. Il était nerveux. La tricherie était passible d’expulsion du collège. Mais il n’avait pas le choix s’il voulait réaliser son rêve. Il regardait constamment vers les chambres où logeaient tous les étudiants éloignés de leur domicile familial.

Georges, pour sa part, prenait son temps. Il savourait cet instant, car il savait que Pierre devait être dans ses petits souliers. «Qu’il rumine comme une vache, le porc!» pensa-t-il. Il attendit à la toute dernière minute pour s’acheminer vers la classe de sciences. Pierre, qui l’attendait, n’en pouvait plus tant il était nerveux. Dès qu’il le vit, il se précipita à sa rencontre. Son front ruisselait de sueur.

— J’avais peur que tu viennes pas, c’est fou. J’sais qu’y faut qu’tu fasses cet examen-là, toé aussi. J’suis tellement nerveux, si tu savais!

— Calme-toé, voyons, pis essuie-toé le front; on dirait que t’es sur le point de voler dans un magasin. Tout est prêt. Tiens!

Georges lui remit une feuille pliée en deux bien au carré. Juste assez petite pour bien s’insérer dans la manche de Pierre. Le jeune homme la glissa dans sa manche droite.

La cloche sonna. Plus que deux minutes avant le début du cours.

— Viens, Pierre. Arrête de gigoter, le frère va y voir que du feu.

— T'as raison mon ami. À moé la bonne note!

Les deux compères entrèrent dans la salle de cours. Tous les étudiants étaient déjà à leurs bureaux, prêts pour l'examen. Pierre et Georges s'installèrent à leur bureau commun. Le frère Aubin les regarda, l'air offusqué par cette entrée de dernière minute.

— La ponctualité est une vertu nécessaire à tout bon entrepreneur. Arriver deux minutes avant un examen n'est pas une chose à faire. Vous dérangez vos camarades, voyons! Passons par-dessus cette offense. Maintenant, la prière pour demander au Saint-Esprit d'ouvrir vos intelligences pour cet examen si important. Qui veut venir réciter le «Pater Noster».

Georges se leva.

— Moi, mon frère, pour me faire pardonner mon offense, s'il vous plaît!

— Bien, monsieur Beaulieu... Venez pour la prière!

Georges s'avança et récita avec ses compagnons le «Pater», puis il se pencha vers le frère Aubin.

— Mon frère, j'tiens à vous informer que j'ai vu Pierre, mon compagnon de bureau, introduire une feuille dans sa manche tout à l'heure. J'voudrais pas insinuer rien de grave, mais...

— Allez à votre place, je m'en occupe.

Georges alla s'asseoir et sourit à Pierre.

— Chers collégiens, nous allons commencer, annonça le frère.

Il passa dans les allées pour distribuer une copie à chacun.

— À vos examens... vous pouvez commencer! dit-il, tout en surveillant Pierre du coin de l'œil.

Tous se mirent le nez dans leur feuille en silence. Pierre regarda la première question. Il sourit: celle-là, il la connaissait. «Pourvu que tout l'examen soit facile comme ça!» pensa-t-il. Mais à la deuxième question, il ne savait quoi répondre. Il regarda autour de lui. Georges, le nez bien collé à sa copie, était absorbé par le test. Le frère Aubin, livre de prières à la

main, se promenait entre les bancs. Il fallait attendre que celui-ci commence ses prières pour agir.

Rapidement, il se mit à lire son livret à deux rangées de Pierre. Le jeune homme sentit que le bon moment était venu et tenta de sortir doucement la feuille de sa manche, mais elle resta prise près du bouton du poignet. Il essayait avec insistance de la dégager quand il vit tomber devant lui le livret de prières du frère Aubin.

— Vous avez de la difficulté, mon ami?

Pierre devint raide comme du granite. Il n'osait plus respirer tant il était mal.

— Laissez-moi voir cette petite feuille, lui dit le frère. Sûrement une lettre d'amour, ou une prière à l'Esprit Saint pour vous guider?

Le religieux empoigna le papier, qui sortit d'un coup de la manche, et l'ouvrit.

— De bien belles formules... mais je crains que l'Esprit Saint les connaisse déjà, vu qu'il a créé tout ce qui est avec le reste de la Sainte Trinité.

Pierre était rouge comme une bête.

— Levez-vous, monsieur, et suivez-moi.

Pierre suivit le frère jusque devant la classe.

— Voyez, jeunes gens, où mène la fourberie, lança le professeur.

Puis, se tournant vers Pierre, il ajouta:

— Asseyez-vous dans le coin. L'examen est fini pour vous. J'espère que vous comprenez que votre année aussi est finie. Pauvre sot pour penser que tricher mène à la réussite.

Tous les élèves le regardèrent avec mépris. Georges, lui, se délectait de la situation. «Pauvre imbécile, se faire avoir si facilement. Pas de diplôme, t'auras même pas la joie de travailler avec tes capines», pensa-t-il.

Le reste de l'examen se passa en silence. Dans son coin, Pierre attendait que le couperet du directeur tombe en lui sommant de partir du collège. Sa vie lui semblait finie. Quelle honte pour son père et sa mère!

Quand l'heure fut passée, les étudiants remirent leurs copies au professeur. Georges se leva le dernier et lui tendit son examen.

— Monsieur Beaulieu, vous avez fait votre devoir en m'avertissant du méfait de votre camarade. Soyez convaincu que le directeur aura vent de votre intégrité.

— Merci, frère, j'en demande pas tant!

Puis, passant devant Pierre qui le regardait sans comprendre, il dit:

— Tu vois, tout se paie... même la gueule d'un con. De la part de Georges trente sous, mon homme!

Pierre lui jeta un regard méprisant. Qui était ce Georges pour être aussi méchant pour une simple blague?

Le lendemain, par la fenêtre de sa chambre, Georges vit Pierre partir avec son père. Le bruit circulait dans tout le collège que le tricheur ne reviendrait pas. À cette pensée, le jeune homme savourait sa vengeance, mais il n'était pas satisfait pour autant. Il lui restait le cas de la Juliette. Il devait savoir si la pute était réellement malade ou si ce n'étaient que des cancan. Mais comment faire pour avoir l'heure juste? Il ne pouvait tout de même pas lui ordonner de relever ses jupes pour vérifier! Il avait besoin de quelqu'un d'autre, une tierce personne qui vérifierait pour lui. Mais qui? Il passa la journée à y songer.

Le soir venu, il décida de retourner au bordel. Cette fois, il irait seul. Il avait sa petite idée. Arrivé devant la fameuse pancarte, il cracha par terre.

— Pauvre p'tit monde de crasseux. J'vas vous montrer, moé, à rire de Georges Beaulieu.

Il entra et alla s'asseoir à une table, dans un coin, loin des lampes à l'huile qui boucanaient allègrement. Il fit le tour de la bâtisse du regard: aucune trace de Juliette. «Elle doit être en haut», se dit-il.

Une serveuse jeune et timide s'approcha de lui. «Son premier soir, peut-être», pensa Georges.

— Voulez-vous un verre, monsieur? demanda-t-elle timidement.

Georges la regarda longuement. Elle n'avait rien de l'audace de Juliette. Elle regardait fixement la table sans bouger.

— Un verre de vin... si t'en as.

— Ça devrait... J'vas demander à la patronne.

Il la regarda partir vers le bar. «Non, celle-là est jamais montée dans les chambres», songea-t-il.

Elle revint avec une petite carafe de vin rouge. Au fond de la bouteille était déposé un bon lit de rache. La patronne ne vendait pas de la qualité, juste de la piquette pas chère. Ce n'était au fond qu'un détail, les hommes ne venant pas là pour boire du vin le petit doigt en l'air comme dans les salons. La jeune serveuse posa la carafe sur la table.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur? demanda-t-elle avec crainte.

— Oui, j'aimerais ben discuter avec toé, dit Georges. J'sais que ta patronne n'aimera pas ça, mais si j'paye la somme d'une culbute en haut, elle voudra sûrement.

La jeune fille le regarda dans les yeux. Était-il sérieux? Payer pour jaser avec elle? Elle se dirigea vers sa patronne près du comptoir. C'était une femme rondelette avec un vieux foulard sur la tête. Elle était fardée à outrance, tellement qu'un clown n'aurait pas fait mieux. Tout ce qui se passait dans la bâtisse était autorisé par la matrone. La petite lui répéta dans l'oreille ce que Georges venait de lui demander. Elle s'étira le cou pour bien voir le jeune homme, partit à rire et fit oui de la tête.

La serveuse revint vers son client.

— Elle a dit cinquante cennes, parce que c'est mon premier soir... fa que chus neuve. Y paraît qu'c'est plus cher pour la première fois.

Elle était rouge écarlate. «Pauvre fille, se vendre pour cinquante cennes», pensa Georges. Mais il n'était pas venu pour ça. Au diable sa vie, il avait assez de la sienne à gérer.

— J'suis preneur. Tiens, v'là l'argent, pis assis-toé.

La jeune fille ne se fit pas prier. Au moins, elle gagnait du temps avant de se faire enfourner par un de ces bonshommes.

— T'sais, j'suis déjà venu ici... dit Georges en se servant un verre de vin. J'suis même allé avec une fille du nom de... Excuse-moé, j'ai un trou

de mémoire. Ah oui, j’crois ben que c’est Juliette ou quelque chose comme cela.

La jeune fille sourit.

— Juliette, ça, j’pense pas. Y’a juste une fille icitte qui porte ce nom-là et de c’que j’sais, elle devrait pas travailler.

— Pourquoi? demanda Georges d’un air indifférent.

— Ben moé, chus icitte depuis trois semaines. Pis vous savez, la patronne, quand on arrive pis qu’on est fraîche, si vous voyez c’que j’veux dire... elle nous met pas tout de suite au gros ouvrage. Elle nous fait pavaner devant les clients le soir, pour faire monter la donne. Mais le jour, on fait du lavage, pis on aide les autres filles. C’est moé qui m’occupe de la chambre de Juliette. Je lui fais des bains de siège pis j’la frotte avec des feuilles de plantain. Y en a qui disent que ça aide la peau à guérir.

— Est malade, pauvre elle? demanda Georges d’un ton amical.

— Elle a plein de rougeurs où vous savez et entre les cuisses. Si la patronne savait ça, elle la maudirait dehors.

Georges se recula sur sa chaise pour s’appuyer au dossier. C’était donc vrai. La Juliette avait la vérole. Il avait été plus que chanceux de ne pas y toucher personnellement. Maintenant, il pourrait la dénoncer tout de suite à la patronne, qui aurait tôt fait d’aller vérifier elle-même les dires d’un client. Mais il voulait savourer sa vengeance: «Prends ton temps, mon Georges, pensa-t-il. Ce ne sera que meilleur.»

Le jeune homme parla de tout et de rien avec la serveuse. Puis il vit la patronne se lever et se diriger vers lui.

— As-tu fini de lui conter fleurette? T’en as eu pour ton argent en jasette. Pour le reste, on peut parler affaires si tu veux. Elle est neuve et fraîche celle-là, elle vaut son pesant d’or! dit la vieille.

Georges se leva doucement. Il prit une dernière gorgée de vin.

— J’la laisse à d’autres. Mais elle est très plaisante à bavarder. Bonsoir madame.

La patronne le regarda partir. Drôle de bonhomme. Les autres, ils aiment mieux des filles pas jasantes. Leurs femmes leur cassent les oreilles assez

comme ça le jour. «Un original», pensa-t-elle.

Le lendemain, Georges retourna au bordel. Il voulait voir Juliette. Comme il arrivait, il remarqua par la fenêtre que cette dernière chantait à côté du pédaleux. Il entra et s'assit bien en vue pour que Juliette le voie tout de suite. Comme de fait, elle lui sourit. Georges remarqua qu'elle portait à son cou, descendu à la hauteur de sa poitrine, un trente sous percé, monté sur un ruban de velours noir. «La garce, c'est comme Pierre m'avait dit. Elle l'a autour du cou, mon trente sous!» pensa-t-il.

Il fit mine de lui sourire, et son tour de chant fait, si on pouvait appeler ça chanter, il lui fit signe de le rejoindre. Juliette s'approcha de lui en remplaçant ses cheveux. Elle prit le temps de se tirer une chaise.

— Salut, mon ange, tu vas ben?

— Tu m'reconnais, Juliette... Tu peux pas m'avoir oublié, tu portes même mon trente sous à ton cou. Pour la peine, j'penserais que j'suis l'homme de ta vie.

— Presque, mon chou. Mais pour le trente sous, j'saurai jamais assez te remercier. On a une farce icitte: si vous baisez la pièce, vous banderez ben dur. Une niaiserie, tu vas m'dire, mais ça rapporte un bon motton. Les gens sont superstitieux sans bon sens.

— J'ai vu Pierre, t'sais mon ami? Y m'a parlé d'une histoire stupide. Imagine qu'y a des ragots sur toé comme de quoi tu serais malade. Mais moé, j'lui ai coupé ça drette là. J'lui ai dit que j't'avais ben vue et que t'étais blanche comme la neige.

Juliette rougit. Elle lui prit la main.

— T'es ben fin. J'ai toujours su que t'étais un gars correct. Mais à vrai dire, par chance que j'ai ton trente sous. Je peux pus aller aux chambres comme avant. Si tu vois c'que j'veux dire.

Georges se délectait. Elle lui faisait confiance. Son piège pourrait se refermer doucement sur sa proie.

— T'as la vérole? lui demanda-t-il.

Juliette regarda à gauche et à droite. Elle ne voulait pas qu'on les entende.

— Pas si fort, c'est pas une chose qu'on crie sur le perron de l'église!

— Si c'est ça, moé, j'peux t'aider. J'connais un médecin qui vend une pommade au mercure. Tu te mets ça quelques fois, pis t'as pus rien. C'est presque miraculeux.

— Tu pourrais en avoir? J'ai pas tellement de rougeurs pour l'instant. Juste entre les cuisses. Tant que j'les tiens fermées, c'est parfait. Mais les ouvrir pour les clients, là, j'peux pas.

Georges lui frotta la paume de la main. «Pauvre folle», se dit-il.

— J'm'informe et je reviens demain avec, si j'peux. Toé, va chanter. Tant que tu chantes, tu montres pas tes cuisses. Ça, j'l'ai compris.

Juliette l'embrassa sur la joue. Il était bon, il allait l'aider.

— T'sais, la blague du trente sous, y en a plein qui se rendent pas. J'sais pas pourquoi, ton cas a fait la manchette icitte. Mais en tout cas, j'te remercie de c'que tu fais pour moé.

Juliette se leva, lui tourna le dos et repartit vers son pédaleux qui finissait son verre de fort. Georges se leva à son tour et repartit chez lui. Demain, il aurait sa vengeance.



Juliette surveillait la porte depuis au moins une heure quand Georges arriva au bordel. Elle avait tellement hâte de voir s'il avait la fameuse pommade qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. À son âge, elle avait trente-deux ans, elle ne pouvait pas penser trouver un autre métier. À moins d'aller frotter les planchers chez les bourgeois.

— Salut! J'avais peur que tu puisses pas venir à soir! dit Juliette en accueillant Georges près de la porte.

Il lui sourit.

— Je l'ai, j'ai le pot. Je te le donne-tu icitte? demanda Georges, qui savait pertinemment que Juliette voudrait le recevoir sans que personne voie son «cadeau».

— Pas icitte, viens avec moé.

Elle le prit par le bras et se mit à parler très fort.

— Viens, mon chou, encore un autre qui peut pas se passer de Juliette. Hé, la patronne, j’prends la chambre 3. On ferme la porte, le jeune veut expérimenter du nouveau.

Elle fit un clin d’œil à la matrone, qui montra sa satisfaction de voir sa Juliette reprendre du service aux chambres au lieu de couiner une chansonnette au piano.

Les deux complices montèrent les marches qui craquaient plus que du bois sec par grand vent. Juliette ouvrit la porte, un soulagement aux lèvres. Georges la regardait.

— Montre-moé Juliette comment c’est. Si un jour j’vois ça, j’veux pouvoir le reconnaître.

Juliette retroussa ses jupes. Il y avait des plaques rouges en haut de son entrecuisse, près de la vulve.

— Ça fait pas trop mal à ce stade-ci, mais, t’sais, y en a qui en meurent un moment donné. Ça peut être long, mais ça s’peut quand même!

Georges sortit son pot de crème. Juliette le regardait comme si c’était un reliquaire prêt à la sauver.

— Y’est pas donné, le pot. Tu croiras pas ça...

— Je m’en fous, j’en ai besoin, dit Juliette.

Georges se demandait jusqu’à combien elle pourrait payer pour un pot de crème. Surtout que son pot à lui ne contenait que de la pommade pour fesses de bébé.

— Y m’a coûté cinq dollars, dit Georges.

Juliette le regarda les yeux ronds. Georges avait misé juste. Elle n’avait pas cinq piastres en poche.

— J’ai pas la somme... y’a ben rien que la patronne qui aurait ça, dit la pauvre fille. Mais j’peux pas y demander rien, elle me tirerait dehors le cul par-dessus la tête.

Georges se régala de son emprise sur elle. Il était temps de frapper le grand coup.

— Je pourrais te faire ce cadeau-là contre ton trente sous. Tu vas rire, mais j’suis superstitieux, moé tou. J’suis sûr qu’y va me porter chance.

Juliette mit la main sur sa pièce. Elle perdait gros. Elle avait besoin de beaucoup d’argent. Au bordel, l’alcool n’était pas donné pour les filles et Juliette était alcoolique. Plusieurs hommes payaient cinq cents pour toucher la fameuse pièce. «Mais ça prend plusieurs cinq cennes pour faire cinq piastres», pensa-t-elle.

— C’est bon, même si ça me brise le cœur. J’ai besoin de ta pommade pour me guérir. T’es ben fin de m’aider comme ça! dit-elle.

— Que veux-tu, j’ai le cœur sur la main!

«Son trente sous, son maudit trente sous pour de la crème pour bébé. Comme t’es bête, pauvre fille», ricana-t-il en lui-même.

Georges lui tendit le pot et referma la porte. Il descendit doucement les marches. Tout le monde le regardait. Ça n’avait pas été long. Il passa doucement à travers les clients et alla vers la patronne. Il la regarda d’un air dédaigneux.

— T’as une malade dans tes ouailles... Je devrais le crier à tous icitte pour pas qu’ils attrapent cette cochonnerie-là!

— T’es fou, mes filles sont ben propres et saines. J’en fais mon affaire de surveiller de près leur entrecuisse.

— Ben surveille celui de Juliette. Elle a la petite vérole, la gueuse. Par chance que j’m’en suis aperçu avant de la toucher.

— La garce! C’est pour ça qu’elle arrêta pas de vouloir chanter. Ferme ta gueule, je m’en occupe. Elle va sortir sur la tête, la putain!

La matrone lui glissa un trente sous dans la main.

— Pour ton silence, mon jeune.

Georges prit la pièce et regarda la vieille monter les marches deux par deux. Il sortit dehors et sourit.

— Tout se paie, ma Juliette... Surtout l’honneur de Georges Beaulieu.

Il enleva le ruban de velours noir au trente sous percé et le regarda. Il plaça dans sa poche l’autre pièce et fit pivoter le talisman.

Il se surprit à parler à voix haute:

— Un trente sous percé pour un trente sous gagné! Compte parfait. Ça annule tout!

Il éclata de rire et poursuivit son chemin. Dehors, l'air était frais. «Jamais plus personne n'abusera de moé! Je les écraserai tous. J'en fais mon serment», se promit-il.

Il respira un bon coup. Il eut l'impression d'être devenu un homme cette soirée-là. Mais en réalité, il venait de perdre une partie de son humanité.

## CHAPITRE 3



La fin des classes arriva enfin en juin. Georges avait atteint un rang particulier au collège en raison de ses notes exceptionnelles. La fin de l'an 1876 serait douce pour lui. Une invitation fut envoyée pour la collation des grades. Les frères du collège faisaient cela en grand. Remise de diplôme devant l'évêque de Québec avec un grand repas au réfectoire pour les familles des élèves.

C'est avec joie que madame Beaulieu accepta l'invitation. La fierté lui montait au nez. Son fils ingénieur, pensez donc que la bonne femme se faisait aller le clapet dans son coin de pays!

— Nous autres, les Beaulieu, on n'est pas des crottés, ou encore pire, des illettrés.

Pour l'occasion elle s'était fait coudre toute une robe: de la dentelle, pis des rubans pour deux paroisses. Ernestine avait l'orgueil en dédain, mais seulement celui des autres. Son mari, Paul, quant à lui, boudait. Le voyage à Québec allait l'épuiser, et puis tout ce protocole l'étouffait. «Tant de flafla pour un diplôme», pensait-il.

Mais pas question de rester tranquillement à la maison: madame, sa femme, lui avait bien fait voir que s'il ne venait pas, elle lui arracherait les yeux. Le pire était qu'il le croyait vraiment. Alors il ne put que se résoudre à enfiler son plus bel habit, celui dont le col aurait étouffé un bœuf tant il était serré, et à mettre ses souliers patins qui avaient tellement été polis par sa femme qu'il pouvait se voir les trous de nez dedans.

Leur arrivée au collège fut parfaite: Georges était justement en grande conversation avec le frère Antoine, directeur du collège. De haute stature, le frère en question dépassait d'une tête tous les participants à la fête.

Ernestine se précipita vers lui et lui serra la main.

— Mon frère, comme il me fait plaisir de vous voir en personne! Mon fils m'a tellement écrit de choses merveilleuses à votre sujet! Oui, oui, à en faire rougir un serin!

Le directeur en était stupéfait. Pas une créature ne lui avait secoué la main avec une telle force.

— Le plaisir est pour moi, madame...

— ... Beaulieu. C'est mon fils unique, Georges, qui se trouve à vos côtés. Si vous saviez la peine d'une mère de n'avoir eu qu'un enfant! Le bon Dieu a voulu me donner pour mari un homme à la santé mollassse, si j'ose m'exprimer ainsi devant vous. Ç'a été un tour de force de ma part de faire tenir le flambeau de son père assez longtemps pour avoir ce magnifique enfant.

Elle flatta le bras de Georges, qui était rouge de gêne devant le descriptif assez osé de sa mère.

— En effet, madame, Dieu est bon, votre fils est premier de classe, dit le religieux.

Ernestine gonfla le torse à un point tel que le frère craignit de recevoir dans l'œil son bouton de corsage.

— Mais venez vous mêler aux autres parents, nous allons entrer bientôt au réfectoire pour le repas. Je vous avouerai que j'ai une faim de loup.

Madame Beaulieu replaça son chapeau qui était si volumineux qu'il aurait pu cacher le soleil à toute l'assistance présente.

— Moi, j'mange comme un oiseau, mais j'engraisse quand même. C'est pas facile de garder sa taille de guêpe dans nos campagnes. Tout est gras! On mange du beurre à la pelletée et je vous parle pas du p'tit lard, même le soir.

Georges prit sa mère par le coude. Elle, toujours sûre d'elle-même, parlait comme une pie devant le religieux. Il n'y comprenait plus rien.

— Venez, mère, le p'tit lard n'intéresse en rien le directeur!

Georges tira sa mère vers l'entrée et fit signe à son lamentable père de les suivre. Lui, au moins, c'était sûr qu'il ne dirait rien.

Dans la grande salle, des tables rectangulaires étaient alignées. Des nappes, d'un blanc immaculé, y étaient déposées. Les sœurs de la communauté voisine avaient été demandées à la rescousse pour bien planifier la journée. Des vases de fleurs avaient été disposés de façon à ne pas gêner le service aux tables. Tout le monde prit place. Le directeur monta sur l'estrade de fortune, installée pour l'occasion.

— Chers parents, chers collégiens, il me fait plaisir de vous accueillir dans notre humble collège. Comme vous le savez sans doute, la communauté vit de charité, et l'enseignement n'est pas une mince affaire. C'est avec la générosité de gens tels que vous, chers parents, que nous pouvons, mes collègues et moi-même, amener vos enfants jusqu'aux rives du savoir. Mais ne croyez pas qu'en cours de route, nous n'affrontons pas de tempêtes monétaires. Ce n'est pas avec le seul gain de l'inscription des élèves que nous viendrons à bout d'un tel combat, mais c'est par la participation collective de tous que nous vaincrons la mer de l'ignorance. Je sais que, déjà, plusieurs d'entre vous ont remarqué quelques lacunes, comme ce petit manque de peinture dans l'entrée ou ce tapis défraîchi dans le hall. Mais qu'importe la gêne que je ressens en demandant l'aumône... J'ose, oui j'ose, pour la gloire du savoir, et pour vous obtenir, quand vous paraîtrez devant votre Créateur, une place digne. Car il est écrit dans les Saintes Écritures que «ta main droite ignore ce que donne ta main gauche». Ce qui me fait dire que si chacun de nous donne des deux mains, oui, mes frères, nous pourrons repeindre l'entrée... Amen.

— Amen! dirent en chœur les participants.

Aussitôt ce beau discours terminé, les sœurs, armées de jolis petits bols, passèrent par les tables pour recueillir les offrandes. On aurait dit un troupeau de corneilles tant le noir et le blanc de leurs costumes s'agitaient dans la foule.

Le repas se déroula magnifiquement. Ernestine y était allée des deux mains pour donner aux frères. Une dans sa sacoche et l'autre dans la poche de son mari. Rien n'était trop beau en ce jour de fierté. Le repas terminé, les

convives furent priés de se déplacer dans la grande salle où la collation des grades se déroulerait.

La pièce était décorée de nombreux cadres de personnages honorables. On y voyait l'évêque de Québec, le pape et plusieurs ministres. Au diable les partis politiques! L'important était de mettre un peu tout le monde pour mieux recevoir de l'aide financière.

Assise dans la troisième rangée, Ernestine cachait la vue de plusieurs personnes. Son bibi était de trop, mais aucune chance de le lui faire enlever. Tellement que le frère Aubin, pauvre homme, fut mandaté par son supérieur de faire déplacer madame Beaulieu sur le côté.

— Madame Beaulieu, le directeur vous fait la faveur de vous placer en première rangée. Une femme telle que vous, vous comprenez, a droit à certains avantages...

Ernestine se redressa drette d'un coup. La plume d'autruche de son chapeau se cassa en deux tant le mouvement fut brusque.

— Viens, Paul. Tu vois bien que donner généreusement est toujours récompensé.

Monsieur Beaulieu se leva de peine et de misère. Ernestine lui saisit la main et, avant qu'il ne puisse dire quoi que ce soit, ils suivirent le frère Aubin aux premières loges.

— Asseyez-vous ici... madame, monsieur...

Le frère les pressa tellement vite de s'asseoir qu'Ernestine ne put critiquer le fait que, oui, ils étaient au premier rang, mais qu'une immense colonne leur cachait la vue. Paul, pour sa part, était très heureux. Il allait pouvoir faire un somme après le bon repas.

Tour à tour, les élèves défilèrent devant l'assistance. Quand vint le tour de Georges, c'est avec les larmes aux yeux qu'Ernestine vit son petit recevoir son diplôme d'ingénieur. Une grande réussite pour une mère. Elle le méritait bien.

La journée tirait à sa fin. Les étudiants allaient rester encore deux jours au collège, puis ceux des classes terminales rentreraient chez eux. Georges

se disait qu'il était temps pour lui de reprendre les cordeaux de l'entreprise familiale. Il n'avait pas fait toutes ces études pour rien.

— Allez-vous rester en ville, mère, et m'attendre pour qu'on retourne chez nous ensemble?

Ernestine se replaça le chapeau.

— Chez nous... Mais, mon petit... tu reviens pas chez nous tout de suite!

Georges ne comprenait pas.

— J'ai fini mes études et j'suis prêt pour faire avancer l'affaire familiale. J'ai plein d'idées, mère, vous verrez. Et puis, on sait tous les deux que père est pas trop intéressé aux affaires.

Ernestine bomba le torse.

— Ton père, c'est un fait, mais moi, je le suis et j'suis pas prête à te donner les cordeaux. T'es ben trop jeune et t'as pas d'expérience. T'as juste dix-neuf ans. Tu dois te faire les griffes avant, mon fils. Les affaires sont impitoyables. J't'ai déjà trouvé une place chez un entrepreneur en construction. Y se spécialise dans les chapelles et les églises. Toi, comme ingénieur, tu l'aideras dans ses plans. Prends de la graine, et quand je serai prête, tu me remplaceras dans l'entreprise. Tu recevras ta part à ma mort. T'as le temps.

Georges savait qu'il n'avait aucune chance de faire changer sa mère d'avis. Elle était trop autoritaire pour lui laisser la moindre chance. Il la regarda d'un air méprisant.

— Tu m'en veux, tu me détestes un peu de pas tout te donner, dit-elle. Ben, c'est exactement comme ça que tu dois être. Aime personne de plus que toé et souviens-toé mon gars que, dans la vie, tout a un prix. À ton âge, t'as rien pour me payer mon avoir. J'suis pas si naïve que ça, te donner le commerce, sans expérience, pour que tu le perdes... Jamais! J'ai pas enduré ton père toutes ces années pour me voir manger par mon gars. Attends ton tour, là, c'est le mien. Prends de la graine, mon jeune... Le frère Aubin te donnera l'adresse de ton patron. Tout est arrangé, j'suis quand même une bonne mère.

Ernestine se retourna, prit son Paul par-dessous le bras et se faufila dans la foule.

L'estime que Georges avait pour sa mère venait de tomber. Elle le mettait de côté. Comme elle l'avait fait à son pauvre père. «Attends, j'aurai ma revanche avec toé aussi! T'as raison, tout a un prix... pis le mien, c'est le bien familial qui va me revenir», maugréa-t-il en lui-même.

Georges se mêla aux autres collégiens. Il voulait garder la tête froide et ne pas montrer qu'il avait les larmes aux yeux. Il avait cru pouvoir prendre doucement la place de son père, mais sa mère aimait trop le pouvoir et l'argent pour se laisser tasser par son fils.

Le reste de la semaine se passa sans problème et Georges fit ses adieux au collègue.



La rencontre avec son nouveau patron fut très courtoise. Monsieur Alphée Tanguay était un homme d'affaires connu de Québec. Il avait déjà construit plusieurs chapelles et églises. Sa renommée n'était plus à faire. Mais pour l'instant, quelques petits soucis de santé le contraignaient à prendre un assistant. N'ayant eu qu'une fille, Imelda, et pas de fils, il ne pouvait s'appuyer sur sa famille pour ses affaires.

Monsieur Tanguay était un homme très exigeant. Il fallut plusieurs mois avant qu'il ne fasse entièrement confiance à Georges. Homme plutôt froid et surtout pas bavard, il était veuf depuis deux ans. Feu sa femme, Violette Langlois, avait toujours eu une santé fragile. Une bronchite avait vite fait de l'emporter, laissant à son mari la charge d'élever leur fille unique. Madame Langlois avait été si malade qu'elle avait eu, presque toute sa vie de femme mariée, dispense de devoir conjugal donnée par monsieur le curé.

Imelda, leur fille, était une jeune personne très effacée. Elle avait été pensionnaire chez les Ursulines de Québec<sup>3</sup>, ce qui lui avait donné une éducation très au-dessus de la moyenne. Elle savait tenir sa place, avoir une conversation intéressante sur les arts et la musique. Et elle savait se taire

bien qu'elle aimât aussi les cancans. Si l'on parlait de politique, elle ne disait rien. Surtout, elle pouvait tenir maison à la perfection. Tout ce qu'une jeune fille du monde devait savoir et mettre en pratique.

— Georges, vous avez très bien travaillé sur les plans de la grosse maison des Villeneuve. La poutre centrale que vous avez fait ajouter donne une force énorme à la structure. Il nous suffira de l'enjoliver avec quelques fioritures et le tour sera joué.

— Merci, monsieur. J'apprécie beaucoup ce compliment, surtout que le client était très exigeant.

Le grand bureau où travaillaient les deux hommes était peint bleu poudre, une couleur qui reflétait bien la lumière naturelle qui entrait par trois énormes fenêtres orientées franc sud. La fenestration était la chose la plus importante pour monsieur Tanguay. Il aimait les pièces lumineuses et avait tellement raison. Le soleil étant une source naturelle de clarté et de chaleur l'hiver, il était impératif de bien s'en servir. Il n'y avait pas de tentures aux fenêtres.

Le décor était très masculin et le flafla n'aurait pas été bien vu. Les deux bureaux en chêne massif trônaient au centre de cette immense pièce. Monsieur Tanguay aimait pouvoir se mouvoir autour des plans de travail pour examiner les maquettes et les plans sans toujours bouger les papiers.

On voyait, dans chaque objet qui meublait la pièce, le bon goût et la richesse du propriétaire. Tous les clients le remarquaient en entrant. Il s'établissait alors une ambiance de confiance qui facilitait l'acquisition de nouveaux contrats.

On cogna à la porte.

— Entrez! dit Alphée.

Imelda pénétra dans la pièce. Elle était vêtue d'une robe noire avec un tablier blanc. Pourquoi portait-elle encore le deuil deux ans après la mort de sa mère? Les convenances ne l'exigeaient pourtant qu'une année. À son cou pendait une minuscule montre en or, un détail que Georges, qui aimait la ponctualité, avait tout de suite remarqué.

— Père, vous devez venir manger. Votre repas est prêt et vous savez que le médecin vous demande de pas sauter de repas. Avec vos problèmes d'estomac, il est impératif de l'écouter.

Monsieur Tanguay la regarda.

— Je sais, ma fille, mais tu m'connais, j'vois pas l'heure passer quand j'travaille.

Georges regardait attentivement les faits et gestes d'Imelda. Ce n'était pas qu'elle fut belle. Elle avait les cheveux bruns remontés en chignon. Sa peau était blanche, car elle n'allait pas souvent dehors. Ce n'était pas comme les filles de par chez lui, qui travaillaient aux champs. Ses mains étaient fines et si bien entretenues. Elle était délicate, peut-être trop, car elle n'avait aucune poitrine. Dans le fond, elle n'attirait pas vraiment le désir.

Sa plus grande qualité était sa retenue devant les hommes et son silence, qui détonnaient avec le caractère de sa mère Ernestine. Pour ce trait de caractère, elle plut à Georges. Surtout que monsieur Tanguay était malade et veuf, et qu'Imelda était la seule héritière de la famille. «Une belle prise», pensa Georges.

Ce qui l'énervait, un peu, c'était la différence d'âge. Imelda avait gagné depuis longtemps le surnom de vieille fille, car elle courait sur ses trente ans. Elle n'était pas ce qu'on pourrait appeler une poulette ou une fille fraîche comme une rose. Mais pour Georges, savoir choisir avec sa tête passait bien avant les sentiments. Il s'était pâmé une fois pour une certaine Juliette et avait payé le prix pour sa désinvolture. Pour le choix de sa future femme, il ne ferait confiance qu'à sa tête. «Le désir et l'amour n'ont rien à voir dans le mariage», songea-t-il.

— Vous devez être une fameuse cuisinière, mademoiselle. L'arôme des plats arrive jusqu'ici, lança Georges.

Avec ses compliments mielleux, il espérait se faire inviter.

— Pas tant que ça. L'important, c'est que père digère bien, dit-elle.

Sur ce, elle tourna les talons et referma la porte derrière elle. Georges resta estomaqué devant la froideur de la jeune fille. Il était pourtant beau

jeune homme. Elle aurait dû se réjouir qu'un gars avec les yeux vert émeraude, comme on n'en voit pas souvent, la regarde si intensément.

— Elle est timide, ma fille, et déteste les imprévus, dit Alphée, qui avait remarqué la scène.

Le vieux père avait bien vu la façon dont Georges la regardait. Il avait toujours tassé les prétendants d'Imelda. Ne croyez pas qu'il y passait tout son temps. Sa fille n'était pas une bombe, comme on disait. Mais il voulait la garder près de lui. Qui prend mari, prend pays! Et le vieux n'aurait pas pu vivre sans elle. Mais là, c'était différent. Sa santé déclinait et son médecin lui avait dit qu'il ne vivrait pas encore bien des années.

— Je m'en souviendrai, monsieur, j'ai pas voulu la froisser de quelque façon que ce soit! dit l'apprenti.

À l'avenir, il serait moins direct avec elle. Il avait déjà vingt ans. Il devait penser à son avenir.

La semaine suivante, l'occasion de fraterniser avec Imelda se reproduisit. Monsieur Tanguay, qui était au travail comme tous les après-midi, demanda à son employé d'aller dans la maison privée, qui était attenante au bureau, prévenir Imelda qu'il ne mangerait pas chez lui ce soir.

— Un gros souper d'affaires, dit-il en s'allumant un cigare.

Georges ne se fit pas prier. Il se leva et se dirigea vers la porte. Peut-être avec de la chance pourrait-il inviter Imelda à souper avec lui. Il traversa le long corridor qui séparait les deux appartements et vit, par la porte ouverte de la cuisine, Imelda dans les bras d'un jeune homme. Et elle n'avait pas l'air de se débattre. «Merde, c'est qui lui?» se demanda Georges.

Il ferma la porte doucement, puis cogna. Il entendit se dérhumer de l'autre côté. Imelda vint ouvrir. Elle était rouge comme quelqu'un qui vient de passer près de se faire attraper pour vol à l'étalage.

— Ah! Bonjour Georges, c'est vous... j'pensais que c'était père! dit-elle en regardant dans le corridor.

Georges entra et regarda le jeune homme, qui mit sa casquette et sortit par la porte de la cuisine en levant la main.

— Une connaissance à vous? demanda l'apprenti, l'air désinvolte.

— Euh...

— Je vous ai vus sans faire exprès... La porte était entrouverte, dit Georges en la regardant droit dans les yeux.

— C'est mon cavalier, Mathias Laprise. Il vit dans la Basse-Ville et travaille au port. J'sais que vous devez penser que les gens de la Basse-Ville sont différents de nous. Mais...

Georges se fit rassurant.

— J'ai pas la moindre crainte concernant la droiture de ce monsieur. Vous êtes une femme qui sait faire la part des choses. Vous êtes pas l'une de ces sottes en jupon à volants qui courent après tout c'qui passe... N'est-ce pas?

Imelda se replaça le chignon. Georges avait remarqué cette mimique quand elle était mal à l'aise.

— J'sais très bien c'que j'fais, si c'est c'que vous voulez savoir! dit-elle.

Pour l'instant, Georges en savait assez sur ledit monsieur.

— Votre père m'envoie vous dire qu'il sera pas avec vous ce soir pour le souper. Il a un rendez-vous d'affaires très important.

Elle acquiesça et baissa le menton. Georges n'invita pas Imelda pour le repas. Il était trop tôt. «J'dois me débarrasser de ce Mathias avant!» pensa-t-il.

Il sortit en faisant un léger sourire à la demoiselle et retourna travailler.

La journée finie, il prit les petits chars et partit pour la Basse-Ville. Si ce Mathias Laprise travaillait au port, il devait fréquenter les bars au bord du fleuve.



«Au chalutier», disait l'écriveau. «Au moins, icitte, pas de faute d'orthographe», remarqua Georges.

De fait, le bar en question était sombre, mais convenable. Il y avait des marins et des commerçants qui discutaient affaires. Georges ne vit pas de fille de joie et s'en félicita.

— Je prendrais ben un verre de vin, dit-il au barman. L'homme avait une énorme moustache qu'il roulait sur les pointes. Il revint rapidement avec une petite carafe. Ici on ne servait pas à la coupe, pas assez payant. Georges profita de sa présence pour recueillir de l'information.

— Mon ami, connaissez-vous un certain Mathias Laprise qui travaille au port?

— Le p'tit Laprise? Ben oui, y vient souvent icitte. C'est un tigers de Beaupré.

— Ce jeune homme en question est-il digne de confiance? J'aurais des choses à faire monter sur un bateau.

L'homme regarda Georges dans les yeux. Il essayait de toiser le bonhomme devant lui. Il sortit un billet de cinq dollars de sa poche et le glissa sur la table près de la main du tenancier. Il n'en fallait pas plus pour délier sa langue.

— Ouais! J'crois qu'y est honnête et sait fermer sa gueule. Mais y'est un peu simplet, si vous voyez c'que j'veux dire. Y s'est fait prendre l'an passé la main dans l'sac, y'avait pris quelques p'tites choses dans les caisses. La police est venue, pis y'a fait deux semaines de taule. Tout ça pour un peu de bouffe. Le p'tit avait faim, pis les gages au port sont pas élevés. Y faut toujours ben qu'y s'loge pis qu'y s'habille, le jeune!

— Pauvre enfant, vous me rassurez, mes caisses me sont précieuses et j'voulais quelqu'un de sûr pour bien les surveiller.

— J'vous comprends donc!

Le barman fourra discrètement les cinq piastres dans sa poche. Il essuya un verre, puis lança son torchon sur son épaule.

— Si vous avez besoin de quelques renseignements futurs, chus votre homme, ajouta-t-il. Tout c'qu'y s'fait dans l'port, ça passe à mon oreille.

— Bien sûr, mon ami.

Le jeune homme but une gorgée de vin et sortit. Il avait eu le renseignement qu'il voulait.

Deux jours plus tard, alors qu'il était assis à son bureau, Georges sentit ses jambes devenir lourdes. Il se leva pour s'étirer et alla à la fenêtre. En

regardant vers la gauche, il aperçut Mathias qui longeait la maison. Il venait sans doute voir Imelda en cachette.

— Monsieur Tanguay, il y a un homme dans votre cour qui longe vos murs. Il a l'air louche. On dirait qu'y veut entrer par la cuisine. Pensez-vous que ça pourrait être un voleur? Pas en plein jour, tout de même, dit Georges.

— Bah! Sûrement un vendeur de cochonneries. Il y en a tellement, des itinérants qui vendraient leur chemise pour une miche de pain. J'vais aller le recevoir, ce monsieur.

Alphée se leva d'un coup et se dirigea vers la cuisine. Arrivé près de la porte, il entendit Imelda qui parlait à un homme. Il ouvrit la porte d'un coup. Il détestait ces solliciteurs. Mais à sa grande surprise, le type en question portait un petit bouquet de fleurs à moitié fané.

— Qui êtes-vous, monsieur, et que faites-vous dans ma cuisine? Recule Imelda, ce gars-là a pas l'air correct!

Imelda rougit. Elle devait réagir.

— Non, c'est Mathias Laprise, mon... mon ami!

Elle n'avait pas eu le courage de dire «amoureux». Son père était tellement autoritaire et elle, si soumise.

— Ami ou pas, y va sortir de chez moi. C'est pas une façon de venir voir une jeune fille de ton rang. Se cacher dans une cuisine! T'es pas la bonne, bonyeu!

Mathias partit sur-le-champ et Imelda baissa la tête. Georges, de son bureau, avait tout entendu. Le père Tanguay avait la voix assez forte, surtout en ce moment. Le piège s'était formé de lui-même. «Trop facile», pensa-t-il.

Alphée Tanguay referma la porte de son bureau. Il était écarlate. C'était la première fois qu'Imelda se comportait de la sorte. Voyons donc! Pas sa fille, et avec ce blanc-bec à la noix!

— Ça va aller, monsieur? Excusez-moé, mais j'ai tout entendu. Cet homme a rien fait de déplaisant, j'espère? demanda Georges.

Le vieux s'essuya le front.

— Par chance que j’suis arrivé! Imaginez si vous l’aviez pas vu passer! Il a l’air d’un journalier de la Basse-Ville. Imaginez! De la Basse-Ville!

Georges se la joua mielleuse.

— Je vous comprends. Moi, si j’étais père, je m’informerai sur ce jeune homme-là. Un désagrément est si vite arrivé.

— Voulez-vous insinuer que ma fille...

— Jamais, mais vous savez que, quelquefois, la jeune fille est pas fautive!

Le père se frotta les joues. Il avait raison.

— Georges, pourriez-vous faire une petite enquête pour moé? Vous connaissez bien la ville. Peut-être trouverez-vous quelqu’un qui nous en dirait plus sur ce garçon.

Le jeune homme jubilait.

— Bien sûr! Donnez-moi l’après-midi de congé. J’vais aller voir en Basse-Ville. Québec, c’est petit, tout le monde se connaît. Mais de grâce, vous en faites pas avec ça. Votre fille a un bon jugement. C’est sûrement un type bien, dit Georges en lui tapotant la main.

Le vieux père s’assit et sourit. Son employé avait sans doute raison. Il n’y avait pas que de la racaille en Basse-Ville.

Georges fit son rapport le lendemain.

— Monsieur, dit-il en prenant un air affligé, j’ai une ben triste nouvelle. J’ai fait mon enquête. C’est un jeune homme de Beaupré qui travaille au port. Mais voilà que j’ai su qu’il avait eu des démêlés avec la justice pour vol sur son lieu de travail. Il a déjà payé sa peine. C’était une banalité. Mais j’tenais à vous informer. Comme dit le dicton: qui vole un œuf, vole un bœuf.

— Un voleur? Là, c’est pire que j’pensais! Ma fille se tiendra pas avec un voleur. Croyez-moé, Beaulieu, j’vais y voir et tout de suite.

Monsieur Tanguay alla d’un pas militaire dans ses appartements. Pour Georges, l’affaire était plus que parfaite. Il jubilait. «Adieu, mon tourtereau... Pauvre con... si tu pensais l’avoir. Imelda est à moé. Pis elle va l’apprendre assez vite, merci.»

Des portes qui claquent, des cris, des pleurs, Georges dégustait les rebondissements de l'affaire. Il vit passer Monsieur Tanguay, qui sortit marcher pour se calmer.

Georges en profita pour se diriger doucement vers la cuisine. La petite fleur fragile devait être prête à cueillir. Pour avoir fait les yeux doux à ce type, elle était vraiment en manque d'amour. Du côté de la cuisine, on entendait d'ailleurs sangloter. Le jeune homme cogna doucement et entra immédiatement pour qu'elle ne se sauve pas.

— Vous pleurez? Vous devriez pas. Est-ce que ç'a à voir avec ce que votre père m'a demandé? J'ai rien dit pour l'autre jour, mais là, y m'avait demandé une petite enquête sur Mathias. J'peux rien cacher à votre père parce que c'est mon patron. Le lien de confiance est si important... vous comprenez.

Imelda le regarda et, sans savoir pourquoi, se blottit dans les bras de Georges pour pleurer. Elle avait besoin de réconfort humain. Il la serra contre lui et attendit que les pleurs s'estompent. Puis il souleva son menton, la regarda droit dans les yeux et déposa un léger baiser sur ses lèvres. Il sentit un frisson parcourir le corps d'Imelda. Elle se laissa faire. Elle avait besoin de tendresse. Son père était si froid avec elle.

Georges la repoussa doucement.

— Excusez-moé, j'sais pas c'qui m'a pris...

Elle sourit.

— Vous excusez pas, vous avez rien fait de déplacé. C'est moé qui m'est blottie contre vous.

Georges tenta d'aller un peu plus loin. Il devait profiter de cette proximité.

— J'aurais pu vous repousser... Imelda... mais j'voulais plutôt vous garder dans mes bras.

Le cœur de la jeune fille se mit à battre très fort. Elle regarda ces beaux yeux vert émeraude.

— J'ai apprécié, moé aussi! dit-elle.

Le sort jouait en sa faveur. Georges venait de marquer un point dans la conquête du cœur d'Imelda.

— Je dois aller travailler, mademoiselle, dit Georges en lui baisant la main.

---

<sup>3</sup>Les Ursulines de Québec ont commencé à accueillir des pensionnaires dès 1681, mais c'est dans la seconde moitié du 19e siècle que l'établissement a hébergé le plus d'élèves. C'est d'ailleurs en 1844, devant le besoin grandissant de bons pensionnats, que l'abbé Thomas Maguire et la mère Saint-Henri ont rédigé les règlements de pensionnat des Dames ursulines de Québec. Le pensionnat a cessé d'accueillir de jeunes pensionnaires en 1967.

## CHAPITRE 4



Six mois passèrent. Georges était devenu l'amoureux attiré d'Imelda. Il soupait souvent avec elle et son père. Et monsieur Tanguay s'habitua à voir en ce garçon son futur gendre. Même si Georges allait souvent au bordel, il avait parfois des envies pour son Imelda. Mais pas de saint danger qu'il passe à l'acte. Tout gâcher pour un peu de satisfaction? Jamais de la vie! La dot qu'elle apporterait pour le mariage valait tous les sacrifices du monde. De toute façon, les catins de la Basse-Ville avaient de l'expérience qu'Imelda n'avait pas et aussi, pour certaines, plus de beauté. «Peut-être que j'lui apprendrai un ou deux trucs, une fois qu'on sera mariés», pensa Georges en regardant sa fiancée jouer du piano avec, à ses côtés, son futur beau-père.

Imelda voulait absolument attendre en mai pour se marier. Georges aurait bien voulu que le mariage ait lieu plus tôt, car les nouvelles de ses parents n'étaient pas bonnes. Son père avait fait une dépression et sombrait peu à peu dans la folie. Ernestine, qui devait voir à tout, que ce soit la maison ou les bûcherons et les contrats, n'en pouvait plus. Surtout que si son mari perdait la tête pour de bon, elle aurait du mal avec les papiers officiels. Il serait bien vu qu'un homme gère officiellement l'entreprise.

Le mois de mai arriva enfin. Ernestine, seule, monta à Québec pour les noces. Son mari ne différenciait déjà plus son pied droit de son pied gauche. Imelda et Georges voulaient des noces simples et, surtout, pas chères. Comme maintenant l'argent des Tanguay était presque le sien, le jeune homme souhaitait rester raisonnable dans les dépenses.

Le 10 mai, une vingtaine de personnes se rassemblèrent à l'église pour entendre le «oui» timide d'Imelda et le «je le veux» bien fort de Georges.

Après un repas délicieux où Ernestine était assise à la droite d'Alphée, vint le moment des adieux.

Les deux tourtereaux partirent pour l'hôtel Mountain Hill House afin d'y passer leur nuit de noces. Imaginez, 150 chambres avec vue sur la montagne! C'était prestigieux, surtout que plusieurs députés y logeaient quand ils venaient en ville. Le père Tanguay n'avait rien épargné pour la première nuit de femme de sa fille. Comme Georges n'avait pas un mot à dire là-dedans, il décida d'en profiter.

Après que le jeune homme eut signé pour la première fois «monsieur et madame Beaulieu» dans le registre de l'hôtel, Imelda et lui entrèrent dans leur spacieuse chambre. Comme on était au début de l'après-midi, car le mariage avait été célébré à dix heures, la nouvelle mariée pensait qu'ils iraient faire un tour de char en ville. En fait, elle était un peu craintive de perdre sa virginité. L'idée de la promenade lui faisait gagner du temps. Elle déposa son chapeau sur la commode, sans oser regarder le lit, de peur de donner à Georges le signal pour les ébats amoureux. Elle venait d'avoir trente ans, mais n'était pas folle. Les bébés, elle savait bien qu'on ne les trouve pas sous les feuilles de choux.

— Y fait si beau, on pourrait aller marcher...

— Marcher! Y fait beau icitte aussi, même que tu vas trouver ça très beau, si tu veux bien.

Imelda se raidit. Georges s'approcha et défit les boutons du corsage de sa femme, même si elle ne paraissait pas convaincue que c'était le bon moment. Il la dévêtit et regarda son corps nu. La pauvre Imelda essayait de croiser les bras sur ses seins et les jambes pour cacher son pubis.

Georges se tira une chaise.

— Bouge un peu, t'as l'air d'un bout de bois!

Imelda avait les larmes aux yeux.

— Pleure pas si tu veux pas danser. Viens, c'est moé qui va bouger, pis en dedans de toé, ma douce.

Il la souleva et la déposa au milieu du lit. Il se déshabilla et la regarda en tenant sa verge dans sa main.

— Est belle, hein!

Puis il se cracha dans les mains, s'allongea de tout son poids sur Imelda et se servit. En dix coups, c'était fini. Un maigre filet de sang teinta les draps.

Georges se leva et remit son pantalon.

— Prenons un verre. On va fêter ta virginité perdue. Es-tu contente? J'espère que tu vas me faire un beau garçon. Pas de fille, c'est pas payant.

Il versa un verre à sa femme et le lui tendit en prenant une gorgée directement à la bouteille. Puis il sortit pour voir des amis.

Imelda resta seule dans la chambre et pleura. Le romantisme de Georges Beaulieu était fini. Elle était madame Beaulieu et deviendrait sa *shop* à garçons. «Pauvre sottie», pensa-t-elle. Elle avait cru qu'il était spécial...



Deux semaines plus tard, Georges annonça à son beau-père qu'il devait retourner à Saint-Damien pour aider à l'entreprise tenue par sa mère. En 1877, il était mal vu qu'un fils ne tienne pas la main de sa mère dans la maladie. Paul, son père, ne sortait plus de la maison.

— Imelda va me manquer, j'pensais que vous resteriez ici avec moé... J'vous aime bien, Georges.

Georges ne pensait qu'à une chose, retourner chez lui. Maintenant qu'il avait épousé Imelda, il était sûr d'hériter du vieil Alphée et, d'après lui, ce ne serait pas long. Monsieur Tanguay toussait de plus en plus et mangeait beaucoup moins qu'avant.

— On reviendra vous voir bientôt, mais comprenez-moé, mon père est trop malade. Si j'veux pas que ma mère le devienne aussi, j'dois l'aider.

— T'es un bon garçon, Georges, tu seras un bon mari.

Les Beaulieu partirent donc pour le canton de Buckland. Le voyage fut pénible pour Imelda, qui n'était pas habituée aux transports par voiture à chevaux sur de longues distances. Georges n'en fit pas grand cas.



Ernestine Beaulieu avait commencé la construction d'un moulin à scie sur la rivière aux Billots et Georges ne voulait manquer cela pour rien au monde. Le bois se vendait bien en ces lieux de colonisation. Saint-Lazare prenait de l'expansion, car on ouvrait plusieurs rangs aux nouveaux colons. Le jeune homme avait hâte d'en tirer parti.

Sa femme et lui arrivèrent enfin chez Paul et Ernestine, qui habitaient une maison en planches blanchies à la chaux. Deux grandes fenêtres encadraient une porte rustique. Sur le côté, une cuisine d'été avait été aménagée, avec une petite pièce au-dessus qui servait de débarras. Dans la cour, il y avait des tas de bois à n'en plus finir. Au fond, près d'un gros ruisseau, on voyait les débuts de construction d'une immense bâtisse, le fameux moulin à scie. Des poules se promenaient dans le foin environnant, ainsi que trois moutons qui, attachés à des piquets, broutaient l'herbe naissante du mois de mai.

C'était bien l'image que se faisait Imelda de la campagne, elle qui n'avait jamais quitté Québec. On était loin de l'électricité et du confort de la grande ville. Imelda avait l'impression de reculer dans le temps.

À l'approche de la voiture à chevaux, Ernestine sortit sur la galerie avec un crayon sur l'oreille. Elle gesticulait à tout rompre.

— Bienvenue chez toé, mon garçon! lança-t-elle.

Georges sauta de la voiture.

— Mère, comme je suis heureux d'être revenu!

Ernestine serra son fils avec force. On voyait bien qu'elle avait besoin d'aide. Partout, il y avait quelque chose à replacer, à refaire. Elle avait adopté le principe de faire le plus pressant et le reste... bien plus tard. Elle ne regarda même pas sa belle-fille, qui descendit seule de la voiture en faisant attention de ne pas déchirer sa robe sur le marchepied de fortune.

— J'vous ai fait une place dans la cuisine d'été. Vous aurez vos propres appartements! dit Ernestine. On sait ce que c'est, des jeunes mariés...

Georges se renfrogna. Sa mère avait pensé à tout. Elle gardait la maison pour elle, marquant ainsi sa décision de ne pas laisser l'entreprise à son fils pour le moment. Il joua la carte du gars satisfait.

— Vous auriez pas dû, mère, c'est trop de soins!

Ernestine les guida vers la cuisine d'été. C'était une seule pièce, avec un poêle à bois et une grande table. Il y avait deux chaises berçantes et un rouet avec le dévidoir. Imelda comprit tout de suite qu'avec les moutons dehors, ce maigre aménagement était annonciateur de ses passe-temps d'hiver et pas qu'une simple image pastorale. Un minuscule escalier longeait le mur. Georges et Imelda montèrent. À l'étage, une seule minuscule fenêtre posée en losange illuminait la chambre. «Père n'aurait jamais construit une pièce avec une si faible luminosité...» songea Imelda en regardant successivement la commode, la paillasse et le pot de chambre qui meublaient l'espace.

— Mets mes affaires dans la commode et les tiennes où tu pourras. C'est pas la ville, icitte. Y va falloir t'y faire.

Georges regarda Imelda, qui était visiblement découragée. Le jeune homme enleva son *coat* d'habit et retroussa ses manches.

— La vie est rude icitte, ma femme, mais si t'es sage et que tu travailles ben, j'te ferai construire une magnifique maison un jour.

Il redescendit l'escalier et alla rejoindre sa mère dans la maison. Imelda resta seule, les larmes aux yeux. Sa vie allait être bien différente de celle qu'elle avait connue jusque-là et l'ouvrage n'allait pas manquer. Elle replaça son chignon et commença à placer méticuleusement les vêtements de son mari.



Les mois passèrent. On approchait du mois de novembre. Imelda avait pour ouvrage de faire les repas pour tous. Elle faisait aussi le ménage des deux appartements et s'occupait de Paul. Monsieur Beaulieu était devenu incontinent et ne pouvait plus manger seul.

Le soir, couchée sur sa paille, Imelda regardait le givre dessiner des lignes blanches sur les planches du plafond. Le froid était mordant du côté de la cuisine d'été.

Un matin, Georges eut une discussion avec sa mère:

— Écoutez-moé ben, le père, y'est pus gardable icitte. On va le placer à Saint-Michel-Archange! dit Georges, qui n'en pouvait plus de l'odeur de pisse chauffée qui flottait dans la maison.

— À l'asile! Mais t'es malade? Qu'essé que l'monde va dire si on lâche ton père? Ta femme peut le torcher. J'vous ai pris icitte en grande partie pour ça, après tout, dit Ernestine.

Georges devint la face comme une fraise tant il était piqué au vif. Il ne put se retenir de frapper du poing le coin de la table.

— Écoutez-moé ben: ou y part ou c'est moé qui retourne à Québec. Pis en passant, on peut pus vivre de l'autre bord. Une poule y ferait geler son œuf. Père parti, moé et ma femme, on prend votre chambre et vous, vous irez dans la p'tite chambre d'amis!

Ernestine fut prise de vertiges. Jamais son fils ne lui avait parlé ainsi. Elle voyait qu'elle n'aurait plus le dessus sur lui. L'heure était venue de céder sa place, elle le savait bien. Georges ne reculerait pas sur ce qu'il venait de dire.

— Bien, dit-elle en remontant son tablier. Tu m'laisse pas le choix. Occupe-toé de placer ton père, pis moé, j'vas m'occuper de m'loger dans l'autre chambre.

Son fils la regarda de haut. Il lui semblait que les rôles s'étaient inversés. Le maître, maintenant, c'était lui.

Avant les fêtes, Paul Beaulieu était placé à l'asile. Et les commérages dans le canton allaient bon train. On disait qu'Ernestine ne ferait pas long sous le toit de ce fils, qui devenait avec le temps dur comme la glace.



En janvier, Georges reçut la nouvelle qu'Alphée Tanguay était mort. Il n'en fut pas surpris, car depuis que son épouse et lui étaient arrivés au village, Alphée leur écrivait régulièrement. C'était Georges qui ouvrait le courrier et y répondait. Il n'avait rien dit de la fin imminente de son père à Imelda. «Pas question de refaire le voyage vers Québec pour des adieux. On ira pour le notaire», avait-il pensé.

Imelda pleura son père. Elle ne l'avait pas revu depuis ses noces, quelques mois plus tôt. Elle était devenue l'ombre de son mari. Elle parlait seulement quand on lui posait une question et, le soir venu, ouvrait les jambes pour faire arriver l'héritier tant attendu.

Le notaire les contacta pour l'ouverture du testament. Imelda héritait de tout, mais en réalité, c'était Georges qui se graissait la patte dans cette affaire. En ces années-là, la femme n'avait pas grand-chose à dire. Rapidement, Georges fit vendre la maison de Québec avec les meubles, sauf le lit avec un matelas et le grand bureau de chêne d'Alphée. «Avec un bureau de même, les gens vont me prendre au sérieux», se dit-il.

Le lit de plume fut installé dans la chambre principale et Ernestine eut la joie d'entendre chaque soirée les ébats de Georges, qui voulait absolument avoir un fils.

Imelda tomba enceinte au début de mars. Ernestine se vantait à tout le monde que, chez eux, il y aurait cette année un p'tit Jésus.

La grossesse fut pénible. Imelda avait constamment des haut-le-cœur. Georges, pour son futur fils, ne ménageait pas les visites du docteur, qu'il fallait faire venir de la paroisse voisine. Ce n'était pas une mince affaire.

C'est le 18 décembre qu'Imelda donna naissance à une fille. Aux premiers cris, Georges entra dans la chambre, rempli d'excitation. Quand il vit que ce n'était pas un garçon, il ressortit sans même féliciter la nouvelle maman. Imelda eut beau la lui montrer avec fierté, il n'en fit pas de cas. «Une bouche à nourrir pour rien», se dit-il.

Ernestine pensait comme son garçon: «Une fille. Bof! Rien d'intéressant.»



Imelda s'occupait seule de son enfant. Elle l'adorait. Elle la gardait constamment près d'elle. Enfin, elle ne se sentirait plus seule. Georges accepta qu'Imelda la nourrisse au sein, ce qui faisait l'affaire de la jeune mère. Elle espérait ainsi retarder de quelques mois sa prochaine grossesse<sup>4</sup>.

Au fil des semaines, Marie, car c'était le prénom choisi pour la petite, grossissait très bien. Quand elle eut quatre mois, Georges annonça à sa femme que l'allaitement devait finir. Son garçon devait pouvoir voir le jour.

— J'veux pas perdre de temps! clama-t-il.

Et il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. En juin, Imelda tomba enceinte. La grossesse était différente cette fois, pas un seul petit mal de cœur.

— C'est mon gars qui arrive, j'suis sûr, disait constamment Georges.

Le 7 février 1881 fut marqué d'une pierre blanche chez les Beaulieu. Imelda donna naissance à un fils. Georges prit grand soin de le couvrir et d'aller le faire baptiser au plus vite à Saint-Lazare. Dans le canton de Buckland, l'abbé Joseph Onésime Brousseau n'était pas toujours présent. Il était souvent à Québec pour convaincre l'évêque de fonder une nouvelle paroisse. On parlait qu'elle allait bientôt être reconnue par l'évêché, mais pour son fils, pas question que Georges attende que la paperasse se règle.

Ernestine monta dans la calèche pour tenir l'enfant pendant que Georges conduisait la voiture. On avait fait chauffer des briques pour les pieds et on en avait placées autour de la grand-mère, qui se faisait ainsi chauffer les cuisses. Les parrains seraient pris sur place, pas de temps à perdre avec ça<sup>5</sup>.

Georges fouettait le cheval qui avait la broue à la gueule. Quand on arriva au presbytère de Saint-Lazare, le curé qui lisait son bréviaire fut saisi par la manche par Georges pour le baptême. La servante et le bedeau, son mari, furent choisis pour marraine et parrain, et Ernestine comme la porteuse.

— *In nomine Patris...*

Le curé se fit presque couper la parole, car Georges trouvait l'église trop froide pour son fils.

— On gèle icitte! Vous pouvez pas accélérer?

— Oui, oui! Euh, je te baptise... Quel nom déjà? demanda le prêtre

— Joseph, Georges, Julien Beaulieu, répondit Georges en bombant le torse.

Le bedeau s'avança timidement et dit:

— Souvent, on donne aussi le nom du parrain. Je m'appelle Herménégilde...

Georges le regarda. Ernestine prit la parole:

— Si ça vous fait rien, on va laisser faire. On veut pas que ce p'tit-là soit la risée du comté avec un nom pareil, vous comprenez?

L'enfant bougeait tellement dans les bras d'Ernestine que le pauvre prêtre arrosa la poitrine de la grand-mère au lieu de la tête de l'enfant. Le curé termina la cérémonie par un signe de croix.

Georges paya les cloches<sup>6</sup>.

— Faites-les chanter en double, s'y vous plaît. Pour la somme que j'viens d'offrir, vous devez pouvoir faire ça!

— En double? J'comprends pas, avoua le bedeau.

— Tirez la corde plus longtemps et plus fort, précisa le curé. Monsieur Beaulieu veut qu'on les entende bien de partout.

Le pauvre bedeau sonna les cloches tellement fort qu'il monta presque au plafond. C'était si bruyant que le petit se réveilla et braila jusqu'à la maison.

Georges était si fier de son fils. Il voulait qu'on écrive dans un cahier tous les progrès qu'il faisait. Le premier sourire, les premiers pas... Tout devait être noté. Pour Marie, on n'avait pas besoin de faire tant de flafra. Mais Imelda les écrivait aussi, pour elle, dans un autre livre.



L'an 1882 passa en coup de vent tellement les affaires allaient bien. La pose de la pierre angulaire de la nouvelle église avait été célébrée et on commençait à penser à la charpente. La nouvelle bâtisse se construirait près de la pauvre chapelle du curé Brousseau. Oui, sur la côte de la nouvelle paroisse de Saint-Damien-de-Buckland. Et, oui, on avait gardé le nom du canton pour celui de la paroisse!

Ernestine avait tellement encensé le curé Brousseau, le prêtre fondateur, pour avoir les contrats de bois... Quand le jeune prêtre quêtait pour sa nouvelle paroisse, Georges et Ernestine avaient été de généreux donateurs. En bon homme d'affaires, Georges avait compris qu'il était profitable de donner de la main gauche pour s'assurer de signer un contrat de la main droite.

Elzéar Métivier fut choisi pour la construction. Il avait déjà bâti l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland, et ses plans faisaient presque l'unanimité. Au printemps 1883, l'édification de l'église commencerait en force, au grand bonheur de Georges.

— As-tu vu, Imelda, combien on vend de bois? J'dois partir d'autres chantiers vers Notre-Dame-Auxiliatrice, sinon on va en manquer. Le moulin tourne à plein régime. Tous les moulins du coin tournent pareillement. Un vrai miracle! Pis si t'es fine, j'te ferai construire une belle maison au village. C'te taudis-là, on va le laisser à mère. J'suis père de famille maintenant, pis avec l'héritage de ton père, j'peux me permettre ça.

— J'en demande pas tant, murmura-t-elle.

Imelda savait que tout se payait. Elle avait vite compris que «si t'es fine» voulait dire qu'elle devait assouvir les travers pervers de son mari, mais elle ne voulait pas être prise sauvagement. Elle portait déjà un autre enfant et avait si peur de le dire à son mari. Il ne pensait qu'à faire de l'argent et à rien d'autre, sauf à son précieux fils. Georges n'avait jamais pris sa fille Marie dans ses bras et ne lui accordait pas la moindre importance, même si elle marchait et souriait à la perfection.

— Ben oui! Pis à soir, couche les enfants tôt, j'voudrais pas perdre du sommeil. Quand j'te prends trop tard, j'suis fatigué le lendemain. Tu

voudrais pas que j'sois fatigué, hein, Imelda?

Le soir venu, Imelda coucha les petits en priant pour que Julien ait une colique. Georges se leva de table et remonta ses culottes.

— Tu viendras me rejoindre dans la chambre... T'as compris?

— Oui, je viens...

Georges se coucha nu dans le lit. Il avait déjà commencé à se caresser quand Imelda apparut dans le cadre de porte.

— Pas de temps à perdre. Est ben longue à venir!

Imelda commença à défaire son chignon.

— Pas besoin de flafla. Arrive et penche-toé, ce sera pas long. J'sais que, de ce temps-là, t'as pas l'air de vouloir ben ben.

Imelda le regarda directement dans les yeux et répondit d'un trait, presque sans reprendre son souffle.

— Tu peux pas! J'ai vu le curé aujourd'hui, y passait te voir pour le bois, pis j'lui ai dit que j'étais en famille et que j'avais mal au ventre. Y m'a donné dispense de devoir conjugal tant que j'aurais mal!

Georges la regarda avec dédain. Il ne voulait pas d'autres enfants.

— Tu te lavais pas en dedans après?! T'en voulais un autre, toé!

Il écumait de rage. Pas de sexe sur ordre du curé! En plus, ce n'était pas le temps de perdre les faveurs du prêtre. Il ne pouvait pas risquer que sa femme aille tout lui raconter.

— Bon, ben, va dormir dans la berceuse! De toute façon, c'est ça que t'aimes, bercer!

Imelda sortit et alla plutôt s'installer dans le salon. Au moins, là, il y avait un sofa. Elle était prête à tout, mais plus à se faire toucher par lui.



Le 9 avril 1883, Imelda mit au monde une jolie petite fille qui fut baptisée du prénom d'Alvenia. Comme sa sœur aînée, elle ne reçut pas les hommages de son père. «Encore une fille...» avait pensé Georges.

Entre Imelda et lui, rien n'allait plus. Depuis le fameux soir de la berceuse, Imelda s'était jurée de ne plus avoir de sentiments pour cet homme qui avait le cœur plus dur que la grosse roche derrière la maison. Cela ne préoccupait pas vraiment son époux, qui se rendait désormais régulièrement à Québec pour les affaires. «Bah! Au diable la Imelda pis ses filles. J'irai au bordel. Pis si je la touche, la mère, je sortirai avant d'y laisser mon jus.»

Georges avait néanmoins tenu parole: il avait fait démarrer la construction d'une magnifique maison victorienne au village. Imelda avait hâte d'y emménager. Au moins, par sa fenêtre, elle pourrait voir passer des gens. Là où elle était, elle ne voyait que du bois pis des moutons.

Ernestine jurait par tous les saints qu'elle ne resterait pas dans la maison familiale toute seule, mais elle n'avait aucune chance d'être écoutée par son fils. Paul était mort peu de temps auparavant et, par testament, il avait laissé à son fils Georges une large part de l'héritage familial. Ce dernier, qui n'avait jamais eu beaucoup d'affection pour sa mère, se sentait bien généreux de lui laisser l'option de rester vivre dans la vieille maison de campagne. «C'est une chiotte, de toute façon.»

Le moulin et les terres familiales étaient désormais à Georges, qui en tirait une grande fierté. «T'as ben géré ta vie, mon homme. T'as hérité du beau-père, pis là, de ton père. Pis toute va être pour toé, mon Julien, surtout si tu m'fais un p'tit-fils plus tard», pensat-il en regardant Julien jouer.

Les Beaulieu emménagèrent au village au printemps 1884. Alvenia fit ses premiers pas. Georges, comme toujours, n'était pas là.

---

<sup>4</sup>Au temps de nos mères et de nos grands-mères, l'allaitement était considéré comme un moyen contraceptif. On disait que cela pouvait retarder l'ovulation, mais quelquefois, nos aïeules se faisaient jouer des tours! Avec ce procédé, j'en connais qui sont tombées enceintes très vite après l'accouchement.

<sup>5</sup>Il faut dire que, dans le temps, on croyait que le démon rôdait près des nouveau-nés non baptisés pour les amener avec lui.

6De nos jours, lors d'un baptême, il est de coutume que le parrain paie pour faire sonner les cloches de l'église. À la fin du 19e siècle, par contre, beaucoup de parrains étaient «ramassés» sur place, car on faisait baptiser le jour même de la naissance. Pas le temps de faire venir la famille! Dans ce contexte-là, on ne se souciait pas trop du budget de ces parrains de fortune et les pères payaient souvent de leur poche pour faire sonner les cloches.

## CHAPITRE 5



En 1901, le tournant du siècle marquait le progrès et Georges Beaulieu voulait être de l'aventure. Il avait fait agrandir son moulin à scie et vendait du bois de coupe à plusieurs compagnies. Sa maison au cœur du village faisait sa fierté<sup>7</sup>.

Ernestine, vieillie et fatiguée, avait décidé d'aller rester chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Ben oui, l'abbé Brousseau avait même réussi à fonder un couvent de bonnes religieuses qui œuvraient auprès des vieillards et des orphelins du coin! Il est vrai que Georges avait insisté pour que sa mère aille y habiter et avait graissé la patte à la mère supérieure. Pauvres sœurs, elles ne vivaient que de charité et, bien sûr, des quêtes faites sans relâche par le bon père Brousseau.

Pour Georges Beaulieu, la mission de colonisation du curé était une mine d'or. L'homme d'Église avait toujours un projet pour édifier une nouvelle bâtisse. Pis quand le feu venait en détruire quelques-unes, l'homme d'affaires faisait chanter des messes d'action de grâce!

À quarante-quatre ans, Georges était encore bel homme, mais Imelda avait mal vieilli. Les dix ans qui les séparaient étaient plus apparents que le clocher de l'église dans le village. Elle était rendue grugeuse de balustre et ne jurait que par l'œuvre du curé. Elle aimait les cancans, elle qui, autrefois, était si discrète. Elle faisait des collectes et aidait les sœurs auprès des nécessiteux. «Grand bien lui fasse», pensait Georges qui, par association, passait pour un homme de bon cœur.

Aux yeux des paroissiens, ils étaient un couple idéal, mais à la maison, les époux s'évitaient tout le temps. Bien qu'Imelda ne fût plus en âge de procréer, Georges avait cessé depuis longtemps de lui faire honneur. Elle

avait sa propre chambre à l'étage, avec ses filles, le prétexte étant que leur père ronflait comme un train de char.

Alvenia, qui avait désormais dix-huit ans, n'était pas dupe. Elle ne voyait pas l'amour ainsi. Elle ne vivrait pas, comme sa mère, avec un homme froid. Elle connaîtrait le prince charmant et aurait une vie heureuse pour l'éternité. Sa sœur Marie, qui avait vingt-deux ans, ne sortait jamais sans leur mère et jouait du piano. Les hommes, elle s'en méfiait. Tant de fois les deux jeunes femmes avaient entendu leur mère parler de ces cochons qui «te tripotent de partout»! Avec un discours pareil, Marie avait développé un dégoût pour la gent masculine.

Alvenia, elle, ne voulait pas croire sa mère. Malgré tous les détails intimes qu'Imelda leur avait décrits pour les protéger, la jeune femme était excitée de connaître l'amour.

— Tu viens aux vêpres, Alvenia. Mets ton chapeau de paille avec le ruban vert, celui qui fait ressortir tes yeux, dit Imelda.

— Oui, mère, je viens, répondit Alvenia, qui, de la fenêtre de sa chambre, regardait passer les voitures à chevaux.

Marie et Imelda, toutes de gris vêtues, attendaient patiemment au pied de l'escalier. C'était un escalier magnifique, avec une sculpture sur le poteau du bas. Un aigle les ailes ouvertes montait la garde. Marie s'habillait toujours comme une veuve ou, encore pire, comme une vieille fille périmée. Alvenia, elle, aimait les couleurs. La robe mauve avec un corsage lacé dans laquelle elle descendit les marches en était bien la preuve.

— Comme tu aimes être extravagante! On va pas à une fête, on va aux vêpres! s'exclama Marie.

— Laisse-la faire, ma fille. Alvenia est une jeune fille gaie. Y'a rien de déplacé dans un vêtement mauve et un ruban vert.

Marie se tut. Sa mère prenait souvent pour Alvenia. Pourtant, c'est Marie qui avait son caractère: docile et terne, comme Imelda, elle savait se taire et accepter presque tout. Alvenia, au contraire, avait la parole facile et savait ce qu'elle voulait. Elle aimait parler de tout et s'intéressait à tout. Son père lui reprochait souvent de vouloir parler d'études ou de politique:

«Apprends à te taire, Alvenia, les femmes restent derrière les hommes...», mais la jeune femme se foutait bien de ce que Georges pensait.

— En revenant des vêpres, on ira voir votre grand-mère, dit Imelda. La pauvre est souvent seule et c'est notre devoir d'aller la divertir.

On comprenait que le mot «devoir» était très important, car Imelda n'avait jamais aimé Ernestine. Sa belle-mère l'avait toujours traitée avec mépris et l'avait contrainte aux rôles de bonne et d'infirmière. Mais la charité chrétienne passait au-dessus de tout et Imelda voulait montrer l'exemple à ses filles, surtout que Georges n'aurait pas pris cinq minutes pour aller voir sa mère.

Elles partirent donc aux vêpres en marchant doucement. L'église était à deux minutes à pied, alors elles n'avaient pas besoin de courir.

Le curé accueillait ses ouailles sur le perron de l'église. C'était un prêtre près des gens. Dans la foule, qui ne se pressait pas vraiment pour entrer, il y avait Léopold Théberge, le fils du notaire. Ce beau grand blond aux yeux bleus avait un visage juvénile, malgré ses vingt ans. Il avait le même âge que Julien.

Alvenia l'observait de loin, scrutant ses moindres mouvements et remarquant la plus petite mimique. Depuis plusieurs années, elle aimait Léopold, mais jamais elle n'avait démontré le moindre geste de séduction. Ç'aurait été déplacé. Léopold était vif et athlétique. Il aimait la pêche, à ce que lui avait dit Julien, qui le connaissait bien. Alvenia aurait donné la moitié de son maigre avoir pour aller faire de la barque avec lui, au lac Vert.

C'est à ce lac Vert que le père Brousseau avait commencé la construction d'un orphelinat agricole quelques mois auparavant. Il voulait que les orphelins aient une bonne éducation et, surtout, qu'ils développent l'amour de la terre. Il voulait en faire de vrais agriculteurs qui n'auraient pas peur de piocher et de semer dans cette terre de roche. De plus, le lac regorgeait de belles truites mouchetées.

Georges Beaulieu fournissait le bois, et c'était l'attraction de la paroisse de voir se lever les murs de la nouvelle bâtisse. Mais comment faire pour se faire remarquer du jeune homme? «Et si je perdais connaissance... Léopold

pourrait me tenir dans ses bras pour pas que j'me cogne la tête», Alvenia se surprit-elle à penser.

Et sans s'en rendre compte, elle porta sa main à son front, mimant qu'elle allait perdre conscience.

— Avez-vous un malaise, mademoiselle Beaulieu? demanda Arthur Lavoie, qui l'avait remarquée.

— Non pas du tout, je rêvais! répondit-elle.

Elle lui fit un signe de remerciement de la tête et, gênée, se précipita vers la porte.

Arthur était un fils de paysan. Un gars fait carré comme le cheval de trait de son père. Selon Alvenia, il n'y avait rien de charmant chez ce garçon. Ah, certes, il avait bon cœur, mais pour le reste, il était comme on dirait «en déficit». Il rotait à n'en plus finir et sentait le cheval. Bien normal pour un fils de paysan, mais disons que le savon et lui ne se fréquentaient guère.

Arthur aimait bien Alvenia, mais elle ne voulait pas lui faire des accroires. Il n'était pas son style, contrairement au séduisant Léopold.

Assise bien droite sur son banc, elle écoutait les chants en fixant l'autel. Depuis un mois, Léopold faisait partie de la chorale des hommes pour chanter en latin. Même si on disait que le latin était une langue morte, Alvenia la trouvait plutôt vivante. Quand Léopold chantait de sa belle voix de basse, les frissons lui parcouraient le corps, tellement qu'elle avait peur d'attraper la grippe.

— Tu rêves, Alvenia! lui dit sa mère en lui donnant un coup de coude. Suis dans ton missel.

Ce missel, un cadeau d'Imelda, était orné d'une couverture en cuir martelé et d'une bordure en or. Il y avait quatre rubans pour marquer les pages. On y voyait la vie des saints et la messe avec toutes les octaves et les fêtes majeures. Sa mère y avait mis le prix.

Alvenia tourna les pages de façon distraite et sourit en retournant à ses douces pensées. Elle s'imaginait dans une barque, Léopold lui chantant l'*Ave Maria*, les vaguelettes frappant le côté de l'embarcation. Elle était

éblouie de soleil, prête à recevoir un doux baiser, lorsqu'elle fut rappelée à des choses plus pieuses.

— *In nomine Patris...*

Les trois femmes firent leur signe de croix. C'était déjà fini, mais qu'importe. Elles iraient sur-le-champ visiter Ernestine. Alvenia aimait bien sa grand-mère. Le couvent se trouvant juste en bas de la côte, elles furent vite rendues à destination.

L'entrée de l'établissement était immaculée. Les sœurs frottaient en grand pour les visiteurs.

— Vous désirez voir quelqu'un? demanda la religieuse à l'office.

— Oui, ma sœur, c'est pour madame Ernestine Beaulieu. C'est sa belle-fille et ses petites-filles qui aimeraient la voir, s'il vous plaît, articula respectueusement Imelda.

La sœur, un cornet dans l'oreille, s'étira le cou. Il était visible qu'elle n'avait rien compris. Elle souffla dans le cornet comme pour le déboucher et le replaça dans son oreille. Imelda se pencha et reformula sa requête.

— Parlez plus fort! J'entends que du chuchotement! implora la vieille femme.

— ON VEUT VOIR MA GRAND-MÈRE! ERNESTINE BEAULIEU! cria Alvenia directement dans le cornet.

La capine de la religieuse ne fit qu'un tour.

— Pas besoin de crier, j'suis pas sourde, maugréa la sœur.

Elle les conduisit dans une salle où quelques visiteurs attendaient, puis partit vérifier si madame Beaulieu était prête à recevoir de la visite. Imelda et ses filles s'assirent. Alvenia remarqua un homme avec un œil balaféré. Elle le dévisageait totalement.

— Arrête de regarder le monsieur, ça devient gênant, lui dit sa mère.

— J'cré que c'est mon œil qui l'attire, dit l'homme. J'me présente, Hormidas Leblanc. J viens voir si les sœurs auraient pas besoin d'avoir de beaux moutons. Elles sont ben pauvres, mais y'a ben des gens qui les aident. Chus un commerçant ben connu dans l'coin. Pis Saint-Damien se développe vite, dit-il en souriant gentiment.

Imelda lui retourna son sourire.

— Vous êtes commerçant! Comme c'est drôle, mon mari, Georges Beaulieu, est commerçant lui aussi. Il vend du bois.

La sœur arriva.

— Suivez-moé, mesdames, leur dit-elle.

— Au plaisir de vous revoir, dit Hormidas en se levant pour les saluer.

Alvenia le trouva très beau. Il semblait avoir en lui une noblesse qu'elle n'avait pas vue souvent.

D'un pas glissant, la religieuse mena les trois femmes jusqu'à la chambre de madame Beaulieu. Celle-ci était assise face à la fenêtre. Elle avait vieilli, son dos était voûté. Elle qui, jadis, menait de main de maître son affaire, en était rendue à se faire aider pour manger. À soixante et onze ans, dans le canton, on était «passé date» depuis longtemps! Elle avait maigri et de gros cernes étaient apparus sous ses yeux.

En entendant la porte s'ouvrir, elle se tourna lentement pour voir qui arrivait. Elle ne fit pas de manières pour Imelda ni pour Marie, mais pour Alvenia, elle sourit. Elle avait toujours eu un faible pour cette enfant. Georges l'avait tant déçue et Marie était le portrait craché d'Imelda: fade et terne, sans joie ni couleur. Mais Alvenia tenait d'elle. La petite avait de l'ambition et du mordant. Elle avait pris le meilleur des deux mondes: la fougue d'Ernestine et la bonté d'Imelda.

— Viens ma p'tite, viens embrasser ta vieille grand-mère!

Alvenia s'avança. Marie, qui n'avait jamais partagé de moment de tendresse avec son aïeule, alla s'asseoir. Imelda resta debout pour signifier qu'elle ne pensait pas rester longtemps.

— T'uses pas mes chaises, ma bru... dit Ernestine. Merci pour ta visite. Marie et toi pouvez retourner chez vous. Laisse-moé Alvenia pour que je jase un peu, j'me sens ben seule.

Imelda ne se fit pas prier. Son devoir de chrétienne fait, elle partait la tête en paix. Elle tourna les talons en direction du corridor en lançant un conseil à sa cadette:

— Traîne pas en revenant, Alvenia. Une jeune femme digne de ce nom rentre chez elle au plus coupant.

Alvenia baissa la tête en signe de réponse. Elle tira ensuite une chaise et s'installa en face de sa grand-mère. La chambre d'Ernestine était dénudée à souhait: un petit crucifix sur le mur en face du lit, deux chaises et un sofa placés près de la fenêtre, puis un lit. Il n'y avait rien d'autre.

— Vous allez bien? Avez-vous besoin de quelque chose?

La vieille la regarda. Alvenia avait les yeux vert émeraude de son Georges. Elle était très belle avec ses cheveux noirs bouclés.

— Non, mais j'ai une chose à te demander. Si t'avais le choix, ma petite, que ferais-tu de ta vie? Je sais ben qu'une femme a ses limites. Mais j'aimerais savoir...

Alvenia fut surprise de sa question.

— J'aimerais me marier, ou enseigner et me marier. Mais c'est sûr que j'aimerais avoir une trêlée d'enfants.

— T'as de beaux rêves... Tu vois, moé, j'ai trop pensé à faire de l'argent... Comme ton père. Je pensais que plus je serais riche, plus je serais heureuse. J'peux pas dire que j'ai vraiment connu l'amour. J'ai ben eu ton grand-père un boutte, mais j'cré pas qu'y m'aimait vraiment. J'étais son poteau...

La vieille dame eut la larme à l'œil. Elle, si solide autrefois, semblait soudainement bien fragile.

— Y se fiait sur moé pour les affaires. Mais me sentir femme, Alvenia? J'peux ben le dire à toé, t'es plus une enfant... J'me suis jamais sentie une vraie femme.

Alvenia écoutait ses plaintes. Elle était triste de voir cette femme arriver à la fin de sa vie sans être heureuse.

— J'vas bientôt mourir. J'le sais. J'crache le sang le matin. Les poumons, ma p'tite, ça pardonne pas.

Alvenia vint pour la prendre dans ses bras.

— Pas trop d'effusions, j'suis pas habituée à ça. J'voulais te dire que j'vas te faire hériter de toute mon avoir. Rien pour ton père et le reste de ta

famille. Je l'ai déjà dicté au notaire Théberge. Personne pourra contester ça. Pis j'ai ben dit que tu pourras en jouir avant ta majorité. À mes yeux, t'es ben assez raisonnable pour en faire bon usage. Ton père a eu sa part de mon vivant. D'ailleurs, ton père, j'le connais ben. Y va toute donner à ton frère. Toé pis ta sœur, vous allez ramasser de quoi vivoter le reste de vos jours. Marie a pas un brin d'énergie pour foncer dans la vie. Mais toé, ma p'tite, tu vas aller loin. Asteure, va-t'en. Ta mère doit faire les cent pas dans le salon. Y doit être beau, le salon... de ce que j'entends. J'peux pas dire. Georges m'a jamais amenée chez lui.

Alvenia ne savait pas comment réagir à cet aveu. Elle se leva et embrassa sur la tête le bonnet de sa grand-mère. Elle ne comprenait pas tout, mais savait qu'il était important de ne rien dire de tout cela à son père, ni à qui que ce soit.



Une semaine plus tard, les plants étaient bien levés et le sarclage devait être fait, sinon on perdrait les carottes de vue dans les mauvaises herbes. Il faisait chaud et le soleil tapait dur. Comme le teint pâle était à la mode, les filles mettaient d'immenses chapeaux de paille pour se cacher du soleil. Mais pas Alvenia, qui aimait sentir le soleil sur sa peau. Elle s'appuya sur la petite clôture en planches de pin pour laisser les doux rayons colorer ses joues.

— Bonjour Alvenia...

La jeune fille ouvrit les yeux. Léopold Théberge était là, à la regarder. Elle avait les cordes vocales collées ensemble tant elle était surprise.

— Bon... bon...

— Je voulais pas te faire peur, mais j'ai une lettre pour ton père. On m'a demandé de venir lui remettre. Est-il à la maison?

— Oui! Euh, non, j'veux dire. Il est pas là. Il est ailleurs...

— C'est sûr que si y'est ailleurs, y'est pas icitte, dit Léopold, sourire en coin.

Les deux pouffèrent de rire. Tout cela était grotesque, mais Alvenia était aux anges que Léopold lui fasse la jasette.

— Tu prends souvent du soleil comme ça? T'as pas peur des insulations? Ma mère arrête pas d'me parler de ça. «Léopold, mets ta casquette! Tu vas attraper une insolation», ou encore «Mets ton chapeau de paille! As-tu envie de t'évanouir en chantant le Sanctus?».

Alvenia sourit. Il avait le sens de l'humour et cela lui plaisait.

— J'aime pas faire comme les autres. La peau blanche, j'trouve pas ça si beau que ça.

— T'as raison, ta peau est d'une belle couleur!

Ouah! Alvenia aurait voulu se pincer. Il venait de lui faire un compliment. Mon Dieu, ne pas perdre connaissance à force d'être trop heureuse...

— Si j'peux te faire aussi un compliment, ta voix est juste. Tu chantes très bien.

— Merci! J'dois partir, Alvenia, mais j'compte sur toi pour donner cette lettre à ton père.

Il se retourna vers la petite porte du jardin, l'ouvrit, puis regarda Alvenia.

— J'espère que j'reviendrai faire le postillon... Moi aussi, j'aime le soleil.

Il sourit de toutes ses dents à la jeune fille, qui remercia le ciel d'être appuyée sur la clôture, sans quoi elle aurait sûrement fait trois pirouettes en tombant.



Le lundi suivant fut très mouvementé. Georges était en train de finir son thé matinal quand il entendit quelqu'un faire claquer la porte du jardin, puis marteler la porte d'entrée de sa belle maison victorienne.

Georges se leva en se demandant ce qui pouvait se passer. Depuis le hall, il reconnut Jean Aubin, la broue à la babine. Monsieur Aubin, le jardinier

des religieuses, avait couru jusque chez les Beaulieu. Essoufflé, il reprenait son souffle agrippé au cadre de porte.

— C'est votre mère, monsieur Beaulieu! La p'tite sœur qui s'occupe d'elle vient de la retrouver raide morte dans son lit!

— En êtes-vous certain?

— Ben certain! La p'tit sœur criait tellement que tout le couvent est venu voir. Vous comprenez, c'était son premier mort, pauvre p'tite... J'vous dis que la bassine d'eau qu'elle portait a pris l'bord. Ouf! Parlant d'eau, j'vous en prendrais ben un verre, moi là.

Imelda, qui s'était approchée de l'entrée avec ses filles, s'empressa d'aller lui en chercher un à la cuisine. Georges se retroussa les moustaches. Il n'avait pas le temps aujourd'hui de s'occuper de sa mère, morte ou pas, mais il ne pouvait toujours bien pas ne pas aller lui rendre hommage. «Encourage-toé, mon Georges, encore quelques cennes de plus à ramasser», pensa-t-il en mettant son chapeau.

Avant de partir avec le jardinier, il se retourna vers son épouse et ses filles.

— Restez icitte, les femmes, j'vas aller voir. De toute façon, on n'est pas à Béthanie pour ressusciter les morts.

Imelda fit un signe de croix, suivie de Marie. Alvenia récita en son cœur un «Notre Père». Pauvre femme, morte sans avoir aimé...

La cérémonie funéraire eut lieu après trois jours de planches. C'était la première fois qu'Ernestine prenait place dans le salon de son fils. On avait placé deux tréteaux et quatre planches pour soutenir le corps. La vieille dame avait bien maigri au cours de ses derniers mois. Les gens défilaient à cœur de jour pour offrir leurs condoléances à Georges et à Imelda. Les enfants restaient un peu en retrait. L'important était que tout le monde vît le magnifique buffet qui était servi à la cuisine pour ceux qui prenaient le temps de venir au corps. Les bons plats attirèrent tous les pauvres du coin. Georges dut mettre la main dans sa poche pour que le lunch reste exceptionnel.

Au bout de ces trois jours de deuil, un service avec diacre, s'il vous plaît, fut chanté en l'honneur de cette mère tant pleurée. Georges pensa même à engager du monde pour brailler un bon coup près du cercueil, mais Imelda trouva que c'était trop.

Ernestine fut enfin mise en terre près de Paul.

Après une couple d'«Amen», et convaincu d'avoir fait le maximum pour sa mère, Georges s'alluma un cigare. «Maintenant, le plus intéressant... le notaire!» se réjouit-il.

Et effectivement, dès le lendemain, le notaire Théberge se présenta chez les Beaulieu avec sa mallette. Georges avait de la difficulté à ne pas montrer sa jouissance devant lui, tant il aimait l'argent. Il avait toujours réussi à avoir ce qu'il voulait dans la vie, même s'il avait dû faire quelques coups de cochon. Chose certaine, il ne s'en tenait pas rigueur. «Tout se paie et tout s'achète», aimait-il à se répéter.

Il ouvrit la porte en tenant bien caché dans sa poche son fameux trente sous percé. C'était son objet fétiche pour les ouvertures de testaments et les grosses affaires. Il le traînait partout.

— Entrez, monsieur le notaire. Au moins, y fait beau, ça apaise un peu ma peine.

— Mes sympathies, monsieur Beaulieu. Votre fille Alvenia estelle là?

— Ma fille? demanda Georges, les yeux exorbités. Mais j'crois que vous veniez pour le testament?

— Justement, votre fille est sur le testament.

Georges eut un haut-le-cœur. Sa fille héritait donc de quelque chose... Ça ne pouvait pas être de la maison... Peut-être d'une couple de piastres?

— J'vais la chercher, elle est dehors.

Au jardin, Alvenia bêchait de plus belle.

— Viens icitte! Le notaire veut te voir avec moé. J'comprends pas pourquoi, mais viens. Dépêche-toé!

Alvenia, le tablier plein de terre, s'essuya les mains de son mieux et suivit son père.

Ils entrèrent dans le bureau de Georges, qui prit place derrière son gros meuble en chêne. Il indiqua une chaise au notaire. Alvenia resta debout. Monsieur Théberge sortit un dossier de sa mallette. Il se dérhuma et commença à lire:

— Alors le testament va comme suit: «Moi, Ernestine Beaulieu née Gagnon, saine de corps et d'esprit, fais mon testament devant maître Théberge de Saint-Damien-de-Buckland.»

— Venez-en au vif du sujet, dit Georges, les testaments commencent tous de la même manière.

— Bon, d'accord. «Je donne l'entièreté de ma possession, soit la somme de 7000 dollars, à mademoiselle Alvenia Beaulieu. Elle pourra en jouir à sa convenance le jour même de l'ouverture de ce testament, et cela même si l'âge de sa majorité n'est pas atteint. Son argent restera sous la surveillance du notaire Théberge jusqu'à son entière majorité. Pour ce qui est de mon fils, monsieur Georges Beaulieu, je lui lègue mon amour éternel et la vieille maison des Pistoles.»

Georges n'en croyait pas ses oreilles. Elle avait encore 7000 dollars et ne lui laissait rien d'autre qu'une vieille cabane. Il enrageait.

— Son amour éternel!? Elle peut ben l'amener en enfer avec elle!

— Monsieur Beaulieu...

— Sortez de chez moé, vous et vos papiers mal faits! J'vais contester et j'aurai gain de cause... SORTEZ! cria-t-il.

Le notaire partit sans attendre et sans féliciter Alvenia. La jeune fille resta sur place. Elle courba le dos comme si elle allait recevoir la flagellation du Christ.

— Ben, tu dis rien, Alvenia? Ma chérie, 7000 dollars, c'est toute une somme, dit Georges, qui voulait paraître doux.

La jeune fille regarda son père. Il faisait le mielleux. Elle connaissait bien cette façon de faire. La flatterie et la gentillesse d'abord, ensuite viendrait le coup de couteau. Son père était perfide.

— J'sais compter, fit-elle pour seule réponse, et elle tourna les talons.

Son père la regarda sortir de son bureau. «Elle va devenir la proie de tous les jeunes blancs-becs du coin. J'vas devoir lui serrer les cordeaux», pensa-t-il.

Ce soir-là, Georges entra dans la chambre de sa femme pour la première fois depuis plusieurs années. Il la força à se dévêtir et la prit sauvagement par-derrière.

Il était fou de rage, mais devant Alvenia, il ne montrerait rien. Entre deux coups de bassin, il ressassait les événements du jour: «Elle vaut quand même 7000 piastres, la p'tite. Moé qui en a jamais fait de cas, il va falloir jouer doux avec elle. C'est pas la gnochonne de Marie!»

---

[Z](#)Par chez nous, le constructeur émérite s'appelait Elzéar Métivier. À vingtquatre ans seulement, il a obtenu le contrat de construction de l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland. Il a construit sa première maison familiale dans cette paroisse, avant de la vendre à son cousin Adélarde Tanguay qui, pour la petite histoire, est devenu le premier maire de cette municipalité. Quant à Elzéar, il est déménagé à Saint-Damien, la paroisse voisine, où il a construit une superbe maison au style victorien. Aujourd'hui, cette demeure est devenue le Gîte Les Pignons. Dans mon imaginaire d'autrice, c'est cette maison qui représente celle des Beaulieu. Si vous passez un jour dans le coin, venez admirer cette merveille! Monsieur Elzéar Métivier à lui seul a construit 26 églises, chapelles ou presbytères. Aussi bien dire que l'homme a marqué à jamais le patrimoine de mon comté.

## CHAPITRE 6



Accoudée à la rampe de la galerie de la maison familiale, Alvenia jonglait. Depuis deux jours, elle ne trouvait plus le sommeil tant la rencontre du notaire l'avait secouée. En voyant la réaction de son père face au décès de sa mère, Alvenia avait ressenti un certain dégoût. Georges Beaulieu n'aimait que sa petite personne et l'argent, c'était désormais clair à ses yeux. Rien ne comptait pour cet homme qui avait souhaité l'enfer à celle qui lui avait donné la vie. Il n'avait pas de cœur.

La peur la saisit. Si tous les hommes étaient un tant soit peu comme lui, avec la somme dont elle venait d'hériter, ils voudraient tous la courtiser. Comment trouver quelqu'un avec un amour sincère? Elle décida d'aller en parler à maître Théberge. Elle ne pouvait faire confiance qu'à lui. Sa grand-mère lui avait d'ailleurs bien mentionné qu'il l'aiderait à gérer sa nouvelle fortune. Elle mit son chapeau et se rendit chez lui pratiquement au pas de course.

La grande maison blanche des Théberge était située en bas du village. Elle avait fière allure avec ses deux lucarnes vertes. Une clôture peinte elle aussi en blanc ornait toute la façade du terrain. Une allée en gravier sans la moindre mauvaise herbe menait à la galerie. Madame Théberge la faisait ratisser chaque semaine par un de ses enfants. Pas question, pour cette femme fièrepette, que l'allée ait l'air d'une traverse à bestiaux! De chaque côté de l'escalier, des rosiers d'un rose profond embaumaient l'air.

Alvenia ouvrit la barrière du jardin et avança vers la maison. Elle n'avait pas pris rendez-vous avec maître Théberge. Peut-être était-il déjà avec un autre client, mais qu'importe. Le heurtoir de la porte était en fer en forme de rose. Alvenia le saisit et frappa un bon coup.

Elle entendit des pas à l'intérieur de la riche demeure, puis la porte s'ouvrit sur la souriante madame Théberge.

— Ah! Mademoiselle Beaulieu, quelle belle surprise! Comment allez-vous? Oh, et mes sympathies pour votre grand-mère. Une femme si forte... Cela faisait-il longtemps qu'elle était souffrante? Votre père doit mourir de chagrin. Il était enfant unique, je crois, n'est-ce pas?

Alvenia avait la tête qui tournait devant tant de questions. Madame Théberge était du genre à monologuer plutôt qu'à dialoguer. Elle n'eut pas le temps de bredouiller sa réponse que son hôtesse était repartie sur sa lancée.

— Mais vous venez pour quoi, au fait?

Avant qu'elle ne pose une autre question, Alvenia lui répondit tout d'un bout.

— Je viens voir votre mari. Est-il là? Ou dois-je revenir un autre jour?

— Il est là, j'vais t'annoncer. Rentre, rentre.

Elle lui tourna le dos et partit vers le bureau du notaire. Le son des petits talons de madame Théberge résonnait dans toute la maison. Sur les murs de l'entrée, on pouvait admirer les diplômes d'études de son mari. «Pourquoi les mettre dans le bureau, là où seulement les clients les verraient?» s'était-elle dit. Même si le quart de la population ne savait pas lire, ici à Saint-Damien, le sceau doré du document attirait quand même le regard.

Monsieur Théberge vint rapidement à la rencontre d'Alvenia. Sa chemise était immaculée et sa veste, bien ajustée. On voyait que sa femme veillait à son apparence.

— Alvenia, bonjour, que me vaut ce plaisir?

Alvenia, très impressionnée de parler argent pour une première fois, lui dit:

— J viens par affaires, à la suite de notre rencontre de voilà deux jours.

Maître Théberge la regarda et sourit devant son courage. Il reconnaissait en elle une certaine dignité, mais sans le côté pompeux de son père. Avec son chapeau fleuri et sa grande tresse de cheveux noirs, elle était très belle. Il lui fit signe de le suivre dans son bureau.

En pénétrant dans la pièce, Alvenia se sentit devenir une vraie femme tout d'un coup. Elle devait se prendre en main. Avec une telle somme en sa possession, il lui fallait se montrer prudente dans ses décisions.

— Assois-toi, Alvenia. Veux-tu un thé? Quand il fait chaud, moi, j'aime boire du thé.

Il est vrai que le mois d'août était particulièrement chaud cette année-là. Les grillons avaient beau se lamenter, rien n'indiquait que l'été touchait à sa fin. Pourtant, en septembre, les gelées ne se faisaient pas attendre dans le canton.

— Non merci, mais j'prendrais un verre d'eau.

Monsieur Théberge ouvrit la porte et alla chercher à boire. La jeune femme ne savait pas par où commencer. Comment lui dire ses craintes? Est-ce le rôle d'un notaire d'entendre les questionnements de tous?

— Voilà, ma chère, dit-il en lui remettant un élégant verre en cristal. Et maintenant, causons.

Alvenia se lança:

— Vous savez, j'ai ben pensé à tout c'qui s'est passé, et j'comprends pas d'où ma grand-mère tenait tout cet argent.

— Madame Beaulieu, Dieu ait son âme, avait une dot considérable lorsqu'elle s'est mariée à ton grand-père Paul. Assez pour se lancer en affaires très aisément. Quand son père est mort, étant fille unique, elle a hérité de tout. Ton arrière-grand-père Gagnon commerçait les animaux et je peux te certifier qu'il avait la bosse des affaires. J'étais très jeune notaire quand madame Beaulieu est venue me voir avec son mari. Elle venait de recevoir en héritage 6500 dollars de son père. Une fortune... Mais comme tes grands-parents avaient pas besoin de cet argent-là pour le moment, elle m'a demandé de le prêter soigneusement, avec intérêts. L'argent a fructifié, mais ta grand-mère en a jamais eu besoin. C'est vrai qu'il est très inhabituel qu'un parent fasse pas hériter son enfant, mais je crois, avec ce que j'ai entendu chez vous l'autre jour, que les rapports entre ton père et madame Beaulieu étaient pas au beau fixe.

Alvenia baissa la tête en guise de confirmation.

— Il l’a jamais invitée chez nous. Elle a jamais vu l’intérieur de notre maison.

— Pourtant, quand ton père a bâti au village, elle lui a légué de son vivant le moulin, les terres et tous les instruments forestiers, comme le voulait ton grand-père avant sa mort. Elle a respecté ses dernières demandes, celles qu’il a eues avant de devenir fou braque, comme tu l’sais.

Alvenia eut de la peine pour cette femme qui, oui, était dominatrice, mais aussi droite que l’épée du roi, comme on dit.

— Je vous avouerai que j’sais pas quoi faire avec une somme pareille. Quand ça va se savoir que j’suis si fortunée, on va me regarder avec des yeux ronds comme des trente sous. J’vais devenir la proie de tous les malfrats en quête de richesse.

Le notaire sourit. Il avait vu juste: Alvenia avait hérité du bon sens de sa grand-mère. Madame Beaulieu avait beaucoup de jarnigoine. Il tenta de la rassurer.

— Tu sais, y’a juste quatre personnes qui savent que t’es riche. La première risque pas de parler, est morte. Ton père se vantera sûrement pas d’avoir été déshérité. Moi, j’suis tenu par le secret et toi, t’as qu’à pas le dire.

Alvenia releva la tête et sourit. Il avait raison, son père ne dirait rien! Même pas à sa mère. Il était trop orgueilleux pour ça.

— J’sais pas quoi faire avec une somme gigantesque comme ça. Les seules fois que j’ai eu un peu d’argent, c’était pour m’acheter des rubans ou un nouveau chapeau! reconnut Alvenia.

L’aveu fit sourire monsieur Théberge.

— Comme ta grand-mère m’a demandé de t’aider à gérer cet argent-là, voilà ce que je te conseille. Place 6500 dollars comme l’a fait madame Beaulieu, c’est-à-dire en prêt avec intérêts, et garde 500 dollars ici, en liquidités. Je les mettrai dans mon coffre-fort. Je crois que celui que tu devras le plus surveiller, c’est ton père, ma pauvre p’tite. Il est rongé par le goût de l’argent et j’ai bien peur qu’il va essayer de faire tourner l’affaire en sa faveur.

— Y va essayer de renverser le testament, vous croyez? Est-ce qu’y pourrait réussir? demanda la jeune fille.

— Non, il pourra pas, mais il peut se servir du fait que t’es pas majeure. Alors j’tè conseille de te tenir tranquille avec ta fortune jusqu’à ta majorité. T’as presque vingt ans, je crois, alors sois patiente. Attends encore un an avant de lancer de grands projets.

— Vous savez, mes rêves sont ben simples. J’veux me marier et avoir des enfants, des tas d’enfants... dit Alvenia en pensant à Léopold.

Le notaire se leva. Un autre de ses clients arriverait sous peu, il devait donc mettre fin à la discussion. Il se fit rassurant:

— C’est un beau rêve que le tien et j’suis sûr que tu le réaliseras. Belle comme un cœur et intelligente, tu vas trouver chaussure à ton pied. J’ai pas de crainte pour ça.

Alvenia se leva et serra la main du notaire.

— Vous êtes de bon conseil, et j’vous remercie de m’aider, dit-elle.

Le notaire lui mit la main sur l’épaule et ajouta:

— Sois prudente, Alvenia... et prends soin de toi!

Alvenia le remercia et prit le chemin de la maison le cœur léger. Elle devait bien surveiller son père, mais au moins, elle savait désormais qu’il n’avait aucun moyen légal de faire annuler le testament. Elle n’était pas comme lui. Pour Georges, l’argent était le but de sa vie. Pour Alvenia, il ne serait qu’un moyen parmi d’autres de toucher au bonheur.

Rassurée sur la suite des choses, elle monta la côte à pas de géant. Le notaire connaissait son affaire. Si sa grand-mère lui avait donné autant d’argent, c’est qu’elle avait confiance au gros bon sens d’Alvenia. Elle aurait pu tout aussi bien le donner aux sœurs de la congrégation. C’était chose courante. Contre une promesse de prier pour eux jusqu’à la fin des temps, les bonnes sœurs s’assuraient l’héritage de bien de gens sans famille ou en chicane avec les leurs.

Arrivée à la maison, quelle ne fut pas sa surprise de voir sa mère et Marie en train de réciter le chapelet à genoux devant une statue du Sacré-

Cœur. La scène n'était pas étrange en soi, mais le moment était inhabituel. La famille récitait normalement le chapelet en soirée.

— Est-ce qu'y a quelqu'un de mort pour vous faire prier de même? demanda-t-elle.

Marie se leva, les yeux sortis des orbites comme si elle venait de voir le diable en personne.

— C'est madame Dumas! T'sais, la femme qui reste en bas du village. Imagine, est morte en mettant au monde son p'tit ce matin. On vient de voir passer le père avec le bébé pour le baptême! répondit Marie, qui se retenait pour ne pas mettre de l'eau bénite partout dans le salon.

— Elle s'est vidée de son sang. On dit qu'y en avait partout. Ça coulait jusque dans la cuisine, précisa Imelda.

Alvenia leva les yeux au ciel. Elle avait horreur de ces histoires de bonnes femmes qui exagèrent tout.

— Ben voyons! On n'a pas autant de sang dans l'corps, mère! dit la jeune fille.

— T'en sais quoi, toé? T'es médecin asteure? demanda Marie.

— La pauvre, y paraît que le médecin a demandé au père s'il devait sauver la mère ou l'enfant... Pis que le père Dumas a répondu: «L'enfant, y'est pas encore baptisé, j'veux pas que mon p'tit aille dans les limbes pour l'éternité<sup>8</sup>.»

Alvenia arrêta d'argumenter. De toute façon, madame Dumas était morte, alors prier pour elle était la seule chose à faire maintenant. Imelda en profita pour faire la leçon à ses filles.

— J'vous l'dis, Marie et Alvenia, y faut surtout pas vous intéresser aux garçons! Avec leur gros membre, y vous envoient voir saint Pierre à vitesse grand V. Y pensent qu'à ça, la couchette. Oui, oui! La couchette! Et nous, pauvres femmes, y nous reste qu'à prier pour que monsieur le curé nous donne une dispense de devoir conjugal. Les animaux sont moins pires qu'eux, j'vous l'dis!

À la fin de sa tirade énergique, madame Beaulieu dut soutenir par le bras sa Marie, qui était sur le point de perdre connaissance. Rien qu'à penser à

l'acte sexuel, la fille aînée des Beaulieu virait folle raide. Imaginez, on appelait ça la «verge»! Alors chaque fois que Marie faisait de la couture et allait chercher la verge de bois pour mesurer un bas de robe, elle faisait une crise d'angoisse chronique. Elle se voyait, la nuit de ses noces, pénétrée de la verge de son mari tellement profondément qu'elle en aurait du mal à avaler! Bonyenne! Elle se la voyait remontée jusqu'aux amygdales!

Madame Beaulieu, en faisant ça, voulait préserver ses filles chéries du mariage. Pour sa part, si elle avait eu l'occasion de refaire sa vie, elle aurait choisi de la passer chez les sœurs. Marier le Christ, c'était plus reposant.

Alvenia, elle, ne voyait pas les hommes de cette façon, surtout pas Léopold Théberge. Quand elle pensait à lui, un frisson lui remontait le dos. Comme il était beau et comme elle aurait voulu qu'il la prenne dans ses bras!

Au souper, les femmes remirent le paquet sur la mort tragique de madame Dumas.

— Pauvre femme, n'est-ce pas, père? demanda Marie.

En voyant sa fille aînée réagir de la sorte, Georges se mit en tête de leur faire peur, lui aussi. Il ne voulait pas que ses filles se marient. Il ne donnerait jamais de dot. En plus, imaginez le gars qui épouserait Alvenia: il frapperait le *jackpot*! Il recevrait par la bande SON héritage. Il valait mieux avec elle jouer la carte de la vieille fille qui, s'il était chanceux, mourrait avant lui. Il pourrait ainsi récupérer son argent.

— Les hommes, mes filles, c'est pas tous des saints. Y en a qui veulent juste la couchette, pis au diable si y faut que leur femme accouche chaque année. L'abstinence, plusieurs connaissent pas ça. Mais regardez votre mère et moé. J'la respecte, elle m'a donné trois beaux enfants et maintenant, j'la laisse dormir en paix... N'est-ce pas, ma chère? dit Georges en regardant sa femme d'un air sévère.

— Bien sûr, répliqua Imelda en s'essuyant la commissure des lèvres. Mais où est encore passé Julien? Il n'était pas avec toi?

Georges prit le temps de regarder ses filles pour voir s'il leur avait fait assez peur. C'était réussi pour Marie, qui était pâle comme un drap, mais

pour Alvenia, rien n'était moins sûr.

— Il est resté à l'ancienne maison de ma mère avec des ouvriers, dit Georges. D'ailleurs, en parlant de mariage, y serait temps que celui-là se décide à trouver quelqu'un. J'veux pas que mon nom tombe dans l'oubli. Dans «Beaulieu et fils, marchands de bois», le «fils» doit rester. Julien doit avoir une descendance.

Constatant lui-même que son discours sur la descendance détonnait avec celui qu'il venait de tenir à ses filles, il ajouta :

— Lui, y risque pas de mourir comme cette pauvre madame Dumas, vidée de son sang en mettant au monde un enfant...

À ces mots, Marie perdit connaissance et s'affala de tout son long sur le plancher. Georges se leva de table, satisfait d'avoir réussi à passer son message, qui sonnait comme une sentence.

— Mes filles seront des sœurs pas de couvent. J'les aime trop pour ça, conclut-il.

Il retourna à son travail, enjambant le corps de Marie sans même tenter de l'aider à se relever. Imelda prit sa serviette de table pour rafraîchir sa fille aînée qui revenait peu à peu à elle.

Alvenia se leva elle aussi, lava la vaisselle, puis sortit. La soirée s'annonçait douce et elle décida d'aller marcher. Il n'avait pas plu depuis quelques jours et le chemin était sec. Cela la ravit, car en ces temps-là, le bas des robes devenait plein de boue. On avait voté au conseil municipal pour la construction de trottoirs en bois, mais ils tardaient à venir. Il était convenu que chaque habitant paierait le bois devant sa propriété. Plusieurs villageois, pauvres comme la gale, ne pouvaient pas le faire, et pas question que les mieux nantis paient pour les autres. Alors l'affaire n'avancait pas. Certains avaient proposé l'idée saugrenue de faire le trottoir par bouts, mais le curé ne voulait pas. Il disait que ça dénigrerait les plus pauvres.

Juste derrière l'église, près du cimetière, il y avait un pommier de pommes blanches. C'était connu de tous que le curé Brousseau aimait l'agriculture et voulait implanter des vergers partout. Les pommes étaient

mûres à souhait. Il y en avait au moins une bonne douzaine dans le petit arbre. Alvenia ne put se retenir et en cueillit une pour la manger.

— Au voleur! lança une voix derrière elle.

C'était Léopold, qui la salua. Alvenia sursauta en le voyant. Le morceau de pomme se coinça dans sa gorge. Elle devint vite rouge comme une fraise en juin, incapable de respirer. En moins de deux, Léopold la saisit par la robe, la fit pivoter et remonta ses mains juste en bas de son thorax. D'un coup sec, il fit sortir le morceau de fruit. Alvenia respira un bon coup. Léopold derrière elle, encore en position de sauvetage, la rassurait.

— Respire Alvenia, respire lentement.

Comme c'était doux d'être dans ses bras. Même si, pour ce faire, il avait fallu frôler la mort.

— Merci, j'veais mieux... assura-t-elle.

Léopold la lâcha et la regarda. Ses lèvres étaient encore légèrement bleuies.

— Tu voles souvent les pommes au curé? Tu sais que, après le Saint-Sacrement, pour lui, il y a rien de plus sacré que ses pommiers?

— J'sais pas c'qui m'a pris. J'fais jamais ça d'habitude, se défendit Alvenia.

Elle ne voulait pas que Léopold la prenne pour une voleuse.

— J'en ai jamais douté, mademoiselle. T'as été chanceuse que j'vienne pratiquer mon chant dehors. Les autres sont dans l'église avec le joueur d'orgue. T'sais, le latin, c'est difficile, et moi, j'suis une basse. Donc je chante pas le même air qu'eux. Alors je viens dehors me pratiquer tout seul, c'est moins mêlant.

Alvenia ne connaissait rien à la musique et au chant, mais elle remerciait le ciel que la basse soit tombée sur lui.

— J'dois rentrer maintenant, y faut chanter à l'unisson. Si tu veux, tu peux venir dans l'église et t'asseoir en bas. Tu peux pas monter au jubé, ça nous dérangerait!

Alvenia était aux anges: Léopold venait de l'inviter pour la première fois. Bien sûr, c'était loin d'être un rendez-vous amoureux, mais tout de

même, il voulait être un peu avec elle. Et personne ne pouvait rien dire, vu qu'on était dans l'église et vu qu'il ne serait pas assis avec elle.

— Bien sûr, j'aime beaucoup le chant grégorien. C'est si... grégorien! lança-t-elle, même si cela était complètement stupide.

Ils entrèrent dans la maison du bon Dieu et Alvenia s'installa au dernier banc de l'allée centrale. Avec ses nouvelles statues de saints, l'église était de plus en plus belle. C'est au son des chants religieux que la jeune fille rêva. Elle se voyait descendre l'allée centrale avec Léopold qui l'appelait «madame Théberge» en souriant.

---

[8](#)Ce n'est plus ben ben à la mode de nos jours, mais les limbes, dans ce temps-là, c'était quelque chose! C'est là qu'atterrissaient les défunts non baptisés et, de la façon dont on en parlait, on voulait surtout pas y aller!

## CHAPITRE 7



— Non, il est pas question que j'me marie. Père, soyez raisonnable! J'ai juste vingt ans!

Julien, au désespoir, essayait de se faire écouter de son père depuis déjà un bon quart d'heure. Georges, lui, restait campé sur sa position.

— C'est à cet âge-là que j'me suis marié, moé, et j'en suis ben heureux.

— Vous et mère, heureux? Me faites pas rire. Vous dormez dans des chambres séparées! Vous avez l'air aussi amoureux que deux roches sur le bord du chemin.

— La couchette et l'amour conjugal, c'est deux choses, mon gars. Tu vas apprendre ben vite que les deux sont pas souvent compatibles. Sinon, tu vas te ramasser avec une trâlée de morveux longue comme d'icitte au chemin. Un homme digne de ce nom laisse sa femme tranquille quand il a fait sa descendance et va chercher ailleurs le plaisir dont y'a besoin. De toute façon, fais-moé pas accroire, quand j't'envoie à Québec, que tu vas pas au bordel!

Julien rougit et se tut. Son père allait trop loin. Il n'avait pas le droit d'entrer comme ça dans son intimité d'homme.

— Qui ne dit mot consent, mon gars! Ah pis, j'me fous ben de savoir où tu vas te vider. L'important, c'est que tu te maries et que tu me fasses un fils. Pour le reste, que t'encules toutes les putes de Québec une par-derrière l'autre, t'en jaseras avec le curé si tu viens qu'à avoir des remords, mais moé, je m'en fous.

Le ton de Georges était sévère. Julien n'aurait pas raison devant un père si autoritaire qui ne pensait qu'à la pérennité de son entreprise familiale.

D'ailleurs, il aimait mieux garder pour lui le fait de sa virginité. Comme il ne disait plus rien, Georges reprit la parole en se faisant plus mielleux.

— T'es chanceux, toé. J'suis là pour te montrer toutes les ficelles du métier. Mon père à moé était sénile et ma mère était une garce sur deux pattes. Toé, ta mère sait se taire pis prier ben tranquille à maison. Essaye de trouver comme moé. T'as pas besoin de trouver la belle au bois dormant avec le cerveau au-dessus de la moyenne. Juste une bonne fille pas trop laide avec une grosse dot.

En entendant ces mots, Julien eut la nausée. Son père ne pensait qu'à l'argent. Rien ne l'arrêtait pour faire une piastre. Il le voyait à cœur de jour jouer dans sa main gauche avec un vieux trente sous percé. Il se demandait pourquoi il gardait une telle cochonnerie qui ne valait rien.

— Moé, j'crois qu'on peut faire un mariage d'amour quand on prend le temps de bien choisir. Pis moé, des enfants, j'en veux plusieurs.

Georges l'attrapa vigoureusement par la manche et le regarda fixement dans les yeux. Un air mauvais apparut sur son visage.

— J'te permettrai pas de faire le fin finaud avec moé, c'tu clair? Tu vas te marier. Pis si t'es pas d'accord, sacre ton camp avec pour seul butin le linge que t'as sur le dos. Le reste est à moé, puisque c'est moé qui l'a payé. Penses-y, mon gars. Tu perdrais gros à faire la forte tête.

— Vous oseriez?

— Tout s'achète, mon gars. Même la docilité de ses enfants. Tout le monde dit que j'suis dur pis que j'pense qu'à l'argent, mais trouve-m'en un qui en veut pas! Même les bonnes sœurs se promènent à cœur de temps avec leur p'tit plat pour quêter! L'argent... c'est tout c'qu'y a de vrai icitte. Ça, au moins, ma chienne de mère me l'a appris.

Georges tourna le dos à son fils pour lui signifier que la discussion était close. Julien, sous le choc, le regarda s'éloigner.

— Je reviens vers quinze heures, lança Georges. Sois dans mon bureau. Y'est temps que j'te montre comment avoir des terres pour pas cher.

Julien botta un caillou. Il était pris. Il ne pouvait pas partir. Il ne lui restait qu'à faire ce que le vieux voulait et se la fermer. «Y mourra ben un

jour, pis là, c'est moé qui va *runner*», pensa-t-il.



À quinze heures pile, Julien patientait sur la véranda. Georges arriva avec un client. Il se réjouit que son fils ait enfin compris ce qui était le mieux pour lui.

— Tu connais monsieur Plante, Julien? T'sais, il est cultivateur près du lac Vert.

Julien regardait le pauvre bonhomme qui avait une mine d'enterrement.

— Oui. Bonjour, monsieur Plante, vous allez ben?

Pour toute réponse, le pauvre ravala sa salive.

— Entre, mon Alphonse, on va discuter de nos affaires. Mais pas icitte, au vu et au su de tous, hein? dit Georges, qui prenait plaisir à le faire pâtre.

Les trois hommes entrèrent dans la pièce où trônait l'imposant meuble de chêne. Le bureau de feu Alphée, son beau-père, en imposait toujours. Julien s'assit au fond de la pièce. Il savait qu'il était là en observateur et qu'il devait garder sa bouche bien fermée, quoi qu'il arrive. Son père n'était pas homme à se faire défier par son fils devant le monde.

— Tu sais, mon Alphonse, la date qu'on est, même si t'as pas plus d'instruction qu'un vieux cheval? Tu dois savoir ça, non? dit Georges en tournant autour de lui comme un serpent voulant étouffer sa proie.

— Ben oui, on est le jour du paiement de ma terre...

— Ben oui! Y'est pas fou, monsieur Plante, hein Julien?

Le jeune homme regarda par terre. Il avait honte de la façon dont son père traitait ce malheureux.

— Alors, tu devrais avoir sur toé la somme de 700 piastres. Y faut ben payer les intérêts, hein? demanda Georges en traçant des cercles du bout des ongles sur le noble bois de son bureau.

Monsieur Plante jouait nerveusement avec sa casquette.

— J'ai eu un empêchement... Vous savez, j'ai dix enfants... Y faut ben les nourrir pis les habiller!

Georges donna un coup de poing sur le bureau.

— Tu vois, Julien, quand j'te disais que les bonnes femmes, y faut pas trop en profiter. Dix enfants! Et j'suis sûr que t'as pris du plaisir à les faire, ces p'tits-là. Ben le plaisir, ça se paie, mon homme!

— Mais... monsieur Beaulieu...

Georges le prit par la manche. Le pauvre avait tellement peur.

— T'aurais dû aller te vider dans la grange. Asteure, si t'as pas mon argent, ben moé, je prends ta terre. C'est de même que ça marche. T'as ben signé ça, hein, mon Alphonse?

Le cultivateur fit un timide signe de la tête pour confirmer.

— Mais... où j'vas aller avec tous mes enfants si j'ai pus de maison?

Georges sourit.

— Va voir les sœurs. Elles prennent les orphelins, fa que pourquoi pas vous autres? De toute façon, c'est pas mon affaire. Signe icitte pour la quittance pis sacre ton camp. Le temps, c'est d'l'argent, pis avec toé, j'en ai pas faite.

Le pauvre paysan se leva, prit la plume posée devant lui et signa. Signa quoi, il ne le savait pas, car il ne savait qu'écrire son nom. Comment allait réagir sa femme? Il se mit à pleurer, mais les larmes n'attendirent pas Georges.

— Claire la place pour à soir. De toute façon, vous partez rien qu'avec vos guenilles. C'est pas un gros déménagement!

— J'ai même pus de meubles?

— Non. Tu l'as pas vu dans le contrat que les meubles entraient avec la terre? Ben non, tu pouvais pas... Tu sais pas lire. Dehors!

Monsieur Plante partit la tête entre les pattes. Pauvre vieux, il avait l'air découragé. Georges souffla sur la quittance, il n'aimait pas que l'encre coule. Il regarda son fils.

— Tu vois, c'est ben mieux ça qu'avec une pute.... La satisfaction que ça donne, mon gars... J'ai hâte pour toé que tu vives ça.

Georges se ferma les yeux comme un homme épuisé d'avoir joui. Julien se jura que jamais, il ne serait comme lui. Le jeune homme était du genre

tranquille et rêveur. Rien en lui ne le désignait pour devenir un bon homme d'affaires, surtout pas le genre d'affaires que faisait son père. Il aurait aimé devenir architecte pour construire de grandes et belles maisons à Québec. Il n'aimait pas la campagne. Ce qu'il voulait, c'était voir plein de gens, surtout des gens instruits. Ici, il n'y avait que le curé et le notaire avec qui on pouvait parler d'autre chose que de la vache qui vient de vêler ou du cheval qui s'est foulé la patte. Il rêvait d'art, de poésie et d'un peu de folie.

Le soir à table, il épia son père dans ses moindres mouvements. Il était froid et distant avec sa femme et ses enfants. On aurait dit qu'il n'avait jamais connu l'amour. À analyser ainsi tous ses gestes, Julien finit par le plaindre. Son regard se porta ensuite sur les autres personnes attablées: sa mère, qui était l'ombre de son père, et Marie, qui était une angoissée chronique... Leur famille était pathétique. Seule Alvenia se détachait du lot. Elle avait le tempérament vif de son père, sans la mesquinerie ni l'avarice. Et depuis quelque temps, elle avait changé. Elle se trimait comme une jeune fille et se faisait de plus en plus souvent un chignon. C'était drôle de la voir grandir, puisqu'il l'avait toujours vue avec ses nattes dans le dos. Elle était belle et avait les yeux verts des Beaulieu. Julien lui souhaitait un bon mari. Il eut envie de la taquiner un peu.

— Alvenia, y paraît que tu vas entendre des chants à l'église? lui dit-il, un sourire en coin.

Julien était un grand ami de Léopold. Il n'y avait aucun secret entre eux. Madame Beaulieu releva la tête de son assiette.

— Quels chants, j'te prie? demanda-t-elle.

— Du grégorien, mère... s'empressa de répondre Julien, qui sentait qu'il n'aurait pas dû commencer cette discussion.

Georges, lui, faisait semblant de rien, mais il observait tout. Oui, tout ce qui concernait Alvenia l'intéressait hautement.

— J'suis entrée à l'église pour prier un peu pour madame Dumas. Vous vous souvenez? La pauvre! Quelle tristesse de mourir en couches de même... Tout ça pour dire que la chorale du dimanche se pratiquait, alors j'me suis assise pour l'écouter un peu. Vous savez, ces chants élèvent l'âme

jusqu'au ciel, mère... dit Alvenia, qui beurrerait la toast plus que de coutume<sup>9</sup>.

Madame Beaulieu, émue, prit instinctivement la main de Marie.

— Si j'me souviens? Ah, comment pourrais-je l'oublier après tant de souffrances...

Georges se dérhuma. On n'allait pas repartir sur la peur des hommes! L'autre névrosée allait encore tomber dans les pommes. Il prit sur lui de changer le sujet, et vite.

— Dimanche, le curé m'a dit qu'il va y avoir un pique-nique au lac Vert, annonça-t-il. Y veut que les paroissiens voient de leurs yeux les travaux exécutés pour la maison des orphelins. Les terres autour du lac se défrichent très vite et, bientôt, les frères de Notre-Dame-des-Champs pourront commencer leur enseignement. Y veut des bons agriculteurs, le père Brousseau.

Marie se raidit. «Les religieuses viendront peut-être», pensat-elle. Elle rêvait de donner des cours de piano aux orphelins dont elles s'occupaient. Elle se voyait déjà en demoiselle volant au secours de l'ignorance artistique de tous les enfants!

— Les sœurs seront peut-être là. Qu'en pensez-vous, père?

— Sûrement. Elles manquent jamais une occasion de quêter. On va les voir arriver avec leurs p'tits plats et leurs «Je vous salue, Marie»... répondit Georges.

Imelda regarda son mari un poil de travers. Elle pouvait endurer tout, mais pas qu'on se moque de la religion sous le toit familial.

— J'suis sûre, mon mari, que tu donneras en abondance, si tel est le cas.

Imelda montrait par le fait même que la discussion était close. Et ce n'était pas fréquent.

Alvenia regarda sa tasse de thé. «Un pique-nique au bord du lac, comme c'est romantique! Le notaire et toute sa famille y seront sûrement», songea-t-elle. Elle imaginait Léopold lui faire la sérénade, allongés sur une nappe à carreaux posée sur l'herbe tendre.

Imelda fixait toujours son mari, qui finissait son assiette en vitesse. Elle se tourna légèrement vers son aînée et lui dit:

— Marie, ma chérie, va donc nous jouer un morceau de piano. La musique élève l'âme, comme le dit si bien ta sœur. Et qui peut se vanter de ne pas avoir besoin de la polir, cette âme?

Georges fit un geste de la main en se levant de table.

— J'dois aller voir un client. Pas besoin de m'attendre, j'vais rentrer tard.

Le client en question devait être la veuve du 9e Rang. Depuis quelque temps, Georges rentrait plus tard et allait beaucoup moins à Québec. Imelda n'était pas jalouse pour deux sous. Cela ne lui faisait rien. Depuis longtemps, elle n'était la femme de Georges que de nom. Mais il fallait à tout prix éviter les commérages. Elle était la présidente des Dames de Sainte-Anne, après tout. Et ce titre était très convoité, surtout par la femme de maître Théberge. Elle ne voulait pas que quoi que ce soit vienne ternir son image.

— Ton client doit être un homme très discret... Parce qu'en affaires, la discrétion est gage de réussite, n'est-ce pas? s'enquit-elle.

Georges se retroussa les moustaches. Elle savait sûrement tout. Et puis! Il lui fichait la paix, elle ne devait pas s'en plaindre. De toute façon, ce n'était pas de l'amour. La veuve ne faisait que payer des intérêts qui couraient sur une somme d'argent qu'elle lui devait. Pour lui, ce n'était qu'une transaction parmi tant d'autres.

— Il l'est, t'en fais pas...

Georges sortit sans se retourner et Marie se mit au piano. Alvenia regarda son frère du coin de l'œil.

— Julien, pourrais-tu m'aider? Je voudrais déplacer le tonneau d'eau dans le jardin, lança Alvenia.

Il la regarda sans comprendre. Alvenia pointa subtilement la porte pour lui signifier qu'ils devaient sortir.

— Ben sûr, j'y vais tout de suite, lança-t-il.

Imelda se pinça les lèvres, un geste qu'elle faisait lorsqu'elle était contrariée. Cela n'échappa pas à Julien et à Alvenia, qui sortirent quand même.

— C'est quoi cette affaire de tonneau? demanda le jeune homme.

— Laisse faire le tonneau! C'est Léopold qui t'a parlé de mon escapade à l'église?

— Ben oui, qui tu penses? Pas le bedeau certain!

— A-t-il dit autre chose sur mon compte?

Julien regarda fixement sa sœur, qui rougit. Elle était amoureuse, c'était évident.

— Serais-tu en amour avec Léopold, coudonc?

— Arrête, niaiseux, il me parle à peine. J'voulais juste savoir s'il t'avait parlé de moé?

— Pas plus que ça, mais t'sais, c'est pas la plus grande langue de la paroisse!

Une fenêtre s'ouvrit sur Imelda.

— Mes enfants! Venez élever...

— Nos âmes! déclarèrent en chœur les deux complices.

Ils allaient entendre pianoter leur sœur pendant au moins deux heures. Alvenia ne s'en plaignit pas, elle pourrait rêvasser d'amour et de tactiques pour séduire son Léopold.



Le fameux jour du pique-nique arriva. Georges avait attelé la belle carriole noire avec le siège recouvert de velours rouge. La grande classe, quoi! On n'avait jamais su où il l'avait achetée. Sûrement une reprise de finance à quelque gros bonnet du comté. Tout le monde admirait cette voiture digne d'un premier ministre. «On s'déplace pas en quêteux, nous autres!», pensa Georges, fier comme un coq, lorsque la luxueuse carriole s'arrêta devant la résidence familiale.

Les Beaulieu sortirent à tour de rôle de la maison. Imelda avait mis sa grande robe verte avec son ombrelle assortie. Rien d'extravagant, mais le grand chic tout de même. Marie portait une robe grise avec un ruban noir dans les cheveux, tout pour se marier avec le costume des religieuses de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Alvenia avait opté pour une jolie robe de coton rose pâle et un beau chapeau de paille décoré de quelques fleurs en soie. Elle voulait taper dans l'œil de Léopold, et pourquoi pas en ajoutant un peu de pastel à sa tenue! Le temps était encore chaud en cette fin d'août 1901.

— Julien, assis-toé en avant avec moé. Et refais ton nœud de cravate... Voyons, Imelda! Tu laisses partir ton fils le nœud tout croche?

Imelda accourut vers son garçon et refit le nœud à la perfection. Julien détestait ces cravates qui lui serraient le cou. Il préférait les tenues de travail plus décontractées.

— L'apparence est ben importante, mon gars. Si tu veux montrer que t'es quelqu'un, faut que ta tenue soit impeccable. Bon! Imelda et les filles, assoyez-vous sur le banc arrière, pis vite. C'est le temps de partir, dit le père.

— On est trop serrés, se plaignit Marie. Ma robe va être toute froissée.

— Ben t'as qu'à marcher en arrière! lui lança Alvenia, qui avait hâte d'arriver à destination.

Tassés comme des pigeons sur une clôture, les Beaulieu prirent le poussiéreux chemin en direction du lac Vert. Alvenia priait pour que sa robe rose pâle soit encore pâle à destination. On voyait ici et là des abattis et des tas de bois arrachés qui fumaient encore. Le défrichage, en montant vers Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland, était commencé depuis maintenant quelques années. De belles percées de terre de culture émergeaient ici et là du paysage vallonné. À Saint-Damien, il y avait des côtes partout, pis ben de la roche.

Arrivé à l'endroit où le chemin devenait croche, Georges prit la route qui descendait au lac et traversa un pont de bois pour passer sur l'autre rive. Comme c'était beau! De là, on voyait bien le grand lac rempli de truites et

une immense bâtisse qui sortait de terre. Les constructions allaient bon train. À en croire ce qui se murmurait dans la paroisse, le collège pour les orphelins allait bientôt recevoir la bénédiction de l'évêque. Saint-Damien se distinguait de plus en plus des autres communautés environnantes. Il fallait remercier le ciel d'avoir comme prêtre colonisateur l'abbé Brousseau. Avec lui, la paroisse avait le vent dans les voiles.

Georges fit descendre ses filles et sa femme. Julien et lui allèrent mettre le cheval à l'ombre et lui donner de l'eau. Le chemin avait été long.

Aussitôt descendues, Imelda et Alvenia scrutèrent du regard les invités, pour des raisons bien différentes. Il y avait déjà beaucoup de monde. Elles reconnurent Hormidas Leblanc, le commerçant de moutons rencontré au couvent quelques semaines plus tôt. La ferme du lac Vert l'intéressait sûrement au plus haut point. Il s'approcha.

— Monsieur Leblanc! s'exclama Imelda en souriant. Je vous présente mon mari, Georges Beaulieu. Comme vous commercez tous les deux, il est de mise de faire votre connaissance. N'est-ce pas, Georges?

Georges Beaulieu dévisagea l'inconnu. Il était certain de ne l'avoir jamais vu ailleurs. Un balafre comme lui, ça ne passe pas inaperçu. Par convenance, il lui serra la main en feignant d'être intéressé.

— Vous commercez quel produit?

— Des moutons pis, des fois, d'autres choses, répondit simplement monsieur Leblanc.

Il trouvait le bonhomme Beaulieu hautain, mais il n'était pas homme à juger au premier regard.

— J'espère qu'on se recroisera, lança Hormidas en s'éloignant pour aller voir les travaux.

— Ben sûr, fit Georges, qui se moquait de lui et de ses moutons.

Imelda le salua de la main un instant, puis tourna les talons et reporta toute son attention sur Marie et Alvenia.

— Bon! Tenez votre place, mes filles. Les sœurs sont là et le curé aussi. Pas de conversation futiles... Compris, Marie?

La jeune fille baissa la tête. Il est vrai qu'elle avait tendance à parler sans trop réfléchir. Au même moment, Alvenia aperçut Léopold et sa famille. Son cœur fit deux tours, comme on dit. Le jeune homme portait un habit rayé à la dernière mode. Comme il était beau!

— Viens Imelda, on va aller voir le curé, annonça Georges. J'dois lui parler du bois pour finir la grange.

Marie, qui tenait sa mère par le coude, suivit son père. Celle-là, pas de danger qu'elle se mêle aux jeunes gens de son âge! Comme lui rabâchait Imelda à longueur de jour, les tentations rôdaient partout, et elle n'avait aucune envie de se laisser tenter!

— Viens voir le lac, Julien... dit Alvenia en tirant son frère par la manche. Viens voir comme l'eau est claire!

Julien comprit que sa sœur voulait se rapprocher de Léopold, qui discutait avec Jacques Breton, un p'tit gars du 9e Rang, fils de cultivateur. La sœur et le frère se faufilèrent dans la foule, Alvenia jouant du coude pour accéder aussi vite que possible au bord de l'eau. Quand elle fut arrivée, elle replaça sa robe, puis son chapeau, et soupira. Elle était à une dizaine de pieds de Léopold, mais les convenances lui disaient de ne pas faire les premiers pas. En tout cas, pas ici.

Léopold n'était pas dupe du manège d'Alvenia. Il l'avait tout de suite remarquée et tentait par tous les moyens de couper court à la conversation avec Jacques, qui s'était lancé dans des explications sur la façon de faire chauffer les pierres pour les faire éclater.

— Les grosses... T'sais, plus que trois pieds? Ben t'allumes un feu par-dessus. Si tu peux, tu fais un feu d'aulne, parce que l'aulne, ça chauffe comme en enfer. T'en mets un bon quatre pieds de haut... du ben sec, pis là, t'allumes ton feu. On peut même pas rester proche! Ça chauffe assez que le poil des bras te brûle... Léopold? M'écoutes-tu?

— Ben oui, tu me dis que t'as pas de poil... répondit distraitement Léopold, qui suivait Alvenia des yeux.

— À ce point-là, hein... Tout ça pour dire que, d'un coup, toute pète. La roche casse en morceaux. C'est ben moins dur, avec les chevaux, de la

transporter<sup>10</sup>. T'sais, notre attelage de gros blonds? Léopold? On est venus pousser d'la gravelle proche de l'église l'automne passé...

Mais Léopold pensait à autre chose qu'aux chevaux. Alvenia lui envoyait des regards qui ne pouvaient pas tromper. Il devait s'approcher d'elle. Il prit Jacques par la manche et lui dit:

— Jacques, connais-tu Julien Beaulieu, le fils du commerçant de bois du coin? Viens, viens, j'veis vous présenter.

Léopold amena Jacques près de Julien, mais surtout près d'Alvenia. Jacques n'était pas fou. Il voyait bien que son ami voulait se rapprocher de la jeune fille. Il se mit à jouer le jeu.

— Ben oui, Julien. Ton père va ben, à c'qui paraît. Y'est où? En train d'égorger un pauvre dans un coin? dit Jacques en regardant le jeune Beaulieu.

Julien redressa le menton. Il ne pouvait pas laisser son père se faire insulter, même s'il savait l'injure véridique.

— Y'a pas faite affaire avec ta famille, à c'que j'sache, répliqua-t-il. Pis en plus, j'suis tout sauf comme mon père. Alors ferme-la!

Jacques rougit, un peu honteux. C'était vrai, Julien n'avait pas d'affaire à être mis au même rang que son maudit père.

— T'as raison, on est pas nécessairement comme nos vieux. Moé, le mien, y tient ben la bouteille. Pis moé, j'en prends pas une goutte, dit Jacques en lui tapotant l'épaule.

Julien lui sourit.

Pendant ce temps, Alvenia raclait le sol de son soulier en regardant le lac Vert. En la voyant faire, Léopold eut une idée.

— Avez-vous vu les barques sur le bord de l'eau? lui demandat-il. J'espère qu'on va pouvoir aller en faire après le pique-nique.

La jeune fille ressentit une chaleur qui lui fit virer les yeux à l'envers. C'était une invitation, certain. Julien, qui voyait tout, aida sa sœur en disant:

— Ben oui, on pourrait aller en faire, moé pis toé, Jacques. On pourrait parler de terre et de chevaux. Pis toé, Alvenia, va avec Léopold. On peut

pas être trop par barque, pis nous autres, on a pas envie de se faire tanner à entendre les discours en notariat de ce jeune blanc-bec!

Les quatre jeunes gens remontèrent vers les constructions afin de rejoindre leurs familles respectives pour le repas.

— À tout à l'heure... glissa Léopold à Alvenia.

Alvenia baissa les yeux. Elle jubilait.

— En passant, j'sais pas si Léopold sait ramer, commenta Julien. Quand on vient à la pêche, y reste toujours sur le bord du lac.

— On s'en fout, je ramerai, moé...

Un peu plus loin, ils virent que leur mère avait, avec sa Marie, étendu la grande nappe à fleurs lilas. On l'apercevait de loin, surtout que la plupart des convives déposaient simplement leurs assiettes sur leurs genoux. Mais madame Beaulieu ne faisait jamais rien à peu près. Tout devait être toujours parfait. Elle avait d'ailleurs apporté deux grands paniers de victuailles. Elle ouvrit le premier et en sortit des boissons et des coupes. On était loin des tasses en fer-blanc qui jonchaient le sol un peu partout. Du deuxième panier, elle tira des pains avec du fromage et des pommes.

Georges n'était pas dans les parages. Il devait brasser quelques grosses affaires quelque part. Imelda ne l'attendit pas pour entamer le pique-nique. Les religieuses ne resteraient pas indéfiniment au lac et elle voulait leur parler de sa Marie.

Alvenia mangea comme un oiseau. Sa gorge était légèrement serrée... Elle était fébrile juste à penser à sa promenade en bateau. Julien, lui, mangeait avec appétit et prenait son temps, couché légèrement sur le côté. Il se savait beau et élégant, et aimait qu'on le regarde.

— As-tu assez mangé, Julien? demanda Alvenia, qui ne pouvait plus se contenir.

Une grosse bouchée dans la bouche, le jeune homme la regarda les yeux ronds.

— Ben non, on vient de commencer...

— Pourquoi tu manges pas? demanda Imelda à sa fille. Un pique-nique, c'est fait pour manger sur la pelouse... non?

Alvenia ne voulait pas attirer l'attention de sa mère sur elle. Des plans pour qu'elle soit coincée à les suivre, elle et Marie.

— Vous savez, mère, y'a des barques près du lac, et Julien m'a offert de venir avec moé pour ramer, dit Alvenia.

Imelda regarda son fils, qui avait la bouche pleine de pain.

— J'savais pas que t'aimais les sports à ce point-là. Ramer au gros soleil, j'sais pas si c'est conseillé?

Julien avala sa bouchée d'un coup. Alvenia venait de lui asséner un coup de pied à la jambe.

— Vous savez... j'ai plein de cordes à mon arc, et pis le sport, c'est la santé, répliqua Julien.

— Entendu, mais soyez prudents. Et toé, Alvenia, te mets pas en tête de ramer comme un forçat. Une jeune fille distinguée se laisse doucement dériver sur les flots, conseilla sa mère.

Le repas fini, Alvenia poussa Julien vers le lac. Les religieuses commençaient à se promener avec leurs petites tasses pour l'aumône. Merveilleuse diversion, puisqu'Imelda ne ferait plus attention à Alvenia, et c'était parfait. Les complices descendirent vers les bateaux où les attendaient Jacques et Léopold. Ils avaient déjà obtenu la permission de prendre les barques. Alvenia était aux oiseaux. Dans quelques minutes, elle serait seule avec Léopold.

— Tu prends la barque avec du rouge, dit Jacques à Léopold. Rouge comme un cœur... hein!

Léopold rougit, mais ne se laissa pas peinturer dans le coin.

— Toé, tu vas prendre la bleue. Chez vous, vous votez ben bleu, hein!

La réplique était parfaite et tout le monde se mit à rire. Julien empoigna la barque bleue et la tira vers Jacques.

— Monte dedans, j'vais la retenir pour pas que tu bascules avec!

Sœur Saint-Paul, qui était la chantre de la communauté, arriva sur les entrefaites.

— Vous allez en barque, mes amis? Et vous prenez deux barques? s'enquit la religieuse en replaçant sa capine.

Les jeunes gens se regardèrent, ahuris.

— Ben oui, ma sœur, dit Julien. J’vais avec Jacques et Alvenia va avec Léopold!

La sœur releva le menton pour montrer son autorité.

— On rame mieux à trois! décréta-t-elle.

— Ben ma sœur, c’est qu’y’a rien que deux rames! protesta Jacques.

— Tu dois avoir manqué la catéchèse sur les bonnes mœurs, lui dit la religieuse. Embarque avec Alvenia et Léopold. Une jeune fille, ça rame pas. Toé Julien, tu viens avec moé. Une sœur sait tout faire... même ramer pour sauver une âme.

La joie d’Alvenia se dégonfla comme un ballon. Avec Jacques, c’était sûr que l’on ne parlerait que de chevaux ou d’agriculture.

Jacques mit le pied dans la barque rouge et tendit la main à Alvenia. Léopold vint les rejoindre en prenant soin de retenir, avec sa rame, la corde du bateau près du rivage. Là où il était, c’était plus profond. Sœur Saint-Paul monta dans la barque bleue tenue par Julien, qui regardait ses amis les yeux ronds. La religieuse était décidée à faire tenir les règles de la bonne compagnie. Il allait se faire chauffer les oreilles de chants religieux. Mais Julien n’était pas Léopold pour savoir apprécier la musique et les chants. La sœur eut toutes les misères du monde à avancer un pied devant l’autre dans la barque. Avec son paquet de jupons sous son costume, la patte ne levait pas haut.

Arrivée à sa place, au lieu de s’asseoir sagement, elle resta debout et commença à chanter:

— J’irai la voir un jour. J’irai avec les anges...

Elle avait une voix aiguë qui perçait les oreilles. Les jeunes gens se regardaient et avaient envie de rire. Mais quand elle poussa l’octave pour le refrain...

— Au ciel, au ciel, au ciel!

Julien lâcha d’un coup la corde pour se boucher les oreilles. Le bateau tangua et alla heurter celui d’Alvenia. Jacques, qui était debout, car il ne savait où se placer pour ne pas déranger les amoureux, culbuta la tête par-

dessus bord et atterrit dans l'eau. Il s'agrippa à la barque de Julien, ce qui la brassa tellement fort que sœur Saint-Paul en perdit sa capine et plongea tête première dans les flots. La houle que provoqua l'accident emporta Léopold et Alvenia vers le milieu du lac.

Un miracle venait de s'accomplir! Les deux jeunes tourtereaux étaient enfin seuls. Au loin, on entendait la sœur qui appelait le ciel de venir l'aider tant son costume, qui devait peser une tonne mouillé, l'entraînait vers le fond. Julien dut plonger pour la secourir et Jacques, trempé comme un canard mais accroché à sa barque, riait un bon coup. Pour faire discret, on avait vu mieux. Tous les participants à la fête étaient maintenant attroupés sur la berge.

— As-tu vu ce qui s'est passé? demanda Léopold.

Alvenia se retint de rire.

— Sœur Saint-Paul a failli y aller, voir le ciel!

Les deux jeunes gens s'esclaffèrent.

— On est ben tout seuls! osa Léopold.

Alvenia sourit. Elle était ravie.

— Oui, dit-elle, mais il faudrait ramer et avec tout ça, on n'a pu rien qu'une rame. L'autre a revolé en l'air avec Jacques, mais j'la vois pas.

— Attends, j'vais me lever pour la ramasser. Elle est au fond de la barque.

Léopold se leva prudemment. Alvenia voulut s'allonger légèrement pour mettre en valeur sa poitrine, mais le mouvement fit tanguer le bateau et son compagnon passa par-dessus bord.

— Au secours Alvenia, j'sais pas ben nager! cria Léopold, qui essayait de se rapprocher de la barque.

Alvenia paniqua. Elle prit la rame pour la tendre à son jeune ami. Léopold, qui avait aperçu la rame du coin de l'œil, s'était tourné vers elle. Bang! Elle l'assomma sans faire exprès. Le jeune homme vit quelques étoiles et sombra aussitôt dans l'eau.

— LÉOPOLD!

Elle regarda l'eau pour voir un mouvement. Mais comme Léopold remontait, elle frappa l'eau avec sa pagaie et assomma de nouveau le jeune homme, qui repartit vers le fond du lac Vert. Sans hésitation, Alvenia sauta à l'eau... Au diable la robe rose et ses jupons! Elle attrapa son ami par le collet et, s'accrochant à la barque, elle attendit les secours qui arrivaient à vitesse grand V sur le lac.

Une fois sur la berge, Léopold revint doucement à lui. Il aurait sans doute besoin de points de suture. Sœur Saint-Paul était trempée et sans capine, mais toujours aussi portée sur les sermons.

— Mon jeune, si t'as une attirance pour cette jeune fille-là, moé, j'y penserais à deux fois, lui dit-elle. Elle a un don pour rendre les choses difficiles. Elle aurait pu te tuer!

Léopold, la tête rouge de sang, tourna de l'œil.

---

<sup>9</sup>Expression de chez nous qui, vous l'aurez compris, s'utilise pour décrire quelqu'un qui en fait un peu trop.

<sup>10</sup>Par chez nous, on voit encore dans quelques champs des tas de roches. Nos ancêtres arrachaient les pierres du sol, les mettaient en tas, puis cultivaient autour. Mais les très grosses roches que les chevaux ne pouvaient pas tirer, on les faisait fendre avec de la chaleur. Mon père m'a souvent dit cela. Il me parlait du bruit que la roche faisait en fendant. Nos aïeux étaient des gens débrouillards et brillants.

## CHAPITRE 8



Le lendemain du pique-nique, Alvenia ne tenait pas en place. Elle se demandait comment Léopold allait. La veille, il était reparti, couché dans une carriole, avec ses parents. Imaginez la scène: Imelda pleurait à chaudes larmes pendant qu'Alvenia, trempée jusqu'aux os et les cheveux dans la figure, se faisait réprimander par son père devant tout le monde, avant de s'en retourner à la maison.

Imelda n'en était pas revenue. Suivie de Marie, elle faisait les cent pas au salon.

— Quelle honte! hurlait-elle, rouge de colère. Ma fille, seule dans une barque avec un garçon. En plus, tu passes proche de le tuer! Que vont penser les sœurs de mes filles? Hein? Que ce sont des hurluberlues? Des sauvagesses? Et puis quoi encore! Veux-tu me faire mourir avant mon temps, Alvenia?!

Georges, qui regardait la scène, vit une occasion pour qu'Alvenia se tienne tranquille et se conforme davantage au rôle qu'il avait prévu pour elle. Il prit un ton apaisant pour faire une proposition à son épouse:

— Elle en a pas assez à faire, elle est dans la force de l'âge et pleine d'énergie. J'vas parler au curé pour lui trouver une place d'enseignante pour le mois prochain. J'sais qu'il parle d'ouvrir une école dans le nouveau rang. Elle pourrait aller montrer son savoir aux p'tits morveux de par là.

— Ben oui, elle pourrait être la nouvelle delle<sup>11</sup>!

Imelda s'essuya les yeux avec son mouchoir. C'était une solution idéale. Elle se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé avant pour sa turbulente fille.

Alvenia se raidit. Pas une delle! Elle voyait bien ce que son père voulait faire: l'emprisonner dans l'enseignement dans un fond de rang. Seule et ne pouvant recevoir de visite de messieurs sous menace de renvoi, elle finirait certainement vieille fille.

— Mais j'ai pas le goût d'enseigner dans ces conditions-là! protesta Alvenia. Au village, peut-être. Pourquoi pas envoyer Marie? Elle rêve de ça!

Imelda reprit, une touche d'exaspération dans la voix:

— Marie a déjà le projet d'enseigner le piano gratuitement par pure charité chrétienne. Parce qu'ici, l'art musical est pas dans les manières de base des paysans. En plus, c'est pas Marie qui a fini trempée et pointée du doigt par tout le monde. Tu comptes tout de même pas rester ici à compter les mouches la bouche ouverte? Une delle, c'est honorable.

Alvenia ne dit plus un mot, sinon elle risquait de devoir rester à la maison pour un fichu bout de temps. Elle s'assit dans le fauteuil et regarda dehors. Comment allait Léopold aujourd'hui? Lui pardonnerait-il ses bévues? Elle n'avait pas voulu lui faire de mal. Tout s'était passé si vite, et puis, elle n'avait cherché qu'à le sauver. Elle ne se doutait pas qu'il ne savait pas bien nager. L'avoir su, elle n'aurait jamais insisté pour cette promenade sur le lac.

Quand ses parents commencèrent à s'occuper d'autres dossiers que le sien, Alvenia sortit dans le jardin. Elle écoutait les grillons sonner le retour de l'automne. On était la dernière semaine d'août. Une tristesse envahit la jeune fille. Avec les feuilles qui changeraient de couleur, Léopold retournerait à Québec pour sa dernière année de notariat. Des mois sans le voir. Elle allait mourir de chagrin, ici toute seule, elle en était certaine. Regarder les bancs de neige monter jusqu'au carré des maisons, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus divertissant...

À cette pensée, elle ne tint plus: il lui fallait le voir. Elle ouvrit doucement la barrière du jardin. Les vieilles pentures grinçaient comme quelqu'un qui griffe un tableau noir. Dans la rue, se sentant libre, elle courut jusque chez le notaire. Elle empoigna le heurtoir en forme de rose et donna

un bon coup. Elle entendit rapidement se rapprocher le claquement des souliers de madame Théberge.

— Oh! Alvenia, que nous vaut ta visite?

Madame Théberge semblait un peu mal à l'aise, probablement incertaine de la tournure que prendrait cette visite surprise. Alvenia se racla la gorge et dit:

— J'aimerais avoir des nouvelles de votre fils, s'il vous plaît. J'ai tellement honte de l'avoir presque agressé. Mais vous savez, j'ai pas fait exprès! dit Alvenia pour atténuer les choses.

La femme du notaire la regarda: c'était une bonne fille, et distinguée avec ça. Elle n'était pas contre l'idée que son fils, bientôt majeur, la considère avec affection.

— J'en suis certaine, ma chère. Jamais nous n'avons pensé que t'as voulu le tuer, comme clamait sœur Saint-Paul. Il est assis sur la galerie derrière la maison, au soleil. Il se repose. Le médecin lui a fait des points de suture sur la tête, mais il va bien, crois-moi! Tu peux aller le saluer, si tu veux.

Alvenia était soulagée. Il allait bien. Elle fit doucement le tour de la maison et aperçut Léopold qui lisait tranquillement sur la galerie, un bandage autour de la tête. Il avait une joue bleue et les cheveux en broussaille.

— Bonjour Léopold, tu vas bien? demanda Alvenia si faiblement que le jeune homme dut la faire répéter.

— J'ai mal à la tête, mais c'est normal. Le médecin m'a fait huit points, en bas de la raie des cheveux.

— J't'ai vraiment pas manqué, hein?!

Léopold essaya de sourire, mais sa joue lui faisait mal.

— En voulant me dévisser la tête ou en voulant m'assommer? T'sais, en deux coups, t'avais ben des chances de me pogner.

Alvenia s'avança pour caresser la joue bleue. Au contact de sa peau, elle se raidit.

— Excuse-moé, j't'ai peut-être fait mal. Si j'avais su que tu savais pas ben nager, j'aurais jamais parlé d'aller en bateau!

Léopold la regarda dans les yeux et prit sa main entre les siennes. Ses mains étaient chaudes et bonnes à ressentir.

— J'te l'aurais jamais dit non plus... J'voulais trop être seul avec toé.

Il l'avait enfin avoué. Il voulait être seul avec elle. Alvenia en eut les larmes aux yeux. Léopold tenta de faire sourire sa douce.

— Si la sœur Saint-Paul avait pas chanté si haut, aussi, Julien aurait pas lâché la corde d'un coup!

Les deux se mirent à rire.

— T'sais, j'dois repartir aux études la semaine prochaine. J'ai passé l'été à essayer de te parler, ou au moins de t'approcher. J'suis pas ben bon avec les filles. Mais j'voudrais te demander si t'as un peu d'intérêt pour moé.

Alvenia, tellement surprise de la tournure que leur rencontre prenait, resta bouche bée.

— J'ai peut-être mal interprété tes regards... J'veux pas que tu te sentes obligée de me faire les yeux doux, si t'en as pas envie... je comprendrais...

Pour toute réponse, Alvenia s'approcha et déposa un petit baiser sur sa bouche. Tellement vite que son cerveau n'eut pas le temps de réaliser ce qu'elle faisait! Léopold en eut le souffle coupé.

— J'aime mieux te le dire tout de suite, j'suis pas ben avancé pour les filles... Tu me comprends?

Elle était sa première blonde... Alvenia était aux anges.

— Moé non plus, j'suis pas avancée, comme tu dis. Si tu veux, on avancera ensemble...

Léopold lui sourit. Il se leva et la regarda directement dans les yeux.

— J'aimerais te demander si tu vas attendre que je revienne, pour Noël. Par chance que je chante dans la chorale et que y'a pas beaucoup de basse, autrement, je reviendrais juste fin juin.

— Oui, j'vais t'attendre, pis jusqu'à la fin des temps, si tu veux!

Madame Théberge arriva par la maison.

— T'as de la belle visite, hein Léopold? dit-elle.

— Oui maman, de la vraie belle visite.

Alvenia en voulut un peu à la femme du notaire d'être arrivée à ce moment-là. Elle aurait peut-être reçu un vrai baiser. Mais bon, elle devait partir. Elle leur dit bonjour et envoya la main à Léopold, qui, lui aussi, aurait aimé être seul avec elle encore un temps.



Léopold partit la semaine suivante, sans qu'ils puissent se revoir. Alvenia souligna dans un calendrier toutes les semaines restantes jusqu'au congé des fêtes. Il ne lui resterait qu'à mettre une croix au fur et à mesure sur chaque jour qui passait.

On était à mi-septembre et les feuilles commençaient à changer de couleur. L'air était plus froid le matin et Imelda commençait à dire à ses filles de mettre leurs capines pour aller dehors.

— Mère, je ressemble à une sœur cloîtrée avec ça sur la tête! se plaignit Alvenia.

Assise à la cuisine, Imelda donnait pour la centième fois sa leçon des courants d'air sur la tête.

— On peut virer fou, y paraît, à prendre trop froid. Je suis sûre que le beau-père, c'est ça qui l'a amené. Il allait souvent nu-tête, y paraît.

— Il était malade, c'est toute! lança Alvenia.

La porte s'ouvrit d'un coup sur Julien, les yeux ronds et la broue à la bouche.

— Mère! C'est terrible! Vous croirez pas ce qui arrive! Y'a eu un éboulement dans la sablière en bas du village!

Marie, Alvenia et Imelda s'approchèrent de Julien, qui peinait à reprendre son souffle.

— Quelle sablière? demanda Imelda.

— La sablière à monsieur Bissonnette. Le curé avait demandé du sable pour remplir près de l'église, parce que la gravelle coûte trop cher. Les

hommes creusaient, mais le haut a lâché. Le jeune Baptiste Dallaire est resté en dessous. Si vous aviez vu ça, tout le sable qui lui a tombé dessus! Les hommes creusent encore pour le retrouver pis savoir s'il est encore en vie.

— C'est-y le p'tit Dallaire qui s'est marié l'an passé avec la jeune Gosselin? demanda Imelda.

— C'est ben lui! Y doit pas avoir plus que vingt-cinq ans? Sa femme est enceinte. J'pense même qu'elle a au moins quatre mois de faits.

— Des plans pour qu'à parte avant son temps, dit Imelda.

Marie se jeta par terre et commença ses *Ave*. Penser au sang que cela représenterait, c'était assez pour lui faire égrainer son chapelet avec ardeur.

Le pauvre Baptiste avait perdu ses parents l'année précédente, peu de temps après son mariage. Ils avaient contracté un mystérieux virus qui les avait emportés. C'est sûr, ils étaient pris des poumons les deux. Baptiste avait hérité de la terre et du roulant. C'était une des terres les plus défrichées du coin, avec plusieurs arpents en belle culture. Il y avait même au bout une érablière où on faisait un très bon sirop d'érable.

— Si y meurt, au moins sa veuve sera pas dans le chemin ou avec la garde des beaux-parents. Elle devrait pas avoir de misère à se recaser, dit Imelda.

— Il ira direct au paradis pour avoir donné sa vie pour pelleter pour le bon Dieu, renchérit Marie.

Alvenia avait les larmes aux yeux juste à imaginer son Léopold au fond du trou. Elle en mourrait de peine. Julien repartit aux nouvelles, encouragé par sa mère, qui aimait bien les cancans.

On attendit jusqu'au soir tard pour voir revenir Julien avec son père. Georges avait su la nouvelle et était allé voir les dégâts.

— Ils l'ont trouvé. Ben bleu, le sang y avait sorti par le nez. Fini net... dit Julien.

— Par le nez! répéta Imelda. Il est mort sur le coup, c'est au moins ça!

Alvenia roula des yeux. Qu'est-ce que sa mère connaissait en médecine?

— Au moins, la veuve a le corps pour pleurer. Quand c'est des noyades, souvent, on les retrouve pas tout de suite... dit Marie.

Alvenia fit son signe de croix. «Pauvre femme, pensa-t-elle. La p'tite vingtaine, c'est ben jeune pour tomber veuve, surtout quand t'es enceinte.»

Tout le monde, sauf Georges, qui se disait trop fatigué, dit le chapelet pour le repos du défunt. La prière finie, c'était le temps d'aller se coucher. Les filles dormaient dans une chambre commune. Marie, tous les soirs, se mettait les cheveux sur les guenilles<sup>12</sup>. Elle n'avait pas la chance d'Alvenia de friser naturellement.

— Souffle la bougie et lâche les guenilles, dit Alvenia, tu m'empêches de dormir.

Marie la regarda, agacée.

— Une jeune fille de bonne famille soigne son apparence constamment. Tu sais ben ce que dit mère là-dessus. Il faut être vigilantes, parce qu'on devient crasseuses très vite, sinon!

Alvenia trouvait sa sœur tellement hors du temps. Elle ne vivait que par sa mère, ne pensait que comme sa mère, et ne faisait que ce que sa mère voulait. Elle n'aurait pas eu de cerveau qu'elle aurait pu fonctionner.

— À soir, y en a une qui pense pas à ses cheveux, pis c'est madame Dallaire... T'es si superficielle, Marie!

Pour toute réponse, cette dernière lui tira la langue et souffla la bougie. Les deux sœurs étaient trop différentes pour se comprendre.



Le lendemain, dans le village, on ne parlait que de la tragédie. La marchande générale, madame Labonté, qui n'avait de bonté que le nom, disait:

— Y paraît qu'il a voulu faire son fareau, pis montrer aux hommes plus vieux qu'il pouvait pelleter plus proche du trou... On dit qu'il l'a cherché. Moé, j'dis ça... pis j'dis rien. Vous savez, je répète ce que j'entends.

Imelda, appuyée légèrement sur l'étalage, buvait ses paroles. Il n'y avait pas meilleure place pour les cancans qu'autour du comptoir pour dames de madame Labonté.

— Pauvre femme... dit Imelda en joignant ses mains.

— Ben j'veux pas vous relancer, continua la marchande, mais y paraît qu'elle est si découragée qu'elle veut donner l'enfant en adoption.

— Mon doux! clama Marie.

— Pauvre fille, te verrais-tu veuve à cet âge-là, avec la terre à faire rouler, pis en plus un bébé dans les bras? Y paraît...

Alvenia, qui bouillait de rage devant tant de médisance, n'en pouvait plus.

— Y paraît qu'on est venues acheter un peu de victuailles pour aller prier au corps chez cette pauvre veuve, coupa-t-elle.

Imelda regarda sa fille d'un regard sec. Alvenia n'aimait pas tous ces cancans qui pouvaient détruire la réputation des autres.

— Bon, donnez-moé votre liste, madame Beaulieu... Ç'a l'air que votre fille est pressée... dit la marchande, qui partit chercher les denrées.

Après avoir réglé la facture, Imelda salua madame Labonté, et les trois femmes reprirent le chemin de la maison. La mère, que la fin de sa visite avait courroucée, marchait devant d'un pas militaire.

— La prochaine fois, ma fille, retiens-toé de rentrer dans mes conversations. Tu m'as fait honte devant cette honnête femme!

Le soir, la famille au complet monta dans la carriole. Georges avait pris soin de ne pas prendre sa belle avec les coussins rouges. Il avait choisi sa carriole de semaine. C'était un deuil, après tout, et le rouge ne convenait pas du tout.

À la ferme de la veuve Dallaire, comme on l'appelait déjà, Georges attacha le cheval au piquet du coin de la maison. Plusieurs visiteurs avaient laissé leurs chevaux au bord du champ, mais lui voulait que tout le monde qui arrivait ou s'en allait voie que Georges Beaulieu et sa famille étaient venus prier. Tout était toujours, pour lui, une question d'apparence. Les sentiments, il ne connaissait pas ça.

Les Beaulieu entrèrent dans la maison déjà bondée de pauvres cultivateurs, pour la plupart: rien d'intéressant pour Georges. Mais au fond de la cuisine, un peu à l'écart, il reconnut deux commerçants de terre. Georges laissa sa femme et ses enfants au salon et alla les rejoindre.

— Bonsoir, messieurs. Vous êtes venus faire vos prières? de-manda-t-il, alors qu'il savait très bien que ce n'étaient pas les prières qui les intéressaient, mais la terre.

— On est venus voir si la pauvre veuve voulait garder sa terre, avoua candidement le premier.

Georges s'étira le cou. «Cette terre-là est à moitié défrichée, pensa-t-il, lui aussi. Les bâtisses sont toutes ben drettes, pis le reste de la terre est moitié érable, moitié épinette, pis de la belle à part ça pour faire des planches et des madriers...» Il fit semblant de ne pas être intéressé.

— Voyons, messieurs, dit-il sur un ton de reproche, elle doit pas avoir la tête à penser à ça. Son défunt est sur les planches dans la pièce à côté.

Bien couché sur un drap blanc, le mort gisait les mains jointes avec un chapelet. La jeune veuve avait pris soin de disposer des branches de sapin et de cèdre tout autour. Ça cachait un peu l'odeur. Trois jours, le corps à la chaleur, un arôme de flétrissure commençait à se déployer dans la pièce<sup>13</sup>.

— Elle a pas la tête à ça, je veux ben, mais j'ai su de source sûre qu'on lui avait déjà offert 1200 piastres pour son bien, répliqua l'un des deux commerçants. Elle a de beaux animaux, huit belles vaches canadiennes, son mari aimait les pur-sang, et le taureau qui va avec. Si vous le voyiez, il est immense, l'animal, tellement qu'y'est dans un enclos tout seul. Pratique pour grimper les femelles.

— Elle a pas aussi deux gros blonds, comme les Breton du rang 9, pis tous les instruments aratoires qu'y faut? demanda l'autre.

— Ah, comme on dit, est pas dans le chemin! commenta Georges en se frottant le menton.

«Mille deux cents piastres, c'est un bon magot», pensa Georges, qui savait bien que la veuve ne tiendrait pas long toute seule avec de la besogne comme ça. Un beau parti, mais pas pour Julien, car elle était enceinte, et

Georges ne voulait pas de bâtard dans sa lignée. En plus, elle n'était pas trop laide, la jeune. Un peu maigre, oui, mais pas pire. Son mari n'avait sûrement pas eu à se fermer les yeux pour la cajoler.

— Georges, mon mari, dit Imelda, pourrais-tu venir avec moi donner les sympathies à la veuve? Marie a des haut-le-cœur avec cette chaleur et j'ai peur qu'elle tombe dans les pommes.

Comme c'était pratique de pouvoir s'esquiver facilement avec cette Marie toujours l'œil au bord de tourner!

— Que voulez-vous, messieurs, on a pas tous des enfants robustes, dit Georges en saluant les deux hommes.

Les Beulieu allèrent donner la main à la veuve Dallaire, qui ne faisait que pleurer devant le cadavre de son mari. Alvenia prit sa main et lui sourit. Elle avait de l'empathie pour cette femme qui devrait se battre pour survivre avec son enfant.

L'enterrement eut lieu dans les jours suivants. Progressivement, les ragots diminuèrent et la vie reprit au village. L'automne était bien là maintenant, et partout on voyait les hommes labourer les terres défrichées. C'était comme une danse, tous ces paysans qui marchaient derrière leur monture, dans le rang de terre tournée par la charrue. Au loin, on entendait quelques chiens japper après les chevaux.

Les feuilles commençaient à tomber. Finie, la féerie des couleurs. La pluie d'automne apportait avec elle des vents plus forts qui faisaient virevolter les feuillages restants. Alvenia ne pensait qu'aux vacances de fin d'année: elle pourrait enfin revoir son Léopold qui hantait toutes ses nuits.

---

<sup>11</sup>Dans ce temps-là, on appelait «delles» les demoiselles qui enseignaient à Saint-Lazare. Le parler de la paroisse voisine avait été repris ici, à Saint-Damien. Le mot «demoiselle» est bien choisi, puisqu'une femme mariée ne pouvait pas enseigner!

<sup>12</sup>«Mettre sur les guenilles» consistait à prendre une mèche de cheveux et à l'enrouler sur un bout de tissu qu'on fixait ensuite sur la tête avec une petite pince à cheveux. C'était ben de l'ouvrage, mettons!

[13](#)Pensez qu'on n'embaumait pas les corps, dans ce temps-là. Ils devaient être exposés dans les maisons, trois jours à la chaleur, car il y avait plein de monde qui venait prier. Trois jours, pour signifier les trois jours que le Christ est resté au tombeau, m'a-t-on dit quand j'étais enfant.

## CHAPITRE 9



Décembre était arrivé. La neige était déjà à hauteur de la galerie. On avait été épargné des grands froids, on avait même eu un petit redoux la semaine précédente. Marie pratiquait son piano des heures durant, tellement qu'Alvenia rêvait la nuit de le brûler.

Imelda avait cousu de nouveaux rideaux pour la grande salle à manger. On inviterait sûrement du monde important durant les fêtes. Il fallait péter plus haut que le trou; Georges Beaulieu, pour en mettre plein la vue, y mettait le paquet.

L'horloge sonnait midi et Marie commençait à dresser la table. Julien fut le premier à arriver pour le repas du midi.

— Père viendra pas dîner, dit-il en enlevant son manteau. Il est pris avec un gros commerçant dans le bas du comté. J'ai eu la frousse de ma vie en montant la côte pour venir icitte, l'attelage du docteur m'a dépassé en fou. J'ai failli aller embrasser le banc de neige.

— Il devait avoir quelque urgence, parce qu'habituellement, il conduit ben doucement, observa Imelda, qui avait cessé de brasser sa soupe en entendant son garçon.

Julien se rapprocha du poêle à bois. Tout en se frottant les mains rougies par le froid, il réfléchissait.

— J'me demande ben c'est qui, dit-il. Y'a pas de femmes qui doivent débouler prochainement. En tout cas, pas à ma connaissance.

Imelda frappa le coin du poêle avec sa louche.

— Parle pas de ça, ordonna-t-elle. Tu sais ben que le démon, quand y sait qu'un p'tit s'en vient, y se met à rôder dans les parages pour le faire

mourir avant qu'il soit baptisé. On parle des bébés quand le curé a passé dessus avant!

Alvenia soupira. Encore des histoires de diable caché dans chaque coin... Ce qui occupait la jeune fille, ces jours-ci, c'était la robe vert forêt qu'elle se faisait coudre par madame Goupil, la couturière du village. Elle était si bonne en couture que le curé allait la voir pour le linge d'autel. Elle passait avant les religieuses, pour ses compétences.

Marie était jalouse de sa sœur. Comment pouvait-elle payer une couturière, en plus pour une robe en pur velours? Sa mère lui avait dit que Georges s'en occupait. En réalité, Georges savait que la petite se la payait elle-même, mais il ne disait mot parce qu'il ne voulait surtout pas qu'Imelda, Julien ou Marie apprennent pour l'héritage. Alvenia n'était pas sa fortune, et personne dans le village ne s'était aperçu de rien.

«Ce vert va faire ressortir mes yeux», pensa Alvenia, bien déterminée à ce que Léopold la trouve belle!

Imelda, qui sentait que quelque chose se tramait, pensa qu'elle devait absolument aller au magasin général pour faire ses commissions. Le médecin n'avait pas coutume de faire le polisson avec son attelage...

— Venez manger au plus vite, mes enfants. J'dois sortir faire quelques achats aujourd'hui, pis la noirceur arrive comme un loup à c'temps-ci de l'année.

On mangea rapidement, puis les filles lavèrent la vaisselle. Julien, lui, devait atteler les chevaux et les amener à la vieille maison. Des planches fraîchement sciées devaient être livrées en soirée chez la famille Breton dans le 9e Rang. Le père Breton voulait faire agrandir sa grange au printemps; il désirait se lancer dans l'élevage des cochons en grande quantité. Il avait déjà deux truies, bien grasses, mais avec son fils, il s'était mis en tête de commercer avec les gens des villages des alentours. Julien partit avec deux crémones autour du cou. Les montagnes étaient blanches en hauteur, ce qui annonçait de la neige en soirée.

Imelda et Marie se rendirent au magasin pour voir madame Labonté, la «y paraît» du village. De son côté, Alvenia en profita pour aller essayer sa

robe une dernière fois. Quand elle arriva chez madame Goupil, elle soupira d'aise. Tout dans cette jolie maisonnette était délicat. Des rideaux de dentelle ornaient les fenêtres. Chaque table avait son napperon brodé sur le dessus. Il flottait toujours une odeur de fleur, car madame Goupil traitait avec des plantes. On racontait même qu'elle était une «sauvage» que Marius Goupil aurait rencontrée dans un lointain chantier. Mais personne n'osait lui poser la question. Et puis, comme monsieur le curé la faisait travailler à la gloire du bon Dieu, c'était sûr qu'elle n'avait jamais été païenne. Non, non, non, cela ne se pouvait pas. Pourtant, quelques objets montés avec des bouts de bois, accrochés çà et là, pouvaient porter à confusion.

— Tu viens pour ton essayage? demanda la couturière en ouvrant la porte.

— Oui! Vous m'aviez dit jeudi et on est jeudi, répondit Alvenia.

Madame Goupil lui sourit. La jeune Beaulieu n'avait pas besoin de flafla pour opérer, comme on disait.

— Viens, ta robe est prête. Tu vas être digne d'une vraie princesse avec un tissu si beau.

Elle fit passer Alvenia dans la chambre de couture. Madame Goupil avait beaucoup de place pour travailler, car elle n'avait pas d'enfant, donc la chambre du bas lui tenait lieu de salle de couture. Il y avait des bouts de tissu partout dans les casiers sur le mur du fond et plein de bobines de fils de toutes les couleurs. Elle travaillait sûrement tard, car deux lampes à l'huile étaient posées sur une petite table. Tout près, sur la table de coupe, de gros ciseaux attendaient leur maîtresse.

— Passe derrière le paravent pour enlever ta robe, je vais te remettre celle de velours et la poser sur la chaise près de toi.

En effet, cette robe prenait beaucoup de place. Elle possédait trois jupons pour donner de l'ampleur à la jupe. On n'en voyait pas beaucoup des comme ça, en campagne.

Alvenia retira sa tenue et enfila sa nouvelle acquisition. Elle sortit de derrière le paravent et demanda à madame Goupil de l'attacher dans le dos.

La tenue était merveilleuse, avec des rubans de soie ivoire sur le corsage et un trait de dentelle autour du cou. Avec une robe pareille, on voyait bien le galbe du buste d'Alvenia, qui n'avait rien à envier aux autres femmes. Elle avait une très belle silhouette. Ses jambes étaient longues et ses seins, ronds et rebondis. Elle avait un long cou qui, quand elle se faisait un chignon, était enjolivé de quelques mèches de cheveux habilement laissées échappées des pincettes.

— Tu es très belle, Alvenia! Tu ressembles aux princesses des contes de fées! s'exclama madame Goupil.

— Vous avez des doigts de fée, madame, j'suis tellement contente de votre ouvrage!

Alvenia se contempla dans le miroir. Avec une robe comme ça, Léopold tomberait à terre en la voyant. Elle se rhabilla et paya la couturière, qui lui demanda quatre dollars pour l'ouvrage. C'était énorme, mais elle y avait travaillé pendant trois semaines. Le velours étant très cher, il fallait bien calculer pour ne pas en gaspiller. Alvenia sortit de son baluchon les quatre piastres demandées.

— Voulez-vous une facture pour votre père? Les hommes aiment tenir leur comptabilité à jour.

— Non, mon père a rien à faire là-dedans!

La couturière n'en revenait pas. Le père Georges donnait de l'argent de poche à ses enfants sans vérifier où il passait. «Drôle de famille», pensa-t-elle.

Alvenia reprit le chemin de la maison avec son précieux paquet. Elle regardait tomber les brins de neige et s'imaginait au bras de Léopold descendant la grande côte du village en chantant des cantiques.

Au magasin général, c'était une autre affaire. Un vrai branle-bas de combat. Madame Labonté n'avait pas le temps de servir le monde qui affluait et de colporter en même temps la nouvelle du jour. Elle ne savait plus où donner de la tête.

— Combien de tuques en chocolat? demanda-t-elle à la cliente devant le comptoir.

— J'en prendrais ben une livre, mais vous avez pas aussi...

— Bon, une livre, voilà, et merci de votre visite! J'mets ça sur votre compte! dit la marchande, qui la coupa sec et la poussa vers la sortie.

Elle savait que si elle n'accélérait pas les choses, celle-là passerait le reste de la journée à demander ci et ça, sans jamais se décider.

— Bon enfin, je suis à vous, Imelda! Comme j'vous disais, y paraît que le docteur est monté vers onze heures chez la veuve Dallaire.

— Pas la même qui vient juste d'enterrer son mari? demanda Marie.

Madame Labonté se retroussa le sourcil, comme un vrai détective.

— Celle-là même, ma p'tite...

Imelda se rapprocha.

— Elle va pas...? demanda-t-elle.

Madame Labonté, qui aimait se faire désirer, replaça lentement quelques objets sur le comptoir avant de répondre.

— Y paraît que la pauvre fille est allée pour soigner les animaux dans la grange... C'est normal, me direz-vous. Est toute seule pour voir à toute...

Marie, qui n'en pouvait plus d'attendre, lui dit:

— Aboutissez avant que je pense au pire!

La marchande la regarda et lui prit la main.

— J'y arrive, mais tiens-toé ben... Est rentrée dans le port du bœuf, pis lui l'a ramassée dans le mur. Par chance que l'animal était bouscot<sup>14</sup>, sinon il l'aurait embrochée comme une truite sur un bâton de bois.

Marie défaillit en entendant ces détails. Madame Labonté jubilait. Enfin, quelqu'un qui reconnaissait ses talents de conteuse! On assit la pauvre fille sur une chaise près du poêle à bois central et Imelda lui tapota la main.

— On dit qu'elle va perdre son bébé. C'est son voisin qui est arrivé par chance sur les entrefaites pis qui l'a trouvée par terre, avec du sang plein le jupon, continua la marchande.

Marie tourna de l'œil un bref instant. Rien qu'à penser au sang, elle virait folle. Imelda se signa. Encore une autre qui vivait l'enfer au quotidien.



Le soir au souper, on avait éclairci l'affaire. La veuve Dallaire avait perdu son enfant. Elle avait une côte cassée, mais s'en remettrait vite. Le bœuf l'avait probablement lâchée aussitôt qu'elle était tombée dans les vapeurs. Par chance pour elle, sinon, il l'aurait sûrement tuée.

Georges écoutait sa femme déblatérer avec intérêt. La perte du bébé de la veuve changeait la donne. Elle avait une terre qui valait de l'or et Georges avait la certitude qu'elle pouvait porter des enfants. Et elle avait seulement quatre ans de plus que Julien. Qu'est-ce que c'est, quatre ans!? Lui, il avait bien supporté dix ans de différence; maintenant, sa femme avait l'air d'une vieille pomme plissée. Au moins, amanchée comme ça, il n'y aurait aucun homme pour lui tourner autour. La fidélité conjugale chez les Beaulieu ne marchait que d'un bord.

Georges regarda son fils qui finissait sa soupe. «J'vais te l'marier, l'jeune. Pis j'y ferai vendre la terre: 1200 piastres de plus à notre actif, on peut pas cracher là-dessus», pensa-t-il. Puis ses yeux se posèrent sur Alvenia. «Elle, avec sa robe de velours, elle va nous vendre. Y faut que je joue le jeu du père généreux pour que l'monde y cré», se dit-il.

Il tourna son regard vers Marie.

— Marie, ma fille, tu devrais aller t'acheter une belle robe chez la marchande Labonté pour Noël. J'en ai vu des belles dans la vitrine du magasin. Demain, Imelda, tu iras avec elle. Y'a rien de trop beau pour ma fille. Alvenia a déjà choisi de se la faire coudre, elle.

Imelda comprit alors le secret de la robe verte: c'était lui qui la payait à Alvenia. Sa fille avait toujours eu des idées extravagantes... Aller chez la couturière... Elle aurait pu l'acheter au magasin général comme sa sœur. Le coin pour les dames était bien rempli.

— Oh! Merci père, dit Marie, qui n'avait pas compris pourquoi Alvenia était si choyée et pas elle.

— Je pourrais aussi parfaire ma garde-robe? T'es un commerçant important! suggéra Imelda.

Georges grinça des dents. La maudite Alvenia allait lui faire dépenser bien de l'argent! «Si elle pouvait pogner la consommation, elle, pour que mon héritage me revienne...» pensa-t-il.



Le lendemain, Georges fit venir Julien dans son bureau. Il avait son plan et devait le mettre en place rapidement. Il donna ses instructions:

— Tu iras faire le train chez la veuve Dallaire ce soir. Son voisin m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait lui rendre ce p'tit service-là. La pauvre est couchée avec le torse bandé pour au moins trois semaines.

Julien eut l'air surpris:

— J'veux ben, mais j'connais rien à l'agriculture. On devrait demander à Jacques Breton. Lui, y patauge dans la marde depuis qu'il est tout p'tit.

— C'est pas à lui que je l'ai demandé, mais à toé...

Pas question de mettre quelqu'un d'autre que son fils dans les bonnes grâces de la veuve. Julien toisa son père.

— Vous avez une idée derrière la tête, vous là, devina-t-il. J'vous ai jamais vu prendre le temps de faire la charité de toute votre vie.

Georges se frotta les mains. Pourquoi s'en cacher? L'idée était bonne, après tout!

— T'as raison! Tu vas être ben fin avec la veuve. Tu sais, elle a rien que quatre ans de plus que toé. Elle a une bonne terre qui vaut quelques piastres. Est pas trop laide, pis en plus... est fertile. Le plus beau, c'est que j'y avais déjà pensé, mais l'idée qu'elle attendait un bâtard me rebichtait<sup>15</sup> pas mal.

— Vous voulez pas que j'la courtise, quand même? Elle vient de perdre son mari pis son p'tit!

— Tu t'rappelles notre discussion sur le mariage? Pas de noces, pas d'héritage. Tu la courtiseras pas, tu vas me l'engrosser! T'as compris? cria Georges en regardant son fils droit dans les yeux.

— Avant le mariage...?

— Ben non, veux-tu perdre ton nom? Garde ta graine ben serrée dans tes culottes, pis va pelleter de la marde. Quand elle ira mieux, tu lui feras les yeux doux. Ça fait quelques mois qu'est veuve, elle doit ben avoir compris qu'elle peut pas vivre sur une terre sans un homme. Pis cet homme-là, ben ça va être toé!

— J'veux pas cultiver, moé. Tout c'que j'sais faire, c'est le bois! répliqua Julien en bombant le torse.

Georges sortit de sa poche son trente sous percé. Il le fit rouler deux fois entre ses doigts en riant.

— Ben sûr qu'on va la vendre, la terre, quand elle va être à nous autres...

Julien vit bien qu'il ne pouvait pas rivaliser avec ce géant. Georges tirait toutes les ficelles: l'argent, les biens familiaux et l'entreprise. Le jeune homme n'avait rien à son nom. Son père tenait tout le monde de la famille dans sa main. Julien ne savait pas qu'Alvenia était indépendante de fortune. Il baissa la tête et soupira.

— Fais le bon garçon, pis quand j'vas mourir, toé, au moins, tu seras pas déçu, dit Georges en faisant sauter son trente sous en l'air avant de le remettre dans sa poche.

Julien commença à faire le train chez la veuve Dallaire le soir même. Ce n'était pas trop long. Les vaches étaient taries, sauf une, qui fournissait le lait pour la maison. Lorsqu'il arrivait à la ferme, il donnait d'abord du foin lousse aux vaches et de l'eau. Ensuite, fanal à la main, il allait voir les cochons et leur distribuait du grain. Il y avait aussi des poules, mais elles picoraient dans le foin des vaches le jour. Julien ne leur fournissait que de l'eau, car elles étaient jou-quées à la queue leu leu sur la paré. Il finissait par traire la vache à la main, puis apportait le lait à la maison. Il ouvrait la porte et laissait le seau sur le tapis. La veuve dormait sûrement, ou elle lui montrait ainsi qu'elle ne voulait voir personne.

«Pauvre femme», pensait-il.

Julien fit cela jusqu'aux fêtes. Pendant environ trois semaines, il alla chaque jour faire ses tâches à la ferme et, durant tout ce temps, madame

Dallaire ne se montra pas. D'ailleurs, personne ne la voyait. Le jeune homme savait qu'elle prenait du mieux, car le lait était ramassé chaque jour et la cheminée fumait. Il respecta son isolement. «Perdre son mari et son enfant en quelques mois, j'voudrais pas avoir à vivre ça», se disait-il en charriant du foin.

Georges, lui, le poussait à aller lui parler.

— Tu perds du temps, lui reprochait-il, pis le temps, c'est de l'argent.

Julien savait qu'il ne fallait pas presser les choses. Curieusement, il se mit à penser à la veuve Dallaire avec tendresse. Il la revoyait veiller au corps de son défunt, habillée de noir avec son petit ventre rond. Elle avait les cheveux bruns, mais ses yeux, il n'avait pas remarqué leur couleur. Elle n'était pas très grande, mais avait une noblesse dans son être. Ce n'était pas la plus belle, mais elle avait un petit quelque chose qui la différenciait des autres.



Léopold arriva enfin de Québec le 23 décembre dans l'après-midi. Alvenia avait tellement regardé le calendrier que les coins étaient tout déchirés. Elle n'en pouvait plus d'attendre. La première chose que le jeune homme fit fut de cogner à la porte des Beaulieu pour leur annoncer que ses parents les invitaient pour le réveillon de Noël. Il était sûr que c'était trop à la dernière minute, mais tout le monde savait que les Beaulieu mettaient le paquet surtout au jour de l'An.

— C'est juste une soirée amicale, sans prétention, madame Beaulieu. Ma mère tient à vous remettre votre politesse de la Toussaint.

Eh oui! Les Beaulieu avaient invité les Théberge pour la Toussaint. On n'avait parlé que des défunts des deux familles cette soirée-là. Alvenia espérait que la prochaine rencontre serait plus joyeuse. Imelda était ravie de cette invitation.

— Nous serons heureux d'y aller! répondit-elle avec un grand sourire. Dis à ta mère, mon ami, que nous serons tous là. L'arrivée du p'tit Jésus

doit se fêter dignement.

Léopold fit un clin d'œil à Alvenia, qui rougit. Marie, qui était près d'elle, le remarqua aussitôt. Sa jeune sœur ne devait pas rêver aux garçons. C'était pour son bien. Perdre sa sœur à la suite d'une grossesse? Marie en mourrait. Même si elle aimait reprendre sa sœur devant leur mère et qu'elle trouvait Alvenia exaltée, penser que la pauvre pourrait se faire faire le coup du coyote, quel déshonneur! Marie allait l'avoir à l'œil. Le jeune Théberge avait l'air trop intéressé par ce réveillon pour n'avoir hâte que de manger du gros lard.



La journée tant attendue arriva. Ce fut un vrai calvaire pour Alvenia, qui regardait l'horloge toutes les deux secondes et avait l'impression que le temps s'était arrêté. Elle se languissait. Son Léopold lui avait signifié qu'il chanterait pour elle. Elle avait tellement hâte!

À 10 heures du soir, soit une heure avant d'aller entendre la chorale, elle monta dans sa chambre et mit sa robe verte. Elle remonta ses cheveux en chignon, en laissant tomber quelques mèches dans son cou. Elle choisit ensuite un bijou, un camée qui allait si bien avec l'ivoire de ses rubans.

— Tu te mets belle en grand à soir, Alvenia, lui dit Marie. Tu veux voler le cœur de quelqu'un?

— Non, répondit-elle du tac au tac, j'veux rien voler pantoute.

Marie mit sa nouvelle robe violet foncé. Les couleurs pâles ne lui plaisaient pas. Ses vêtements étaient tous gris, noirs ou violets. Les trois couleurs pour les décès.

— T'as pas eu envie de la prendre rouge ou bleue, ta robe? demanda Alvenia.

— Jamais de la vie! Une jeune fille distinguée doit passer inaperçue. Ce sont les follettes qui se parent de couleurs vives, répondit Marie.

Les deux sœurs descendirent au salon. Imelda les attendait vêtue d'une magnifique robe fuchsia. Elle était encore belle malgré son âge,

contrairement à ce qu'en pensait son mari. Elle regarda ses filles avec satisfaction.

— Votre père a mis le paquet pour vos toilettes, alors allez pas les tacher avec de la sauce ou de la confiture. Oubliez pas de vous essuyer les commissures des lèvres entre chaque bouchée et sapez pas votre soupe. Les Théberge sont des gens dignes et nous devons bien paraître. Il y aura danse ce soir avec un violoneux. Soyez aimables avec les gens qui vous inviteront. Changez de cavalier souvent pour pas brimer personne et souriez. M'avez-vous bien comprise?

— Oui, mère, répondirent les jeunes filles.

Un peu avant 11 heures du soir, Alvenia se regarda une dernière fois dans le miroir. Julien avait attelé la jument sur la carriole rouge à laquelle il avait accroché tout un tas de grelots. Il fallait être vus et entendus en montant la côte et avoir une bonne place dans la grange du curé pour le cheval. Imelda mit sa capine du dimanche et donna la sienne à Marie. Alvenia soupira. Pourquoi les femmes devaient-elles avoir quelque chose sur la tête pour entrer à l'église? Ça allait défaire toute sa coiffure!

Toute la famille était prête maintenant, Georges avait mis son chapeau et Julien, sa casquette en laine.

— Les filles, montez dans la carriole avec votre mère. Moé, je m'assis en avant et toé Julien, monte sur les lisses derrière. On fait pas long.

Sur la rue principale, toutes les maisons étaient éclairées. On voyait que c'était la fête. Des gens jasaient sur le perron de l'église. On entendait marchander et demander comment allait le p'tit dernier. Il y avait de la magie dans l'air. Une petite neige tombait en tourbillonnant. C'était féérique.

— Entrez dans l'église, les femmes. Moé et Julien, on va aller cacher le cheval dans la grange. J'me suis assuré d'avoir une place en payant le bedeau. Pas question de faire comme les quêteux qui mettent une couverture sur le dos de leurs bêtes! dit Georges.

Imelda et ses filles ne se firent pas prier. Elles entrèrent et montèrent l'allée principale. Imaginez: leur banc<sup>16</sup> était juste derrière le banc d'œuvre,

celui des marguilliers. Le troisième sur la gauche, bien en vue. Il coûtait à Georges la peau des fesses, mais valait un certain statut.

En remontant lentement l'allée, Alvenia espérait que Léopold la regardait. L'orgue entonna *Les anges dans nos campagnes* en latin. La jeune fille essayait de reconnaître la voix de l'élu de son cœur au travers des autres voix d'hommes. Comme c'était beau! Puis vint le moment du *Minuit, chrétiens*. Là, le p'tit Jésus venait de naître et on en avait les larmes aux yeux. Monsieur le curé arrivait en procession avec l'Enfant-Dieu dans les bras. Plein d'enfants de chœur le suivaient habillés de robes blanches avec surplis de dentelle, confectionnés par madame Goupil. On se serait cru au paradis. Les enfants au début de la procession tenaient des chandeliers et un plus grand brandissait l'encensoir.

Le cortège arrivé devant la crèche, où l'on avait mis de la vraie paille dans le berceau, monsieur le curé déposa l'enfant dans un grand silence. On aurait entendu quelqu'un péter tant c'était silencieux. Il encensa abondamment la crèche, se prosterna et l'aspergea à grand coup de goupillon. Il bénit la foule, qui répondit «AMEN» à en faire trembler les murs. Et la messe commença.

Alvenia aurait aimé se détourner pour voir son Léopold, mais sa mère lui aurait arraché la tête. «Une jeune fille digne de ce nom ne se détourne jamais, même si le feu était pris dans les confessionnaux en arrière de l'église», disait toujours Imelda.

À la communion, on fit la file pour recevoir le Saint-Sacrement. Alvenia se mit à genoux et se cacha les mains sous la grande nappe blanche. Le prêtre arriva près d'elle avec l'enfant de chœur tenant la patène. Elle ouvrit la bouche, se releva et là, enfin, elle put regarder au jubé Léopold qui chantait à gorge déployée. Comme il était beau dans son habit de laine grise! Il avait un port de roi.

La célébration terminée, tous les fidèles sortirent sur le perron pour se souhaiter un joyeux Noël. Le notaire et sa femme se placèrent au milieu du parvis pour ne manquer personne. Imaginez: la moitié des gens qui sortaient

de l'église étaient ses clients. Aujourd'hui, on verrait cela comme du marketing.

La carriole des Beulieu s'avança. Georges avait sa tactique: positionner sa calèche rouge vif devant le perron, puis aller chercher un à un les membres de sa famille. Il voulait que tous remarquent les parures de ses filles. Tant qu'à avoir payé les yeux de la tête pour Marie et Imelda... Alvenia fut la dernière à embarquer. Elle cherchait Léopold dans la foule. Elle s'assit, puis Georges cria à tous:

— Joyeux Noël!

«Tout pour être vu», pensa Julien, qui était mal à l'aise d'être assis devant avec son père; ils étaient tassés comme des sardines. Pas question de rester sur les lisses, cette fois-ci. On était comme à un spectacle.

On redescendit vers la maison, que Georges dépassa. Alvenia priait intérieurement pour que Marie ne dise pas qu'elle avait oublié quelque chose dans sa chambre. La jeune fille voulait arriver le plus tôt possible chez les Théberge. Alléluia, Marie ne dit rien, Dieu merci!

Georges tourna avec la carriole dans la cour du notaire. Il y avait déjà deux voitures. Alvenia se demandait qui d'autre que sa famille avait été invité pour le réveillon.

— Julien, dételle la jument et rentre-la dans la grange. Le notaire m'a dit qu'il avait fait de la place à notre cheval et à celui des Gagnon et des Boulet, dit Georges.

«Pas les Boulet! pensa Alvenia. Pas la famille à Georgette Boulet! La grande Georgette qui fait les yeux doux à tout c'qui bouge et qui a l'âge de se marier. Pas elle!»

— Rentrons Imelda, les filles vont suivre. Julien nous rejoindra. Placez vos jupons correctement. C'est la première impression qui compte, dit Georges.

Pour une rare fois, Alvenia écouta son père sans broncher. Elle plaça sa robe et tira sur les rubans de sa capine, en espérant que ses cheveux n'étaient pas plats comme une feuille de papier.

L'entrée fut solennelle avec des «chers amis» et des «maître Théberge» gros comme le bras. On prit vite les manteaux et les capes. Les capines prirent le bord et on se replaça les bouclettes. Dans la cuisine, madame Théberge servait un p'tit vin de cerises à grappes pas piqué des vers.

— Les filles, on en prend rien qu'un, sermonna Imelda.

Alvenia prit son verre et chercha Léopold des yeux. C'était bien ce qu'elle avait craint: Georgette Boulet, la garce, était en grande conversation avec lui. Elle le regardait comme une poule contemple son premier œuf. En apercevant Alvenia, Léopold se mit à hocher rapidement de la tête comme pour accélérer la conversation. Il vit avec soulagement entrer son ami Julien.

— Comme j'te disais, Léopold, mon père...

— Ah, j'viens de voir entrer Julien! T'sais, Julien Beaulieu, le fils du grand commerçant Georges Beaulieu? dit Léopold, qui entraîna Georgette par le coude vers les arrivants.

«Quand on peut pas lâcher le morceau, on l'amène avec soi...» pensa-t-il. Il se retrouva enfin juste à côté d'Alvenia et engagea aussitôt la conversation:

— Bonsoir, Alvenia. J'sais pas si tu connais Georgette.

Georgette ne réagit même pas tant elle avait à faire à regarder la toilette d'Alvenia. «Où c'est qu'elle a trouvé ça?» se demandait-elle. La jalousie lui monta jusque dans les boudins de cheveux. Qui pouvait rivaliser devant une tenue comme celle-là? Il fallait être rapide.

— Cher Léopold, quand la danse commencera, tu vas m'inviter j'espère? demanda la jeune Boulet.

Alvenia la regarda. Georgette voulait lui voler son cavalier, c'était maintenant officiel. Comment faire pour l'en empêcher? Elle n'était quand même pas pour se sauver avec Léopold! Heureusement, ce dernier avait déjà pensé à une astuce...

— J'te promets qu'aussitôt que j'vais vouloir me rasseoir, Georgette, j'irai te chercher. Tu comprends, j'ai promis la première danse à Alvenia quand j'suis allé inviter sa famille l'autre jour.

Belle échappée... Alvenia se dit qu'au moins, elle danserait la première avec Léopold.

— J'comprends... Julien me fera danser la première, alors. Hein, Julien? demanda Georgette.

Alvenia asséna un coup de coude digne du meilleur joueur de hockey à son frère.

— Avec plaisir, laissa-t-il échapper, le souffle coupé.

On passa à table. Imelda avait fait asseoir ses filles de chaque côté d'elle. Alvenia trônait entre elle et son mari. Pas la meilleure des places pour se faire courtiser, disons, mais Georges voulait justement montrer à tout le monde qu'Alvenia n'était pas sur le marché des filles à marier. Pour Marie, pas besoin de tant de précautions. Elle avait si peur des hommes.

Léopold avait pris soin de placer Julien à côté de Georgette. Il voulait bien montrer à Alvenia qu'il n'était intéressé par personne, sauf elle.

On mangea de la soupe aux pois, puis de la dinde et, pour finir, un gâteau au chocolat digne de la table d'un roi. Madame Théberge était un cordon-bleu émérite.

Vint le temps de la vaisselle et, pour ces messieurs, celui de jouer aux cartes. Alvenia s'était toujours demandé pourquoi les dames ne jouaient pas aux cartes avec les hommes dans les milieux plus huppés. Elle ne poserait sûrement pas la question à sa mère, qui lui sortirait l'éternel «une jeune fille digne de ce nom...».

On avait tout juste serré la vaisselle qu'on entendit cogner à la porte. C'étaient les violoneux Ti-Phonse et son frère Marcel qui, pour quelques sous, jouaient de la musique dans les maisons. Les deux vieux garçons n'avaient pas trouvé à se marier. Ce n'était pas parce qu'ils n'avaient pas cherché, mais leur beauté s'apparentait à une face de cochon, même là, ce n'était pas juste pour le cochon. De bien bons gars, mais que la nature n'avait pas gâtés.

— Entrez, messieurs, leur dit le notaire. Vous êtes pile à l'heure, pis nous autres, on est dans le bon temps!

On leur enleva leurs manteaux, mais les vieux garçons demandèrent la permission de garder leurs chapeaux. Ils n'avaient pas grand poil sur la toiture, comme on disait. On amena une chaise à chacun d'eux et ils sortirent leurs instruments de musique. On s'accorda de manière rudimentaire, et en avant la musique! Alvenia chercha du regard son Léopold, qui s'empressa de l'inviter pour la danse du rigodon. Georgette sauta littéralement sur Julien, qui n'avait pas eu le temps de remonter ses culottes.

— La p'tite promenade... la p'tite promenade... commença Marcel.

Alvenia, dans les bras de Léopold, était ravie. Elle le regardait en souriant. Il fallait être aveugle pour ne pas voir qu'entre eux, il se passait quelque chose. Imelda suivait du coin de l'œil tous leurs mouvements, et Georges, les dents serrées, avait de la misère à avaler. Le jeune blanc-bec rôdait un peu trop proche de sa fille. Le notaire avait dû renseigner son fils sur l'héritage d'Alvenia. Si le jeune pensait qu'il mettrait la main sur le magot, il se mettait le doigt dans l'œil.

Alvenia, pour sa part, ne pensait pas à ses parents. Elle voulait seulement que cette danse ne finisse jamais.

— Domino, les femmes ont chaud! lança Marcel pour conclure la première danse.

Alvenia ferma les yeux, un peu triste. À sa grande surprise, Léopold garda sa main dans la sienne. On continua avec une valse et Léopold la tira par le bras pour valser. Elle le regarda.

— Georgette va t'en vouloir! dit-elle.

Léopold sourit.

— Je lui ai ben dit qu'aussitôt que j'irais me rasseoir... Si t'as remarqué, j'me suis pas assis, dit-il en la serrant plus fort dans ses bras.

En voyant cela, Georgette fuma de rage. Elle empoigna le pauvre Julien, qui tenta de valser sans trop comprendre que le pied gauche de Georgette n'était pas le plancher de la pièce.

Toute la soirée, Léopold ne dansa qu'avec Alvenia. Georges fulminait et Imelda, qui tenait le bras de Marie, était outrée par tant de légèreté de la

part de sa fille. Leur façon de se regarder, à Alvenia et à lui, frisait le ragot.

Quand les violoneux demandèrent un moment de répit, Georges se leva et dit:

— Mes amis, il se fait tard! Vous allez devoir nous excuser. Ma fille Marie se sent indisposée et nous devons partir.

Julien était soulagé, la Georgette ne l'avait pas lâché de la soirée. Marie, très surprise de cette intervention de son père, ne fit que sourire bêtement et Alvenia baissa la tête. «Encore Marie qui nous coupe le plaisir... Elle aurait pas pu rester à la maison!» pensa-t-elle.

Léopold regarda Alvenia et lui sourit. Il voyait bien que la jeune fille était déçue.

— Demain, on pourrait faire un tour de raquette... Qu'en dis-tu? Et j'te promets d'esquiver Georgette au maximum.

Alvenia acquiesça.

— À demain, lui dit-elle avec son plus doux sourire.

La famille Beaulieu repartit chez elle. Dans la carriole, il flottait un sentiment de reproches. Comme de fait, à la maison, Alvenia fut la cible de ses parents.

— Tu dois pas avoir les fesses usées de t'être trop assise, hein Alvenia? dit Georges, qui savait donner l'élan aux réprimandes.

Sa femme ferait le reste. Il ne voulait se mettre Alvenia à dos.

— Une vraie honte! T'as dansé qu'avec le fils du notaire, comme si t'étais fiancée à ce jeune homme-là! Que vont dire les gens demain dans le village? Que t'es une patte légère ou quelqu'un qui mange les hommes? Un scandale, ma fille....

Alvenia s'en foutait royalement. Demain, elle se sauverait pour faire de la raquette avec Léopold et ce n'était pas sa mère, les jupons retroussés, qui les suivrait dans la neige.

— Excusez-moé, mère, je monte me coucher, dit Alvenia.

— Elle met fin à la discussion! s'exclama Imelda. T'es pas la reine de Saba, ma fille! Demain, on va reprendre tes leçons sur les bonnes manières

et tu vas voir c'que tu vas voir. Et s'il faut sévir, on sévira! Regarde où nous mènent tes gâteries. Une couturière! Pauvre Georges...

Monsieur Beaulieu fit signe de prendre le reproche. Alvenia serait surveillée par sa mère et c'était parfait.

La jeune femme tourna le dos et monta à sa chambre. Elle n'avait pas encore ôté sa robe que Marie entra à son tour.

— Franchement, Alvenia, tu m'as fait honte. Tu sais ce que mère dit: «Une jeune fille...»

Alvenia se retourna vers elle.

— Si tu me chantes encore la fille de bonne famille, j'te jure que j'vais te crêper le chignon tellement que t'auras pu besoin de mettre tes cheveux sur les guenilles! lui lança Alvenia.

Les deux sœurs se couchèrent sans s'adresser un autre mot. Marie récitait des «Je vous salue, Marie» pour que sa sœur revienne dans le droit chemin et Alvenia rêvait de sa promenade dans la neige. Le vent se mit à souffler et la dernière pensée de la jeune fille fut que les raquettes allaient bien porter sur la surface neigeuse durcie par le vent.

---

[14](#)Par chez nous, on appelle «bouscot» les vaches ou les boeufs nés sans cornes.

[15](#)Si vous ne savez pas ce que ça veut dire, vous pouvez remplacer ce mot-là par «répulsait»!

[16](#)Eh oui! Dans le temps, on vendait les bancs à l'église pour ramasser des fonds. On aurait commencé cette habitude-là vers 1698 au Québec pour assurer un revenu au curé. Vers 1860, un banc se vendait environ 2,50 \$, ce qui n'était pas rien à l'époque. Dans mon souvenir, dans les années 1960, dans ma paroisse, on les vendait encore pour les grandes fêtes.

## CHAPITRE 10



Imelda avait sermonné Alvenia tout l'avant-midi, ne la lâchant pas d'un pouce. Le soleil brillait dehors et Alvenia cherchait le moyen d'échapper à la vigilance maternelle, quand Marie passa devant elle au salon. Ah, voilà la solution qu'elle attendait! Quoi de mieux qu'une bonne vieille chicane pour mettre sa mère en furie?

— T'as pas usé le plancher de danse, hier soir... T'as pas eu de demande pour aller swigner? lança Alvenia à son aînée.

Marie, qui n'avait eu aucun prétendant et qui, en plus, était restée accrochée au bras de sa mère, fut piquée au vif:

— J'sais me tenir, moé. C'est pas comme certaines que je nommerai pas!

— C'est sûr que, presque assise sur mère, tu faisais peine à voir...

Marie devint rougir grenat:

— MÈRE! Alvenia m'insulte, et vous, vous dites rien!

Imelda, qui supportait difficilement de changer ses heures pour se coucher, avait un mal de tête carabiné. Le fait d'avoir veillé tard la dérangeait particulièrement et réprimander Alvenia tout le matin l'avait épuisée. Elle n'allait pas en plus entendre ses filles se crêper le chignon cet après-midi.

— Alvenia, trouve-toé autre chose à faire aujourd'hui que d'embêter ta sœur. C'est déjà assez pénible que le jour de Noël, ton père soit parti voir un gros client. En plus, à soir, on reçoit. Alors sors de la maison, va prendre l'air et reviens quand t'auras les nerfs moins à fleur de peau.

La jeune fille sourit. Tout était parfait. Si son calcul était bon, elle avait la permission de sortir au moins deux heures, ensuite elle devrait venir aider

pour la soirée qui s'annonçait. Et quelle soirée! Seulement des gros clients et leurs dames. Quel ennui!

Alvenia mit un manteau très chaud, trois paires de bas de laine montant à mi-cuisse et des bottes à bœuf, comme on les appelait. C'étaient des bottes en cuir souple, un peu comme des mocassins. Elle prit une paire de raquettes, déposée sur la galerie derrière, et descendit la côte du village, puis elle bifurqua pour marcher dans le champ, derrière la maison des Théberge. Léopold la verrait sûrement. Mais son Léopold était déjà à l'orée du bois d'épinettes derrière chez lui depuis un petit bout de temps.

— ALVENIA! cria-t-il en levant les bras pour attirer son attention.

Elle alla le rejoindre. La neige était bonne, le vent froid de cette nuit avait fait son ouvrage. Les deux jeunes se saluèrent et entrèrent dans la forêt. Les arbres étaient majestueux avec leur cime enneigée.

— T'étais plus que belle hier au réveillon, dit Léopold en regardant Alvenia. T'as dû te faire sermonner à voir la façon dont ton père et ta mère sont partis. Marie avait pas l'air malade plus que moé!

— T'aurais dû voir ça. J'ai eu droit au chapelet complet des «Une jeune fille de bonne famille...»!

Alvenia n'avait pas fini sa phrase que Léopold la prenait dans ses bras. Ici, personne ne pouvait les voir, surtout pas le jour de Noël, où tout le monde fêtait en famille. Sa chaleur était bonne et son souffle sur sa joue lui faisait du bien.

— J'aurais aimé te tenir plus longtemps dans mes bras pour danser, dit le jeune homme.

Comme seule réponse, Alvenia l'embrassa. Au diable les convenances, elle l'aimait et lui aussi l'aimait. Elle en était sûre. Leurs lèvres se découvraient mutuellement. Alvenia en avait la tête qui tournait. Ce n'était pas le petit bec donné sur la galerie, mais plutôt une longue étreinte. Comme si leur baiser apaisait des mois d'attente.

— Je t'aime, lui confirma Léopold.

Alvenia le regarda. Ses yeux bleus étaient comme une mer dans laquelle elle aurait voulu se noyer.

— Je t'aime aussi, lui avoua-t-elle.

De nouveau, leurs lèvres se joignirent. Un écureuil leur signifia sa présence. D'un coup, la jeune fille se dégagea des bras de son amoureux. Pas question de se faire prendre la main dans le sac. Ils étaient encore un peu trop près des maisons du village. Léopold la prit par la main pour la guider.

— Viens, y'a là-bas une grosse épinette que ses branches pendent jusqu'à terre. On va aller se cacher en dessous.

Alvenia ne se laissa pas prier et le suivit jusqu'à l'arbre. En effet, les branches cachaient tout. On aurait dit une petite maison dans les bois. Le jeune homme cassa deux branches bien fournies et les mit au sol. Ils pourraient s'y asseoir un peu. Alvenia enleva ses raquettes, imitée de Léopold. La neige sous les branches était bien tapée, ils y seraient très bien.

— J'aime beaucoup t'embrasser, lui confia-t-il.

Alvenia se rappela qu'ils avaient juré d'apprendre ensemble ce que c'était que l'amour.

— Moi aussi. Tu peux recommencer, t'sais...

Léopold ne se fit pas prier et lui donna un long baiser. Il caressa son cou qui se dégageait de son foulard, puis d'instinct, il descendit sa main sur sa poitrine. Alvenia se laissa faire. Il la cambra légèrement dans ses bras et embrassa sa gorge.

Ils se regardèrent. Alvenia était encore sous l'effet de surprise de ce geste si audacieux.

— Je m'excuse... j'ai pas voulu profiter de toé. J'ai fait ça machinalement. J'sais pas pourquoi, j'ai jamais fait ça à personne...

Pour toute réponse, Alvenia prit sa main et la reposa sur sa poitrine.

— C'est ce que tu devais faire... J'le voulais aussi, dit la jeune amoureuse.

Ils se relevèrent, se donnèrent un autre baiser et s'en retournèrent chacun chez eux. La prochaine fois qu'ils se verraient serait au jour de l'An, où madame Beaulieu recevait pour le dîner les notables du village avec leurs familles.

— On devra pas trop se coller, dit Alvenia. Mon père et ma mère se sont mis en tête que, moé et Marie, on ferait des vieilles filles. Imagine quand ils me voient avec toé!

— Marie, j'veux ben; mais toé, pas question. J'vas t'enlever sur mon cheval blanc pis te marier en cachette! Cette année, j'vas être majeur pis toé, l'autre d'après. Si y veulent pas, on a juste à attendre un peu plus. Quand tu vas être majeure, tes parents pourront plus rien dire. Pis j'te promets que j'saurai te faire vivre convenablement. J'travaillerai dur pour trouver de l'argent.

Alvenia regarda son Léopold. S'il savait la fortune qu'elle possédait... Mais ce n'était pas le temps des confidences. C'était le temps de rentrer.

Arrivée à la maison familiale, la jeune femme entra discrètement, les yeux pétillants. Dans la cuisine mijotaient du ragoût de pattes de cochon et de la soupe. Ça sentait bon.

— De meilleure humeur? demanda Imelda qui, avec une énorme louche, brassait la soupe devant le poêle à bois.

— Oui, mère, j'vais beaucoup mieux maintenant!

Là, elle n'avait pas menti. Elle flottait littéralement. Tous ces baisers et ces caresses... En plus, Léopold lui avait parlé de mariage. Son rêve était à portée de main. Elle se sentait libre et légère comme un oiseau.

Alvenia alla se changer et enfila un tablier pour aider sa mère. Marie piochait sur son piano. Sûrement, ce soir, elle ferait un concert. Georges voudrait montrer le piano à queue trônant dans la pièce qu'Imelda avait décorée avec goût. Alvenian'était pas du tout comme sa mère, mais elle admirait sa façon de décorer la maison. Elle avait un goût sûr pour le chic. À la saison douce, il y avait toujours un bouquet de fleurs sur la table, et pour les fêtes, des branches de sapin et de cèdre montées en guirlandes un peu partout. Comme c'était beau!

Son père était revenu de sa rencontre d'affaires avec une odeur de parfum sur lui. Imelda l'avait remarqué tout de suite. Elle pouvait renifler à cent pas l'odeur du parfum pas cher de la veuve du 9e Rang.

— Va te mettre une autre chemise, celle-ci sent l'ouvrage, si tu vois ce que je veux dire, lui déclara Imelda.

Georges ne fit pas de cas de cette remarque. Il monta se changer et enfila sa plus belle chemise avec son col bien empesé. Puis, il descendit attendre les invités au salon.

Alvenia mit la table avec des chandelles et les serviettes de table en dentelle. Le grand chic pour épater les gros bonnets qui viendraient souper.

— Alvenia, tu seras polie avec le garçon des Prévost. T'sais, celui qui te trouvait si belle, l'an passé?

Alvenia faillit s'étouffer. «Ah, misère, pas les Prévost...», se dit-elle en lissant la nappe. Leur garçon Edmond était plus collant que la colle que madame Labonté vendait.

— Est-ce que j'veais être obligée de lui faire la conversation? demanda-t-elle.

Sa mère la regarda avec sévérité.

— Pas pire que le p'tit Théberge, hein! Fais la bonne fille, Alvenia. C'est par politesse. J'te demanderai jamais de l'marier.

«Ça, pensa Alvenia, vous aurez pas besoin!»



À la ferme de la veuve Dallaire, Julien avait presque terminé le train. Cela avait été plus long que d'habitude: une vache avait avorté et il avait été obligé d'attendre que tout soit fini. Encore une épreuve pour madame Dallaire. Elle qui ne se remettait pas de son chagrin, elle allait bien en mourir. Un veau en moins, c'était important dans les montagnes. Julien prit le seau de lait et, comme tous les soirs, alla le porter à la maison. La jeune femme laissait toujours la porte débarrée et Julien, sans dire un mot, posait le seau sur le tapis. Mais ce soir-là, la jeune veuve lui ouvrit la porte.

— Pardonnez-moé, j'voulais pas vous déranger... J viens vous porter le lait, dit Julien.

Madame Dallaire avait maigri beaucoup depuis la mort de son mari. Elle avait une robe de lainage noire sur le dos. «Que c'est triste de devoir porter le deuil si jeune», pensa Julien.

— Voulez-vous entrer vous chauffer? J'ai mis du thé à bouillir sur le poêle. En voulez-vous une tasse?

Julien accepta l'invitation; il entra et s'assit près de la porte. La maison était coquette. Des meubles en bois faits par feu son mari ornaient la pièce centrale. Des rideaux en coton fleuri étaient suspendus aux fenêtres. Le gros poêle à bois chauffait. Dans la maison, on était bien.

— Vous allez pas chez vos parents pour Noël? demanda Julien en buvant son thé.

— Non, j'aime mieux éviter le monde, ces temps-ci. Ma mère invite tout le rang, pis y en a là-dedans qui aiment commérer un peu trop à mon goût. J'suis plutôt du genre à ma place, voyez-vous? répliqua-t-elle.

Julien sourit.

— J'vous comprends. Moins les gens en savent, plus on se sent mieux!

La jeune veuve sourit à son tour. Elle réalisa soudain que ça faisait des mois qu'elle n'avait pas souri. Julien la trouva jolie, mais il se leva. C'était l'heure de partir.

— J'vous remercie pour la tasse de thé. Ça réchauffe.

— Merci pour l'ouvrage, j'sais pas comment vous régler ça.

— En souriant plus souvent... ça vous fait bien!

La jeune femme sourit à belles dents. Il avait l'air sympathique.

— Si vous voulez encore du thé demain, j'en aurai.

— Ben à demain dans ce cas-là. Pis Joyeux Noël!

Julien sortit. Le vent se levait et la nuit allait bientôt tomber. À ce temps-ci de l'année, la brunante arrivait comme un loup. Il se dépêcha. Son père serait content de lui. Il voulait tant qu'il fasse les premiers pas. Mais tout en pensant à la veuve, il se rendit compte qu'il éprouvait un petit quelque chose. Il sourit et claqua les rênes de la jument, qui dévala la pente du chemin de la maison.



La visite arriva chez les Beaulieu à l'heure dite. C'étaient tous des gens importants. Georges les accueillait dans le vestibule avec le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Pour lui, c'était une très bonne journée. Une escapade avec la veuve du 9e Rang pour se vider et là, de belles affaires en perspective.

Le repas se déroula sans heurt. Marie était assise près de sa mère, et Alvenia, encore une fois, était coincée entre son père et sa maman. Elle avait enfilé une robe de lainage grise empruntée à sa sœur. Elle voulait passer incognito, surtout aux yeux du p'tit Prévost. Edmond mesurait environ quatre pieds et dix pouces. Si Alvenia devait danser avec lui, il aurait le nez directement vis-à-vis de son corsage. «Mon Dieu, faites que père n'ait pas demandé de musiciens!» pria-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

Après le repas, Marie, en extase, alla au piano et se mit à jouer. On voyait sur les visages que ce n'était pas tout le monde qui aimait entendre du Beethoven, mais tous ces braves gens étaient trop polis pour se dérhumer un bon coup. On en voyait bâiller. Quand tous eurent le temps d'admirer le magnifique piano, Georges lança un regard à sa fille. Marie mit fin à son concert par un majestueux plaqué, puis elle se leva, salua la foule de la main et alla s'asseoir à côté de sa mère. L'air satisfait, Imelda souriait. Ce n'était pas un concert de cuillères qu'elle venait d'offrir à ses invités. Oh non! Elle espérait que tout le monde en parlerait demain au magasin général.

Alvenia bâilla à son tour. Elle se consola en se disant que, bientôt, cette interminable soirée serait finie. C'est à ce moment-là qu'elle vit arriver Marcel et son frère, un peu maganés de la veille, avec leurs violons sous le bras. Georges avait mis le paquet. On tassa les meubles et en avant la musique! Les frères violoneux s'étaient un peu laissé tirer l'oreille quand Georges leur avait demandé de venir. Deux soirées coup sur coup, c'était pas mal pour eux. Mais monsieur Beaulieu leur assura un bonus: une

bouteille de vin à chacun pour les encourager. Alors dès qu'ils sortirent leurs instruments, Georges donna le vin aux musiciens. Il faut dire que les deux frères aimaient bien boire un petit coup. Entre deux rigodons, une petite gorgée au passage...

Marcel, qui était plus intrépide que son frère, garda la bouteille près de lui et la mit sur le coin du piano. Un magnifique sapin décoré par la maîtresse de maison était placé près du piano également. Imelda avait vu dans une gazette cette façon de faire à l'européenne. C'est vrai que cela faisait solennel.

— Mesdames et messieurs, on va commencer! annonça Marcel. Choisissez votre compagnie.

Alvenia aurait voulu glisser sous le tapis. Edmond venait de se lever et se dirigeait direct vers les deux sœurs Beaulieu. En vitesse, Alvenia se leva et alla demander cette danse à son père. Les jeunes filles pouvaient danser avec leur père sans que personne ait rien à redire. Edmond ne pouvant aller se rasseoir, il invita Marie, qui rougit en baissant la tête. Son premier prétendant. Elle accepta, à la surprise de sa mère, et se dirigea vers le centre de la pièce où, déjà, des couples se formaient.

— Vous savez, Edmond, j'sais pas beaucoup danser! lui dit-elle en clignant des cils.

Edmond, du haut de ses quatre pieds et dix pouces, bomba le torse.

— Pour swigner, j'suis le meilleur... vous en faites pas!

La musique commença.

— Et en foulant! Encore une fois! cria Marcel.

Les couples s'en donnaient à cœur joie.

— Saluez vot'e compagnie pis swignez-la! dit le violoneux.

Edmond fit tourner Marie à une vitesse supérieure au mur du son, tellement que le couple tomba dans le sapin qui, à son tour, tomba sur Marcel, qui perdit son violon, qui tomba sur la bouteille de vin déposée sur le piano, qui déversa son contenu entre les touches! Marie, qui avait encore les jupons pardessus la tête, perdit connaissance. Personne de la famille ne s'occupa d'elle, car tous essayaient le précieux piano, fierté de Georges.

Cette culbute refroidit les cœurs. On aurait eu besoin d'un orchestre de chambre plutôt que des violoneux tant l'envie de danser était passée. La soirée finit assez tôt et Alvenia, à sa grande joie, n'eut pas à danser avec Edmond.



La semaine passa doucement. Alvenia avait hâte au jour de l'An, mais elle devait faire la finaude, car son père la surveillait de près. Elle ne comprenait pas pourquoi. Le fils du notaire, c'était pas n'importe qui! S'il avait peur de donner une dot, elle n'en avait pas besoin, vu son héritage. Et ce n'était sûrement pas lui qui craignait de perdre une de ses filles des suites d'une grossesse... Alors pourquoi était-il toujours sur son cas?

Le grand jour arriva. Le matin, Imelda leva ses enfants très tôt. Elle tenait absolument à ce que Georges leur donne sa bénédiction paternelle, comme le voulait la coutume. Il fallait faire vite, car son mari voudrait peut-être aller bénir de façon particulière la veuve du 9e Rang.

— Mettez-vous à genoux, les enfants, votre père va vous bénir.

Georges détestait cette coutume. Il se revoyait à genoux devant son père qui avait l'air si mal à l'aise de ne pas être à la hauteur d'une telle chose. Pauvre Paul! Toujours le sentiment d'être le trou du cul du monde, et c'est en trou de cul qu'il a fini, fou braque à Québec.

La bénédiction fut courte. Imelda n'avait même pas eu le temps de s'agenouiller avec les siens.

— J'reviens tantôt, j'dois voir quelqu'un, dit Georges.

Imelda avait vu juste, la démangeaison du sexe se faisait sentir.

«Y'aurait pu attendre à ce soir. Pourvu qu'on le remarque pas trop ou que la quête de l'Enfant-Jésus arrive à l'improviste chez cette femme facile», pensa Imelda.

Les marguilliers passaient de maison en maison ramasser des effets ou de l'argent pour aider le curé à survivre. Tous les ans, madame Beaulieu

mettait une table près de la porte avec plein de victuailles et de l'argent. «On est pas des quêteux» était l'éternel refrain de celle-ci.

Comme de raison, la quête se fit. C'est le marguillier Beauchamps qui arriva en carriole chez les Beaulieu.

— Bonjour la maisonnée, je passe pour la quête! Ah! Je vois que tout est paré, parfait... Votre mari est pas là? demanda-t-il.

Imelda fonça droit sur lui à la vitesse de l'éclair.

— Non, imaginez que mon époux a dû aller faire un acte de charité chrétienne en ce jour du Nouvel An. Je vous dévoilerai pas le nom de l'intéressée, par pudeur. Mais la générosité de Georges pouvait pas attendre, prétextait Imelda en souriant, les lèvres serrées.

Le bonhomme Beauchamps hocha la tête. Tout le monde dans la paroisse savait que Georges allait avec la veuve du 9e. C'était un secret pour personne.

— Un si bon chrétien... se contenta de dire le marguillier.

Au rang 9, les choses étaient différentes. Georges venait régulièrement se faire payer ses intérêts. Il se donnait à fond sur le lit à ressorts. Tellement que la pauvre veuve Morin en revolait presque au plafond. Il était en pleins ébats quand on cogna à la porte. C'était le marguillier Fortier, qui avait eu charge de passer de maison en maison dans le rang. La veuve se raidit, clouée au lit par les soubresauts de son prêtre. Elle ne pouvait pas répondre. Le plus grave était que la carriole de Georges était stationnée devant la maison.

— Ôtez-vous, monsieur Beaulieu, c'est la quête de l'Enfant-Jésus, dit la veuve.

Georges, la face bien rouge, vit son sexe se ratatiner d'un coup sec. Il remit son pantalon, sa chemise et tout le reste de son grément.

— Répondez pas... j'vas sortir par la fenêtre d'en arrière. Occupez-vous de rien, faites comme si vous étiez pas là! ordonna Georges.

Elle ouvrit la fenêtre et il sortit. Il marcha derrière la maison vers la grange. Puis revint de l'étable en criant au marguillier:

— Avez-vous vu la veuve Morin? Je la cherche partout, j'ai affaire à elle... pis est pas dans la grange.

Le marguillier se retenait pour ne pas rire. Le pauvre Georges ne se rendait pas compte qu'il avait des traces de rouge à lèvres plein la face.

— Vous êtes sûr qu'est pas là? En tout cas, si vous venez qu'à la voir de très proche, vous lui direz que j'ai passé pour la quête.

Juste avant de s'en aller, le marguillier tendit un mouchoir à Georges, incrédule.

— Pour vous laver la face. Bonne année!

L'infidèle avait l'air d'un dindon pris par le collet.



Le repas du midi arriva chez les Beaulieu. Georges était revenu, la poche pleine au lieu d'avoir les poches pleines. Comme de coutume, la maison était impeccable. On avait réussi à sauver le piano à grands coups de torchon. Heureusement qu'aujourd'hui on jouerait aux cartes ou on jaserait doucement au salon! Pas de fantaisie, cette fois. Imelda ne le supporterait pas.

Les invités arrivèrent tour à tour. Il y avait le notaire et sa famille, le docteur et sa femme, le bedeau et ses enfants, car le pauvre était veuf, et puis un gros commerçant d'animaux et sa fille. Pour Alvenia, rien que la présence de Léopold faisait de cette journée un soleil.

Pendant le repas, Léopold n'arrêtait pas de la regarder. Alvenia en était gênée. On joua ensuite aux cartes, les hommes dans le salon et les autres dans la cuisine, autour de la grande table. Marie joua avec Léopold, et Julien avec Alvenia.

— Tu dois avoir hâte d'arrêter d'aller chez la veuve Dallaire pour faire le train du soir? demanda Léopold à Julien.

— Pas du tout, c'est pas dur et elle est gentille.

— Mais est même pas parente avec nous autres, commenta Marie. Je trouve ça un peu déplacé que père t'envoie chez une jeune femme seule.

Julien sourit. Marie et ses scrupules constants.

— T’aurais besoin d’aide, toi aussi, si t’avais perdu ton mari et ton bébé, dit Alvenia.

— Pas de saint danger que ça m’arrive. Je tiens trop à la vie pour me marier, dit Marie.

— Elle a besoin et je serai toujours là pour elle, dit spontanément Julien.

Il se surprit lui-même en déclarant cela. Léopold le regarda, étonné lui aussi. Ma foi, serait-il amoureux?

— T’as raison, mon ami, il faut toujours suivre son cœur... N’est-ce pas, Alvenia?

Alvenia sourit.

— Oui, mon Léopold d’amour...

Marie, les yeux ronds, n’en croyait pas ses oreilles. «Léopold d’amour»? Sa sœur exagérait!

Alvenia et Léopold s’apprivoisaient doucement. Les deux jeunes gens se découvraient des affinités.

## CHAPITRE 11



Le début de l'année fut difficile pour Alvenia, qui s'ennuyait à mourir. Léopold était retourné à ses études à Québec. Il finirait ses cours en juin. Il devrait ensuite travailler une année comme apprenti chez le notaire de Saint-Anselme. Pour avoir une bonne crédibilité, il était de mise de faire son apprentissage chez un notaire qui n'était pas un membre de la famille.

— Il est bon notaire, lui avait dit son père. Il te donnera une expérience de plus qu'ici tu trouveras peut-être pas. Saint-Anselme est un village plus ancien et les affaires y grouillent en masse.

Les amoureux n'avaient échangé qu'un petit baiser avant son départ, et Alvenia se languissait de sa présence. Les jours semblaient interminables et la vie familiale lui devenait un fardeau. Sa sœur lui tapait sur les nerfs avec ses manières de vieille fille parfaite. Marie ne pouvait pas faire un geste sans demander l'autorisation de leur mère.

Julien, pour sa part, continuait d'aider la veuve Dallaire. Tous les après-midi vers deux heures, il attelait la jument et montait dans le rang du haut du village pour faire sa bonne action. Jamais il ne se plaignait, ce qui attisait la curiosité d'Alvenia, surtout que leur père ne rouspétait jamais. Lui, si proche de ses sous, acceptait que son fils donne de son temps gratuitement à une étrangère? Ça dépassait la simple charité chrétienne, mais pas une remontrance, pas un mot plus haut que l'autre de la part de Georges. Il avait même l'air d'encourager son fils.

— Les animaux vont bien, mon gars? demanda-t-il un matin au déjeuner.

Julien s'essuya la bouche.

— Très bien, dit-il, les cochons engraisent à merveille. Les vaches sont ben tranquilles. J'ai hâte de voir le vêlage au printemps. Y va falloir être vigilant pour pas en perdre. Une d'avortée, c'est ben suffisant.

Georges le regarda comme pour sonder quelque chose.

— Et pour le reste, t'es satisfait? demanda Georges.

Julien regarda par la fenêtre comme pour fuir son regard. Alvenia connaissait bien son frère. Quand Julien faisait cela, c'est qu'il était mal à l'aise.

— Assez ben, mais y'a des choses qui se font moins vite que d'autres, père!

Le ton avait monté subtilement, mais Alvenia s'en était rendu compte. «Quelle chose prend du temps?» se demanda-t-elle.

Georges se dérhuma et se remit le nez dans son livre. Il lisait souvent à table le matin. On aurait pu le comprendre, car le déjeuner était le moment des éternels petits problèmes de la nuit de Marie: «Mère, j'ai fait un cauchemar!» Ou: «Mère, j'ai le dos en compote, mon matelas est trop mou.» Ou encore: «Mère, j'ai perdu mes guenilles en arrière et mes cheveux sont tout plats...» De quoi faire virer le beurre en crème.

Julien se leva et ramassa son assiette.

— Avez-vous besoin de moé au moulin aujourd'hui? demanda-t-il à son père.

— Oui, j'dois aller voir monsieur Goulet du 6e Rang à Saint-Lazare, répondit-il en levant le nez de son livre. Il aurait trop de bois à scier et voudrait m'envoyer quelques contrats. Il grossit pas mal trop, le bougre. Il va finir par être plus important que moé. S'il fallait qu'il décide de remonter dans les terres pour mettre un autre moulin, ça nuirait à nos affaires<sup>17</sup>.

Julien partit au travail. La journée fut longue. Il avait hâte de retrouver «madame Dallaire», comme il disait. Chaque jour maintenant, elle l'attendait avec sa tasse de thé chaud et ils jasaient quelques minutes. Il apprenait peu à peu à la connaître. Elle avait épousé Baptiste, qui était un de ses voisins, et s'était établie sur cette terre que son beau-père avait défrichée en grande partie. Sa belle-famille était ensuite partie pour la ville, où ses

bellessœurs travaillaient dans des maisons privées. Son beau-père était tombé malade et avait voulu finir ses jours en ville pour être avec ses filles, qui revenaient chaque soir à la maison.

La vie avec Baptiste était belle, mais le mariage n'avait même pas duré un an. L'accident qui lui avait enlevé son mari lui causait encore des cauchemars. Elle rêvait souvent qu'elle était prise avec lui dans le sable et qu'elle ne pouvait pas crier.

Vers deux heures de l'après-midi, Julien se dépêcha de monter dans le rang en haut de la paroisse, comme on disait, soit le rang de la Pointe-Lévis. Dépassé le village, il descendit la côte et tourna à gauche. Là, la petite montagne se montait en zigzaguant. C'était plus facile pour la jument, moins à pic. La ferme Dallaire était juste sur le dessus. Arrivé dans la cour, il vit la jeune femme dehors en train de sortir le fumier de la grange. Julien sauta à terre et courut vers elle.

— C'est pas une *job* pour une femme, ça! Vous allez prendre un coup de frette. Y vente sans bon sens icitte sur le coin. Rentrez, j'vas le faire.

La veuve ne se fit pas prier. Elle entra dans la maison de l'autre côté du chemin. Julien pelleta le fumier, puis il nourrit les vaches et les cochons. Pourquoi avait-elle fait ça? Était-ce pour lui signifier qu'elle n'avait plus besoin de lui?

Quand tout fut fini, il apporta le lait à la maison. Il entra et là, surprise! En plus de la tasse de thé, elle avait préparé un gâteau.

— Y'est aux pommes. J'ai un verger, vous savez! Voilà quatre ans, le père Brousseau a donné des jeunes pommiers à mon beau-père, qui les a plantés. Y sont pas gros, mais j'peux ramasser des pommes dedans. C'est des pommes d'hiver, j'en garde dans la cave au frette, mais là, elles sont un peu plissées, alors y faut ben les passer.

Julien accepta une pointe. Elle était débrouillarda, cette femme. Elle était surtout une battante. Il savait qu'elle remonterait la pente et qu'elle referait sa vie.

— Y'est très bon, vous êtes bonne cuisinière.

— J’retiens de ma mère. Elle a toujours les mains dans la pâte. On était plusieurs chez nous. Ça fait qu’elle fricotait tout l’temps. J’ai appris d’même, en la regardant. Par icitte, on cuisine avec pas grand-chose, vous savez.

Julien la regarda, admiratif. Il devait savoir comment elle voyait la suite de sa vie.

— Quand j’suis arrivé, vous aviez commencé le train. C’est-tu parce que vous avez pu besoin de moé?

Julien avait très peur de sa réponse. Il aimait bien la voir et là, si elle le renvoyait, il savait qu’il ne reviendrait pas.

— J’veux pas abuser de vous. Déjà que c’est votre père qui vous envoie icitte... Peut-être de force?

Julien la regarda profondément dans les yeux.

— Personne me force. J’viens de moé-même.

La jeune femme sourit. Elle était un peu mal à l’aise, car elle sentait que Julien sous-entendait quelque chose.

— J’vas être ben franche, j’pourrai pas tenir la ferme longtemps toute seule. Les semences, les foins pis les battages... j’y arriverai pas. J’vas être obligée de vendre, dit-elle en déposant sa cuillère.

— Si j’viens vous aider, on pourra y arriver ensemble...

Le mot était lâché: ensemble. C’était sorti tout seul et Julien ne pouvait plus revenir en arrière. La jeune femme se leva pour resservir une tasse de thé au jeune homme. Que voulait vraiment Julien dans toute cette affaire? Elle n’était pas femme à tourner autour du pot.

— Julien... Vous permettez que j’vous appelle Julien? demanda-t-elle.

— Ben sûr, mais j’sais pas votre p’tit nom. Tout le monde vous appelle la veuve Dallaire...

— Je m’appelle Florence, Florence Gosselin... Ou Dallaire... Ah, j’sais même pu comment m’appeler avec tout ce qui m’est arrivé!

Elle se mit à pleurer. C’était la première fois qu’il la voyait pleurer. C’étaient des larmes trop longtemps retenues. Une peine si profonde, si vide, si grande... Julien se leva d’un bond et, sans y réfléchir, la prit dans

ses bras. Il la sentit si frêle, si fragile. Elle se laissa faire. Elle n'en pouvait plus.

— J'vas t'appeler Florence tout court, Florence...

Ils restèrent un long moment comme cela, figés dans le temps.

— Excusez-moé, c'est stupide de brailler comme une Madeleine, dit-elle en s'essuyant les yeux.

Julien la prit par les épaules.

— Dis-moé tu, lui dit-il en la regardant. On est presque du même âge, après tout.

Florence lui sourit. Il était gentil.

— Vas-tu revenir demain?

— Si tu l'veux, pis ben plus longtemps... répondit-il en plaçant sa casquette sur sa tête.

Julien sortit aussitôt. Il ne voulait pas qu'elle réponde. C'était suffisant pour aujourd'hui.

Comme elle était douce, cette Florence! Julien monta dans sa carriole et fouetta sa jument. En virant le coin pour reprendre la grande route, il se leva debout et se mit à crier:

— Florence... Je t'aime, Florence!



La mi-janvier était froide. On ne se souvenait pas d'un froid qui avait duré aussi longtemps que ça. Le soir, dans son lit, Alvenia entendait les clous péter dans les murs de sa chambre. Le vent soufflait et le froid s'infiltrait par chaque petite ouverture des maisons. Les Beaulieu, avec leur demeure victorienne dernier cri, n'étaient pas les plus à plaindre. Mais les paysans, eux, gelaient dans leurs baraques de planches.

Fin janvier, le curé Brousseau demanda à chacun qui avait de bonnes réserves de nourriture de partager avec les plus démunis. Les récoltes de l'an passé n'avaient pas été extraordinaires et plusieurs commençaient à manquer du nécessaire. «Que chacun pratique la charité chrétienne, avait-il

dit en chaire. La pauvreté est partout, même nos pauvres sœurs manquent de nourriture.»

Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Le grand Clova, comme on disait ici, le braconnier du coin, en avait fait son affaire. Il était allé tuer un chevreuil dans le bois, un gros mâle qui avait au moins cinq ans. «À c't'âge-là, y peuvent goûter un peu la pisse, avait-il pensé en le vidant de ses viscères dans le bois, mais quand t'as faim, tu manges de n'importe quoi!» Il l'avait ensuite déposé sur un traîneau et s'était dirigé chez les sœurs qui avaient le ventre vide. Il cogna au parloir.

Sœur Saint-Paul ouvrit et vit Clova, plein de sang sur son manteau, lui sourire de son unique dent.

— Vous désirez, mon brave? dit-elle, un peu sur la défensive. Clova tira sur sa traîne pour montrer sa prise.

— Vous nourrir, ma sœur!

Sœur Saint-Paul, qui était plus à l'aise en musique et en chant qu'en cuisine, alla chercher l'économe. Sœur du Saint-Sacrement était fille de paysan et pas trop barrée.

— Qu'essé que tu nous amènes là, mon Clova? Pas un beau chevreuil!

— Frais d'à matin. J'l'ai eu derrière la grange du curé.

— Y'est beau en chien. On va faire des heureux avec ça! J'vas aller chercher monsieur Chabot qui travaille icitte, pis y va t'aider à l'amener dans le hangar. Y faut laisser vieillir la viande une bonne semaine avant de la débiter.

— Vous, vous connaissez ça, la viande, ma sœur!

Sœur Saint-Paul, qui avait regardé la scène d'un œil sévère, se dérhuma. Elle devait dire quelque chose pour montrer son remerciement.

— C'est-tu le plus gros chevreuil que vous ayez tué? demandat-elle en relevant le nez.

Clova s'accota dans le cadre de porte pour bien lui expliquer.

— On voit ça par les gosses. Plus y sont grosses... plus y'est gros. Pis lui, y en avait deux grosses maudites, ma sœur... Elles étaient ben vides,

par exemple. Il doit les avoir ben vidées pendant le rut, dit-il en poussant la religieuse à l'épaule.

Elle replaça sa capine, de plus en plus mal à l'aise. Mais que faisait donc sœur du Saint-Sacrement? Clova interpréta son silence comme de l'incompréhension.

— Vous voyez c'que j'veux dire, ma soeur? C'est d'valeur, j'peux pas vous les montrer, j'les ai tirées dans le fosset en venant.

— SACRILÈGE! cria sœur Saint-Paul, qui n'en pouvait plus.

— Mon doux, ma sœur! dit Clova en se redressant. J'pensais pas que vous vouliez manger les amourettes de chevreuil. C'est pas banal, avoir faim d'même.

— Vous saurez que les amourettes de quoi que ce soit, icitte, c'est pas au menu, monsieur!

À ces mots, la religieuse lui claqua la porte au nez.



Début février, Imelda revint du magasin général tout excitée.

— Savez-vous la nouvelle? La delle du 9e Rang est tombée malade. Une consommation de poumons, qu'on dit. La pauvre! Elle crache pas encore le sang, mais on sait jamais!

Marie se leva du sofa où elle lisait. Elle voyait toujours la mort partout. Tomber enceinte, c'était la mort, aller dehors l'hiver, tu pognais la mort... partout la mort.

— Les poumons, ça pardonne pas. Elle va cracher, c'est sûr. Encore une autre qui va mourir trop jeune. Quel désespoir! se plaignit-elle.

— J'sais pas qui va la remplacer, la pauvre. Elle peut pas faire l'école asteure, ajouta sa mère.

Imelda retira son manteau et se mit en frais de chauffer le poêle que Marie avait laissé mourir en son absence. La jeune femme avait peur du feu, c'était bien connu.

Alvenia se dit qu'elle pourrait bien la remplacer jusqu'en juin, en attendant le retour de Léopold. Cela lui permettrait de partir un peu de la maison. C'est vrai que cette idée, elle l'avait rejetée venant de son père. Mais entre Marie qui se plaignait toujours et Julien qui était de moins en moins là, l'air de la maison était devenu trop lourd pour elle. De toute façon, ses parents n'avaient-ils pas déjà fait le vœu qu'elle devienne une delle?

— J'pourrais la remplacer pour quelques mois, moé. Qu'en pensez-vous, mère?

Imelda se retourna, étonnée.

— Toé? Mais y me semblait que de penser être une delle te levait le cœur!

— J'ai vieilli, mère, et j'suis instruite. J'pourrais ben aider!

Imelda se demandait pourquoi Alvenia avait soudainement changé d'avis. Sa cadette était pour elle un mystère. Alvenia n'était pas prévisible comme Marie.

— Y faut que j'en parle à ton père. Et crois pas que la vie d'une delle soit facile. Elle doit rester là en permanence, chauffer son poêle, rentrer son bois et faire la classe. Tu vas être toute seule dans le rang.

Alvenia hochait la tête. Une vraie libération en attendant son Léopold!

Le soir venu, ce fut l'unique sujet de conversation à table. Imelda et Marie en avaient parlé tout l'après-midi. Les dangers de prendre un coup de froid dans ces écoles construites à la va-vite étaient énormes. Il fallait une santé de fer pour survivre à ce style de vie. Alvenia, sûrement, prendrait un jour ou l'autre le mors aux dents. Imelda voulut insister sur les dangers, mais Georges se leva de table en disant:

— Ben non, Alvenia a une santé de fer, n'est-ce pas, ma fille? J'en parlerai au curé demain. Il s'occupe de tout dans la paroisse. Pas la peine de passer par les commissaires d'école.

C'était décidé: Alvenia serait la nouvelle delle du coin. Georges espérait en lui-même qu'elle se claquerait une maladie pulmonaire mortelle tant la soif de retrouver son héritage le travaillait. Chaque fois qu'il regardait sa

cadette, la peur lui prenait qu'elle dilapide tout l'argent d'Ernestine en folies et en froufrous. Sa robe verte aux fêtes n'était qu'un début, il en était convaincu.

Dans leur chambre, ce soir-là, Marie pleurnichait sans son lit.

— J'vais être seule à la maison avec mère. Tu sais comme je vis de la mélancolie. Qu'est-ce que j'vais faire? se plaignit Marie.

— Moé, à ta place, j'irais voir les sœurs demain et je m'offrirais pour donner des cours de piano aux orphelins, lui suggéra sa sœur. C'est tout à ton honneur de montrer bénévolement ce que tu sais. Les sœurs pourront pas te refuser ça!

Marie se redressa.

— J'pourrais même les donner icitte sur mon piano! Mère dira rien et père est jamais là! Les p'tits élèves auraient qu'à traverser le chemin. C'est rien pour eux, et moi, je resterais ben au chaud dans ma maison!

Alvenia sourit à sa sœur. Elle n'avait pas grand caractère, mais elle avait bon cœur. Elle ferait un merveilleux professeur de piano.

Le lendemain, Georges monta de très bonne heure au presbytère. Le curé savait bien que le commerçant n'usait pas son confessionnal et que ce n'était pas pour laver son âme que le père Beaulieu courait de si bonne heure.

— Tiens, Georges, mon ami, que me vaut votre visite?

Georges essuya ses pieds sur le tapis. Il savait que le prêtre aimait que tout soit impeccable.

— Ma femme m'a dit que la delle du 9e est malade.

— Ben oui, les poumons... J'fais prier les sœurs pour sa guérison, la pauvre a jamais eu une santé de fer. Mais là, j'ai ben peur qu'elle crachera le sang bientôt.

Georges se frotta les mains. Son chemin n'avait pas été bien long, mais il avait les doigts gelés tant le froid était mordant.

— Ma fille Alvenia m'a signifié qu'elle aimerait peut-être prendre la relève jusqu'à sa guérison. Avec les sœurs qui prient pour elle, c'est sûr qu'elle va aller mieux à l'été.

— Ben, si vous pensez que votre fille est assez résistante pour le poste, j’vais la référer aux commissaires d’école. C’est sûr qu’y vont la prendre. Les jeunes filles instruites courent pas les rues dans le coin, dit le curé.

Georges se réjouit. Tout allait pour le mieux.



Alvenia serait dans le 9e Rang Ouest, assez loin de la veuve qui restait dans le 9e Rang Est. Georges pourrait donc continuer ses petites visites de paiements d’intérêts. En plus, la veuve devenait moins niaiseuse à chaque paiement. Il pouvait la prendre comme il voulait et même, elle avait appris à se servir comme il faut de sa bouche. C’était bien meilleur.

Pour son Julien, là par exemple, il était moins content. Il trouvait que son fils prenait trop son temps.

— J’t’ai pas demandé de tomber en amour avec elle, bonyenne! lui disait-il souvent.

Mais Julien faisait à sa tête. Il s’était fait prendre à son jeu. Il aimait Florence. Au fil du temps, ils avaient commencé à discuter de leurs émotions. Elle lui avait parlé de sa peine.

— J’ai vécu l’enfer quand j’ai perdu mon homme, mais à la mort de mon enfant, là, j’ai failli virer folle. C’était ma chair.

Julien prenait le temps de l’écouter. Il croyait que les bonnes relations de couple se font dans le dialogue. Pas dans les non-dits comme ses parents, où l’homme et la femme vivent près l’un de l’autre sans réellement avoir de l’intérêt l’un pour l’autre. Non, il voulait une vraie relation avec de l’amour, de la tendresse et des complicités.

Un soir, après le train, alors que Florence et Julien étaient dans la cuisine, il aborda le sujet.

— T’es ben inquiète pour le printemps... dit-il. Les semences avec les vêlages, ça sera pas de tout repos. Si tu veux... on pourrait...

Florence voyait bien que Julien l’aimait, et elle aussi avait appris doucement à l’apprécier.

— Julien, tu sais, j’oublierai jamais mon mari.... J’l’ai vraiment aimé. C’est pas comme ben des couples de par icitte qui s’marient pour avoir une terre ou comme les filles que les parents poussent de la maison pour avoir une bouche de moins à nourrir. Non, nous autres, on s’était choisis...

Julien prit ses mains dans les siennes.

— J’veux pas t’enlever ça. Ton souvenir de lui, j’peux le respecter. Ça fait partie de ton passé, Florence, pis ça t’appartient de droit. Mais j’aimerais juste que tu acceptes que j’fasse partie de ton avenir, dit Julien tout doucement en flattant le dessus de la main de Florence.

Elle voulait bien du jeune homme, mais elle savait aussi qu’elle rêverait encore de son mari. Elle voulait être honnête avec Julien.

— Si t’es prêt à essayer... Mais j’aime mieux tout te dire, de même, tu seras jamais déçu de moé. Pour ce qui est d’la terre, j’la garderai pas. On m’a offert un bon prix pour. Toé, t’es pas un fermier, t’es un gars de bois. C’est ben différent. Les problèmes sont pas pareils. J’vas régler mes affaires et ensuite, on pourra voir pour nous deux... si tu veux encore.

Le «si tu veux encore» supposait-il qu’elle croyait que Julien n’était intéressé à elle que pour la terre? C’est sûr qu’avec la réputation de son père, elle devait le penser. Surtout que c’est Georges qui avait persuadé son fils de l’aider. Et cela gratuitement. Ce n’était pas la réputation de Georges Beaulieu de faire quelque chose sans recevoir quoi que ce soit en retour.

— J’espère que tu penses pas que j’veux ta terre. Vends-la, là. Moé, c’est toé que j’veux, lui dit Julien.

Florence se blottit dans ses bras et, pour la première fois, elle releva la tête et attendit ses lèvres. Julien la regarda et l’embrassa longuement. Ses lèvres étaient bonnes. Elle se cambra pour offrir davantage. C’était une femme qui avait eu des relations intimes et tout cela lui manquait.

— Julien, tu peux...

Julien l’embrassa de nouveau.

— J’sais que j’peux, mais j’vas attendre. J’veux que tu me désires pour moé, pas juste pour te satisfaire. Au moins, c’qui me rassure, c’est que ton mari t’a ben aimée. Tu seras pas du genre de ma mère, qui pense que de

coucher avec son mari c'est la pire des choses qui puisse t'arriver! dit-il en riant.

Florence rigola à son tour. Il avait raison, ce n'était qu'une pulsion et pas réellement un désir pour lui.

— Je rencontre mon homme pour la terre demain. Veux-tu être là pour voir? demanda la jeune femme.

— Oh! Non, c'est pas mon affaire, pis si tu veux un conseil, place ton argent chez le notaire si tu vends. Il va rapporter pis personne va pouvoir te le prendre.

Florence ne comprit pas. Qui voudrait lui prendre son argent? Mais Julien, lui, savait pertinemment que son père descendrait tous les saints du ciel quand il saurait que son fils ne ramènerait pas un sou avec son mariage.

---

[17](#) Je brûlerai pas de punch en vous disant que, dans mon coin, il y a un incontournable: le Moulin Goulet. En 1896, monsieur Joseph Goulet a fait construire un moulin à scie dans le 6e Rang Est de Saint-Lazare. Le bois se vendait bien. En 1920, la famille est déménagée dans le 8e Rang de la même paroisse, mais c'est en 1930 que le fils, Joseph Wilfrid Goulet, a construit sur la rivière des Abénaquis le merveilleux moulin qu'on peut encore apercevoir de nos jours. Avec son barrage et ses bâtiments, il est une fierté historique.

## CHAPITRE 12



Florence avait vendu sa terre au prix de 1250 piastres, une petite fortune pour une jeune femme de son âge. Comme Julien le lui avait conseillé, elle avait placé chez le notaire Théberge 1000 dollars pour cinq ans à sept pour cent d'intérêts. Cela lui rapporterait chaque année 70 piastres, de quoi voir venir un bout de temps.

Georges, qui avait vu passer Florence en carriole, l'avait suivie des yeux. De chez lui, on distinguait bien la maison du notaire Théberge. Quand il la vit descendre devant sa maison, il attendit pour vérifier qui d'autre entrerait. C'était peut-être une simple consultation, espérait-il. Mais non, dix minutes plus tard, il aperçut la voiture du commerçant rencontré à la veillée au corps de son mari. Il arrivait chez monsieur Théberge le cigare au coin de la bouche. «Y va m'la prendre, le salaud...», pesta Georges.

— Julien! Viens icitte tout de suite! cria-t-il.

Julien se raidit en entendant les cris de son père. Ils étaient seuls à la maison. Alvenia était partie tôt ce matin avec un des commissaires d'école pour visiter celle du rang 9, alors que Marie et sa mère étaient au magasin général. Il savait déjà de quoi son père allait lui parler. Florence lui avait dit la veille qu'elle passerait chez le notaire ce matin.

Julien savait que son père, à la maison, analysait toutes les allées et venues dans le chemin.

— J'ai vu la veuve Dallaire entrer chez le notaire, suivie d'un gros commerçant de terre... Elle va vendre, ma parole! Toé, tu savais rien?

Julien était tanné de se mettre à genoux devant son père. Il le regarda droit dans les yeux. Ce regard, Georges le connaissait: c'était celui du garçon qui devient tout à coup un homme.

— Oui, elle me l'avait dit.

— Pis toé, t'as rien faite pour l'arrêter? Depuis le temps que tu vas là, tu dois être un peu intime avec elle?

Julien s'avança vers lui et dit d'un ton affirmatif:

— Son argent, sa terre, c'est tout à elle. J'ai rien à faire là-dedans. Je l'aime pas pour ça, moé.

Georges devint rouge comme une fraise. Il n'avait jamais pensé que son garçon avait la tête creuse comme ça.

— Pense un peu, voyons! Son bien vendu avant mariage sera jamais à toé. C'est le mariage qui fait qu'on a toute à deux. T'as toute perdu... y faut recommencer à te trouver un autre poisson. C'est pas tes sœurs qui vont grossir ma fortune. Elles sont juste des poids morts qu'on traîne. Tu l'avais, la garce, y fallait juste que tu ramènes la ligne. Ç'a été trop long aussi. Bonyenne! Dis-moé pas que tu retiens de ta mère! Quand on était jeunes, elle rêvait de romance. Au moins, moé, je l'ai appâtée avec son héritage. T'as rien dans la tête, ma parole. Si t'amènes rien en te mariant, pas nécessaire d'attendre ta part à ma mort!

Il n'en suffisait pas plus pour que Julien éclate. Il saisit son père par le collet et lui mit son poing dans la figure. Georges tomba par terre et se releva péniblement.

— Ton argent, tu peux te l'mettre dans l'cul! lui dit Julien avec mépris. Crève avec! Tu m'écœures. J'vas la marier, Florence, pis c'est pas toé qui va m'en empêcher. J'suis majeur. Pis j'veux surtout rien recevoir d'un diable comme toé!

Le jeune homme prit son manteau et sortit. Il partit avec la jument, et Georges sut qu'il ne le reverrait pas de sitôt. Il venait de perdre le contrôle sur son fils. Il devait réfléchir, le prendre autrement. Après tout, il était le seul à pouvoir lui donner un héritier digne de ce nom. Il ne pouvait pas le laisser partir sans réagir. Julien ne comprenait pas que les autres sont là pour nous servir et faire ce que l'on veut. L'amour, c'est juste un embarras. «Fais à ta tête, mon homme, pensa Georges. Tu me rapporteras pas

d'argent, mais tes couilles peuvent me faire un petit-fils. D'ailleurs, y'a rien que tes gosses qui ont encore de la valeur à mes yeux.»

Georges alla se laver la figure, un peu de sang avait coulé sur sa lèvre. Imelda ne devait rien savoir de tout cela. Il prétextait que Julien était parti à la vieille maison pour quelques jours, car il y avait trop de travail. L'excuse passa comme du beurre dans la poêle. Imelda se foutait un peu de tout, tant que ses filles paraissaient bien. Et là, au magasin général, la nouvelle d'Alvenia la delle était arrivée.

— Dites-moé donc, ma chère, commença madame Labonté. Y paraît que votre Alvenia va remplacer la delle du 9e? Pauvre enfant, une fluxation de poitrine. Y paraît que les sœurs se relèguent jour et nuit dans leurs prières pour pas que la grande faucheuse vienne la prendre.

Elle se signa en parlant de la grande faucheuse, suivie de Marie qui regrettait de pas avoir d'eau bénite à portée de main. Imelda gonfla le torse. L'orgueil que lui procurait un tel poste pour sa cadette avait effacé toutes les inquiétudes de sa fille aînée pour la santé.

— Ben oui, madame! Vous savez, icitte, y'a pas grand monde qui peut enseigner. La plupart des jeunes filles savent pas lire ni écrire. J'veux pas insinuer que c'est pas des bonnes filles, mais l'instruction vaut son pesant d'or!

Imelda n'en pouvait plus de bomber le torse. Un peu plus et les agrafes de son corset lui pétaient sur le dos. Marie s'approcha du comptoir, désireuse de faire à son tour la fierté de sa mère.

— Moé, j'vas donner des cours de piano aux orphelins des sœurs. Avec mes années d'étude de la musique à Québec, je suis toute désignée! s'exclama la jeune fille en se frottant les mains de joie.

— Ma fille a oublié de préciser que ce serait BÉNÉVOLEMENT, il va de soi, ajouta Imelda.

La marchande n'en pouvait plus. Tant de nouvelles fraîches d'un coup, c'était trop de bonheur!

— Je spécifierai BÉNÉVOLEMENT, craignez pas, Imelda! dit-elle.

— Vous avez toute ma confiance, ma très chère. Vous pouvez dire que mes filles ont une bonne éducation et de la charité chrétienne pour dix.

La mère Beaulieu, rassurée sur le fait que le message ferait le tour de la paroisse, finit par acheter des bines. Le carême allait commencer, il fallait faire pénitence. Avec ses intestins sensibles, c'est avec bruit qu'elle ferait carême.



Julien se rendit chez Florence. Comme elle était encore chez le notaire, il attendit dans la grange où il avait mis sa jument. Il avait besoin de parler avec elle et, surtout, de se faire rassurer. Ce qu'il venait de faire était terrible, mais il ne le regrettait pas. «Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement, dit la Bible. J'vas ben mourir dans pas long!» pensa-t-il. Mais son père était allé trop loin. Julien ne voulait pas vivre une vie à entasser de l'argent sur le dos des autres. Il n'était pas comme ça. Il rêvait d'un amour tranquille avec Florence et de plein d'enfants.

Quand la jeune femme arriva, Julien détela son attelage et donna de l'avoine au cheval. Florence ne posa pas de questions.

— Tu dois être restée surprise de me voir? dit-il.

— J'attends que tu me dises le pourquoi de ta visite.

— Viens, entrons, c'est une longue histoire, suggéra Julien, qui avait le sentiment de passer à confesse.

Ils marchèrent en silence sur le sentier qui menait à la maison et entrèrent.

— J'vais te donner une bonne tasse de thé chaud. Tu dois avoir eu frette dans la grange. Le vent passe au travers des planches, dit Florence.

Julien s'assit à la table et se prit la tête entre les mains.

— J'ai assommé mon père... avoua-t-il.

— T'as quoi? sursauta Florence.

— J'ai frappé mon père sur la gueule. Y m'a poussé à boute. Y me respecte pas. Pour lui, on est juste des choses pour faire de l'argent, nous

autres, rien de plus... Y manigance toujours quelques tours pour ramasser tout c'qu'y peut...

Florence en était étourdie tant Julien déballait son sac rapidement. Elle s'approcha de lui et passa la main dans ses cheveux.

— Reprends du début et calme-toé, murmura-t-elle. J'ai tout mon temps pour écouter. Les chevaux sont dans la grange à la chaleur et les carrioles sont serrées dans la remise.

Julien reprit son récit du commencement. Comment son père avait flairé la bonne affaire avec la terre, comment il voulait le marier. Comment il le manipulait depuis qu'il était tout petit. Comment Julien n'avait jamais rien à dire.

Florence écouta pendant une bonne heure le jeune homme qui, par bouts, pleurait et, par bouts, riait. Toutes les émotions y passaient. Monsieur Beaulieu était vraiment un sale type, froid et avaricieux. Mais pas son Julien. Non, pas lui.

Quand il eut fini de parler, Florence se leva, lui tendit la main et l'amena dans la chambre qui était près du salon. Julien ne dit rien, il ne savait que penser. Tout allait trop vite. Tout allait sans qu'il puisse réagir. Son père l'avait mal jugé; Julien n'était pas du genre à courir les prostituées. Il était encore Joseph. Alors il se laissa faire.

Florence le déshabilla et embrassa chaque partie de son corps. Elle avait envie de lui. Elle prit son membre dans ses mains et le mit dans sa bouche, ce qui le fit frissonner de plaisir. Puis elle l'embrassa dans le dos. Elle n'arrêtait pas de faire le tour de son corps, de le regarder et de l'aimer.

Elle lui demanda de la déshabiller. Julien était dur comme fer. Elle était heureuse de l'avoir bien préparé. Il hésita légèrement à la toucher quand elle fut nue. Elle l'encouragea en lui saisissant la main. Ils s'allongèrent sur le lit et là, pour la première fois de sa vie, il pénétra une femme. Ou plutôt sa femme, car pour lui, il venait de signer l'acte inconditionnel de son amour.

— J'suis à toé, lui murmura-t-il.

— Je l'sais et moé aussi, j'le suis.

Leurs ébats durèrent des heures. Dehors, le vent soufflait et le froid mordait dur, mais dans cette chambre, rien ne pouvait les atteindre.

Tandis qu'ils étaient allongés bien au chaud, Julien flattait les cheveux de sa douce.

— J'aimerais savoir, ton enfant, c'était un p'tit garçon ou une p'tite fille? Si tu veux pas m'le dire... ben c'est correct.

Florence le regarda, émue.

— Personne me l'a jamais demandé... Comme si les non-baptisés comptaient pas. Ben moé, dans mon cœur, je l'ai baptisé. Y s'appelle Antoine, mon bébé.

— Antoine, c'est ben beau, dit Julien.

Florence le regarda, appuyée sur un coude en tenant le drap sur ses seins qui auraient voulu nourrir un enfant.

— Tu vas m'en faire, hein, des bébés?

Julien enleva la couverture qui la cachait et se mit à l'embrasser partout en disant:

— Un, pis deux, pis trois, pis quatre...

Jamais il n'avait été si heureux. Il ne pensait même pas à entrer chez lui.

— Marions-nous, Florence... pis vite!

La jeune femme sourit. Pour elle, c'était clair, avec ce qu'ils venaient de faire.

— En mai, si tu veux. Moé, mon autre mariage était à l'automne, pis j'avais trouvé ça un peu triste... En mai, y'a les nouvelles fleurs pis les pommiers qui sentent bon.

— En mai, alors! On va aller voir le curé demain, madame Beaulieu. Oui, madame Beaulieu, dit Julien en se cachant sous les couvertures.



Au 9e Rang, l'ambiance était plus protocolaire. Le commissaire montrait l'école à Alvenia.

— La chambre à coucher est à l'étage. On fournit le lit et un coffre pour mettre vos affaires et pour écrire dessus. C'est vous qui achetez vos chandelles ou votre lampe à l'huile. Dans la classe, vous voyez le poêle, il doit toujours chauffer. Sinon, ça va devenir une glacière icitte. On fournit les craies et les brosses. Vous faites tout le ménage et vous payez le bois à même votre salaire. On vous donnera 90 piastres par année<sup>18</sup>.

«Ouin, c'est pas énorme», pensa-t-elle. Heureusement, elle n'avait pas besoin d'argent.

— Y a-t-il des coyotes ou des loups? demanda-t-elle au commissaire. L'école est ben loin des autres bâtisses habitées.

— Des coyotes en masse, mais sont pas malins. Sont rien que senteux un peu. Lâchez pas le poêle, pis toute va ben aller.

— Je commence quand?

— Lundi prochain, donc y faut arriver dimanche. J'vais m'occuper qu'on vienne chauffer jusque-là, car si le poêle chauffe pas, y va vous falloir des jours à reprendre le dessus.

Alvenia était satisfaite. Au moins, là-bas, elle aurait le temps de penser à Léopold et à leur vie future.

Elle regarda encore un peu l'énorme pièce qui servirait de salle de classe. Au mur, au-dessus du grand tableau noir, un crucifix était accroché. Monsieur le curé venait à chaque début d'année bénir les écoliers. Sur le côté gauche, à l'ouest, de grandes fenêtres laissaient entrer la lumière et le soleil. Deux lampes à l'huile servaient de luminaires le soir. Elle devrait penser à apporter de l'huile. Alvenia n'aimait pas l'obscurité. Sur le côté droit de la pièce, une série de crochets étaient installés pour accueillir les manteaux des enfants. Les pupitres étaient disposés en lignes bien droites. On voyait que la précédente d'elle était à son affaire.

— Avez-vous d'autres questions? demanda le commissaire, qui regarda sa montre de poche pour signifier qu'il n'avait pas que cela à faire aujourd'hui.

— Non, c'est beau. On peut y aller.

Ils remontèrent en voiture et retournèrent au village. Alvenia entra chez elle avec un drôle de sentiment. Sa vie allait changer radicalement. Elle était devenue une femme et devait maintenant sortir de la jupe de sa mère.



À la résidence familiale, l'ambiance était survoltée. Marie ne tenait plus en place. C'était convenu avec les sœurs que la jeune fille accueillerait les élèves un par un et pas plus de trois par semaine. Il fallait être raisonnable. L'art ne se fait pas dans la vitesse, mais dans l'élévation de l'âme.

Pour son premier cours, Marie avait enfilé sa robe grise. Ensuite, elle avait déposé une dentelle blanche sur ses cheveux, peut-être pour imiter le voile des novices chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Elle avait l'air de la parfaite vieille fille. Au moins une heure avant le premier élève, elle avait joué des octaves pour échauffer ses doigts. Elle y avait mis tant d'ardeur qu'on aurait pu croire qu'elle se préparait pour un concours de l'orchestre symphonique!

La première élève sonna chez les Beaulieu avec dix minutes de retard. Marie ouvrit la porte et vit une jeune fille qui souriait bêtement. Il lui manquait quatre dents en haut et son nez coulait. Marie resta abasourdie: dans son imaginaire, les enfants n'étaient pas comme cela.

— Entre ma p'tite, lui dit-elle, tu vas geler si tu restes dans la porte.

L'enfant se mit à renifler. Une coulisse de morve lui pendait au nez. Ce va-et-vient fit craquer Marie, qui sortit son mouchoir brodé et lui essuya les narines.

— Souffle un bon coup! lui ordonna-t-elle.

Le mouchoir déborda sur les doigts de la jeune femme, qui courut à la cuisine se laver les mains, deux fois plutôt qu'une. Elle revint dans la grande pièce. L'enfant était déjà assise au piano et tapait de toutes ses forces les notes en ivoire.

— Malheureuse, veux-tu abîmer mon piano?! lança Marie. La petite sursauta et se mit à pleurer.

— Vous êtes... pas fine pantoute... J'veux... retourner... chez les sœurs! bredouilla-t-elle entre les sanglots.

— Bien, on va faire ça... proposa Marie. Remets ton manteau et retourne chez elles. Nous allons dire que ta vilaine grippe a raccourci le cours... Va, mon enfant.

Marie la poussa dehors et la regarda s'éloigner. «Celle-là est pas faite pour le piano!» pensa-t-elle.

La jeune femme revint vers son instrument de musique et frotta les touches du clavier avec vigueur. «C'est pas une enfant... c'est un microbe ambulante!» se plaignit-elle intérieurement.

Le deuxième élève arriva une heure plus tard. Marie se retroussa la dentelle et alla ouvrir la porte. C'était un jeune garçon d'au moins dix ans qui tenait timidement sa casquette dans les mains.

— Entre mon p'tit, sinon au train que tu tournes ta coiffure, il va rester que le tissu du tour de tête.

Le jeune garçon entra et retira ses chaussures. Ses bas étaient tout ravalés et percés sur le bout. On voyait la naissance de ses orteils. Marie prit son manteau, qui devait avoir appartenu auparavant à un homme charitable qui le lui avait donné. Les manches roulées plusieurs tours étaient crasseuses. «Les sœurs lavent pas les vêtements, ou quoi?» se demanda Marie en réprimant une petite grimace.

Elle amena l'enfant au piano, mais il ne fit rien. Il attendait gentiment.

— T'es un enfant bien élevé, mon p'tit! Regarde bien les notes. Tu vois, chaque note a un son différent. Ici, c'est le *do*, regarde. Ici c'est le *ré*. Tu vois, le son est ben différent.

Marie lui expliqua toute la gamme. Comme elle voulait commencer les dièses, l'enfant pris d'ennui se mit à se jouer dans le nez. Trop absorbée par ses explications, la jeune femme ne vit pas le garçon sortir une belle crotte de son nez et la coller sur le *si* bémol. Marie en eut un haut-le-cœur. Elle courut à la cuisine se laver les mains, cela devenait une vraie manie, puis raccompagna l'enfant vers la sortie. Elle essuya du mieux qu'elle put la crotte de nez collée sur la note. «Mon doux, j viens de vivre l'enfer...» se

dit-elle. Vraiment, ces gamins n'étaient pas à la hauteur de Beethoven. Exténuée, elle verrouilla la porte. Le troisième élève ne pourrait pas entrer. Elle venait de mettre fin à sa vie d'enseignante de musique. C'était trop pour elle.



Cela faisait deux jours que Julien n'était pas venu travailler au moulin. Georges commençait à faire les cent pas. Comment diable allait-il s'y prendre pour appâter son fils? Julien n'était pas attiré par l'argent ni par l'entreprise. Il travaillait simplement pour son père, mais, en ce moment, il préférait rester avec Florence.

«Y'a pas d'ambition, le p'tit maudit, mais j'en ai besoin, pesta Georges. Y'est comme mon père, une pâte molle qui sert pas à grand-chose. La bosse des affaires saute une génération. Mon petit-fils sera comme moé. Y faut absolument que Julien m'en donne un.»

Il ne lui servait à rien de partir à la recherche du jeune homme. Il était sûrement dans les bras de la veuve Dallaire. Personne au village ne l'avait vu. Il devait attendre et espérer que son fils reprendrait ses sens.

Vers une heure de l'après-midi, Georges entendit une carriole arriver. Par la fenêtre du moulin, il vit Julien en descendre calmement et aller aider les hommes à rouler les billes de bois. «Eh bien, l'agneau revient au bercail», songea-t-il.

Ni le père ni le fils n'allèrent l'un vers l'autre. Ce n'est qu'à la fermeture du moulin que Georges, voyant que son fils ne céderait pas, fit les premiers pas.

— Écoute, Julien, j'y ai ben pensé. Si tu veux marier la veuve Dallaire, ben tu peux. On pourrait, ta mère et moé, regarder une date qui nous conviendrait...

Julien regarda son père. Il n'était plus le même.

— On se marie le 4 mai. On est déjà allés voir le curé à matin.

Georges bouillait. Julien l'avait devancé chez le curé. Mais il ne pouvait rien faire, son fils était majeur. Il sourit amèrement.

— C'est une belle date. Ta mère va être contente, et moé aussi!

— Pour mère, j'veux ben, mais pour vous, j'en ai rien à foutre.

Georges comprit que leurs liens ne seraient plus jamais les mêmes et qu'il devait mettre toute son énergie sur le petit qui naîtrait de cette union. Il serra les dents. «Donne-moé un fils, pis toé, mon gars... j'vas te déshériter!» pensa-t-il en faisant rouler dans sa poche son trente sous percé.

Julien retourna chez Florence. Il devait lui dire comment sa rencontre avec son père s'était passée. Elle attendait avec impatience. Georges Beaulieu serait son beau-père, personne ne pouvait changer cela. Julien entra sans frapper. Florence avait fait de la soupe aux pois et du rôti de cochon avec des patates jaunes. Une bonne odeur flottait dans l'air. Elle prit son manteau et l'embrassa. Elle avait déjà l'impression qu'ils vivaient ensemble. Depuis deux jours de vie commune, elle avait fait de la place à Julien dans sa vie et dans sa maison.

— Comment va ton père? demanda-t-elle.

Julien lui serra la taille.

— J'sais pas, mais j'lui ai dit qu'on se mariait en mai. Pis y'a pas parlé. Y m'a juste dit que ma mère serait contente.

C'était un début; Florence savait que Julien devait faire la paix avec son père. Sa famille à elle était plus loin; elle savait qu'on a besoin des siens dans la vie.

— Y va comprendre, c'est un homme intelligent, ton père!

— Intelligent et rusé... oublie jamais ce bout-là: rusé comme un renard, dit Julien en respirant l'odeur du cou de Florence.

Elle comprit qu'il avait besoin de chaleur humaine. C'était dur pour lui. Maintenant qu'ils étaient fiancés, la vie serait plus facile pour eux. Elle lui prit la main et le guida dans la chambre. Elle savait qu'au début, un homme en a toujours besoin. Elle se déshabilla et se coucha sur le lit. Elle était belle. Il enleva ses vêtements et la prit doucement. Il l'aimait et voulut entrer en elle pour y laisser sa marque. Pour lui, elle était déjà sa femme.

Son plaisir montait très vite et elle, plus habituée à la chose, commença à lui montrer à prendre son temps, à se retirer pour allonger le plaisir. Ils étaient jeunes et l'amour était bon.

Après souper, Florence alla chercher le manteau de Julien et le lui tendit.

— Tu veux pas que j'dorme icitte à soir? lui demanda-t-il.

La jeune femme sourit.

— Non, tu dois retourner chez toé. Il faut que tu fasses la paix avec ton père. On commence pas une vie à deux sur une chicane. Moé, j'ai appris à faire la paix avec la vie. Tu dois faire pareil. Les gens sont ce qu'ils sont, on peut rien changer à ça!

Elle avait raison. Julien retourna chez ses parents. Quand Georges le vit entrer, il ne dit rien, mais n'en pensa pas moins. «L'oiseau est revenu dans sa cage... c'est ben, mon p'tit. Y va plier devant moé un jour!»



Le dimanche soir arriva et Georges alla reconduire Alvenia à l'école. Il faisait noir, un soir pas de lune. Au loin, on entendait les chiens japper. Alvenia s'imprégnait des bruits et des odeurs de fumier du rang. Ce serait sa nouvelle vie. Son père attachait sa jument au poteau qui servait à étendre le linge au printemps. Il entra les affaires d'Alvenia dans la classe. Le commissaire avait tenu promesse, le poêle avait été chauffé.

— Bon! C'est toutes tes affaires, j'y vas, dit Georges.

Alvenia ne resta pas surprise par cet au revoir expéditif. Son père était frette comme la glace. Aucune marque d'affection. Elle le regarda monter dans sa carriole.

«Elle peut ben geler de bord en bord», pensa Georges en claquant les rênes de sa jument.

---

18 Au début du 20e siècle, le salaire annuel d'une institutrice de rang jouait entre 85 dollars et 100 dollars. Elles enseignaient toutes les matières et toutes les années, et restaient seules tout le temps. La plupart n'avaient pas droit aux visites, autres celles du commissaire, du curé ou de leurs parents.

## CHAPITRE 13



Les classes commencèrent le lundi à huit heures. Alvenia rencontra ses vingt-trois élèves. Ils avaient entre six et quinze ans. Le pauvre Albert, ce grand gaillard fait pour bûcher plus que pour écrire, avait le cerveau assez complexe. Il voyait un A et il disait O. Pas facile d'apprendre à lire emmanché de même! Mais pour les autres, les notes scolaires avaient l'air d'être passables. «On fait pas un cours classique icitte...» pensa Alvenia en prenant les présences.

Le commissaire lui avait laissé la liste des noms d'élèves. À voir son écriture et ses fautes d'orthographe, lui non plus n'avait sûrement pas dépassé la troisième année.

— Jérôme Labbé... appela-t-elle.

Le Jérôme en question était le maître de la classe. Tous les enfants le craignaient. On disait qu'il cognait dur ceux qui voulaient lui tenir tête. Alvenia voyait une note écrite près de son nom. La d'elle précédente en avait presque fait une maladie.

— Jérôme Labbé... reprit-elle.

Le jeune garçon de treize ans se mit les pieds sur le bureau et répondit:

— C'est moé!

Alvenia regarda dans les yeux ce jeune hurluberlu. Il se prenait pour qui de la narguer comme ça le premier jour? Elle décida de jouer le jeu.

— J'vois que t'as des bottines pleines de trous, tu veux peut-être que je t'en achète une paire? lui lança-t-elle.

À ces mots, le garçon baissa ses pieds. Humilié, il regarda les autres élèves avec un air de défi. Si quelqu'un avait le malheur de rire, il le

cognerait à la récréation.

— J’vois que tu redeviens raisonnable. Continuons.

Alvenia prit la craie et écrivit son nom en lettres carrées.

— Je m’appelle delle Beaulieu. Je suis du village et je suis venue pour vous montrer à lire, à écrire et à compter.

Tous les élèves la regardaient. Alvenia sourit et commença à marcher entre les bureaux.

— Si vous travaillez bien, le reste de l’année passera vite. Sinon, vos parents seront pas contents de vous.

— On est tellement chez nous que mon père sait même pas mon nom! fanfaronna Jérôme.

Tous les élèves se mirent à rire.

— Pourtant moé, j’vais m’en souvenir... dit Alvenia en se tapant dans les mains. Prenez vos cahiers et vos crayons et écrivez «La neige tombe et les sapins se couvrent d’un blanc manteau...».

Des éclats de rire fusèrent derrière le dos d’Alvenia. Aurélie, la plus petite de ses élèves, venait de faire pipi par terre. L’urine coulait entre les grosses planches de sapin qui faisaient office de plancher.

— Arrêtez de rire! Vous voyez pas qu’elle a un problème?

L’enfant avait à peine six ans et était tellement mal à l’aise.

Alvenia alla vers elle et essuya une larme sur sa joue.

— Viens, on va aller laver ça... Tu sais, moé aussi, quand j’avais ton âge, je faisais des dégâts.

Aurélie la regarda.

— C’est vrai, mam delle... vous aussi? J’étais trop gênée pour demande d’aller à la bécosse, dit la petite.

Alvenia lui prit la main.

— Prenez votre livre de lecture et essayez d’en lire un bout. À mon retour, vous me direz ce que vous avez lu.

Elle monta dans sa chambre et prit la bassinette pour laver un peu Aurélie.

À son retour, tous les élèves se lançaient des bouts de papier. Jérôme, en chef de bande, était rendu sur l'estrade du pupitre d'Alvenia.

— Assoyez-vous tout de suite... plus vite que ça! dit la jeune enseignante.

En moins de temps qu'il n'en faut pour dire «ouf», tous les élèves étaient retournés à leur place. Tous, sauf Jérôme, qui défiait Alvenia les bras croisés.

— T'as pas entendu, mon garçon? Retourne à ta place.

Il bomba le torse.

— Pas question, je reste ici!

Pourquoi voulait-il braver Alvenia? Qu'y gagnerait-il? Elle le prit par le bras et alla le conduire à sa place. Jérôme ne voulut pas s'asseoir.

— T'es une forte tête, dit la jeune femme, alors reste debout pour le reste de l'avant-midi.

Tous les autres se mirent à rire. Jérôme, blessé dans son orgueil, demeura debout plusieurs heures.

Au dîner, Alvenia sonna la cloche. La plupart des élèves apportaient leur goûter et mangeaient à leur place dans la classe. Jérôme, lui, ne mangea pas. «Y boude encore», pensa Alvenia.

À la récréation suivant le repas, Jérôme se rendit à l'extérieur. Enfin, cette situation pénible pour Alvenia avait l'air d'être passée. Mais quand les cours reprurent vers une heure de l'après-midi, Jérôme resta dehors. L'institutrice dut aller le chercher par la peau du cou. Là, il dépassait les bornes. Elle avait autre chose à faire que de jouer à la nounou avec ce gamin gâté.

— Tu resteras après la classe, Jérôme...

— NON, j' resterai pas!

Alvenia explosa:

— Viens icitte, j'aime pas les sévices corporels, mais j'vais te chauffer les fesses, moé, mon jeune ami. Tu vas voir qui de nous deux aura raison.

Elle l'amena en avant de la classe et le fit se pencher par en avant. La chemise beaucoup trop grande du garçon glissa de son torse et Alvenia put

voir des traces de coups qui zébraient son dos. Elle respira profondément. Cet enfant était battu. C'était inconcevable. Elle le fit se redresser, le tourna vers elle et déposa doucement ses mains sur ses épaules.

— Tu vas rester icitte après la classe et c'est ton père qui va venir te chercher.

Elle le regardait avec douceur. L'enfant comprit qu'elle voulait l'aider.

— Pas mon père, si vous plaît, madame...

— Désolée, mais je dois absolument parler à ton père.

Dans les yeux du garçon, elle vit de la peur, mais elle resta sur ses positions. Petit diable ou pas, personne dans sa classe ne serait battu par quiconque.

La fin de la journée arriva. Alvenia dit à Irène, la sœur de Jérôme, d'avertir son père qu'il devait venir chercher son fils à l'école pour mauvaise conduite.

— P'pa aimera pas ça... J'vous l'dis, moé, delle, pas ça pantoute! dit Irène.

Tonio Labbé arriva en carriole deux heures après la fin des classes. Il avait bu et avait l'air en colère. Il entra en claquant la porte derrière lui. Alvenia tenait Jérôme près d'elle.

— C'est quoi, toé, ton problème? Tu gardes nos enfants sans qu'on te le demande? Tu t'prends pour qui? dit le père qui fulminait.

Il s'avança pour reprendre son fils, mais Alvenia s'interposa.

— Cet enfant-là a le dos tellement marqué qu'il ressemble à un galérien. Avez-vous des explications à me donner? demanda la jeune femme qui, en réalité, tremblait dans ses bobettes.

Le père s'essuya la bouche et dit:

— Le p'tit, j'en fais c'que j'veux... C'est moé qui le nourris...

— Le nourris? Y'avait rien pour manger à midi. J'suppose que vous l'avez oublié?! cria Alvenia pour essayer d'intimider le bonhomme.

— Tu vas me le donner ou je le rosse devant toé! cria-t-il à son tour.

Alvenia choisit de changer de méthode et de jouer de ruse.

— Sachez que j'ai averti le curé après-midi. Ma mère est venue me voir et je lui ai remis un mot qui avise monsieur le curé de l'état du dos de votre fils...

Le bonhomme Labbé tomba assis sur une chaise. Pas le curé au courant de ce qui se passait chez eux!

— C'est arrivé rien qu'une fois... hein, mon Jérôme?

Alvenia regarda l'enfant. Il devait se défendre maintenant. Il hésita un moment, puis lâcha le morceau:

— Vous mentez! Vous m'rossez aussitôt que vous touchez à une bouteille! cria l'enfant.

Alvenia prit sa main et la serra. Jérôme comprit qu'il n'avait rien à craindre avec elle.

— Je vous le redonne, mais sachez que le curé ira vous voir... il me l'a dit.

Jérôme savait qu'Alvenia mentait, mais il savait aussi qu'elle ne le laisserait pas tomber.

L'enfant repartit avec son père, qui avait le nez entre les pattes. En soirée, Alvenia écrivit une lettre au curé, lui expliquant tout. Elle avoua même qu'elle avait promis sa visite chez les Labbé. Elle pria le ciel que toute cette manigance porte ses fruits.

La paix revint dans la classe d'Alvenia. Le curé fit un sermon le dimanche suivant sur la bonté que les parents devaient avoir pour leurs enfants et avait convoqué monsieur Labbé à la confesse devant tout le monde. De quoi dégriser net un ivrogne de sa trempe.



Le mois de mai arriva avec ses bourgeons qui éclatent partout et l'herbe qui verdit dans les champs. Le mariage de Julien était dans deux jours et Imelda ne savait plus où donner de la tête. Le dîner de noces allait être célébré chez eux.

— Marie, as-tu pensé à frotter l'argenterie? On va tout de même pas mettre de la vaisselle toute plaquée sur la table! J'vais utiliser ma nappe de dentelle blanche. Fais-moé penser à l'étendre à l'air dehors, elle sent la boule à mites.

Marie, pâle comme un drap en pensant à son frère qui devrait s'introduire dans le corps de sa femme le soir des noces, en était mal. Elle en avait même parlé à sa sœur, qui revenait à l'occasion la fin de semaine. Alvenia tenta de la rassurer.

— Arrête, Marie, t'es stupide. Julien a pas besoin de rentrer toute son corps! Juste sa verge...

En entendant le mot «verge», Marie tourna de l'œil.

Le 4 mai arriva. Il faisait beau, et pas un nuage ne cachait le ciel. Julien avait acheté à Québec un habit à queue gris avec un chapeau rond assorti. Il voulait que Florence le trouve élégant. La mariée, pour ménager un peu, avait remis la robe de ses noces précédentes. C'était certain que le monde parlerait, mais Florence s'en foutait. Julien était sa seule préoccupation.

Imelda avait opté pour un chapeau digne d'une reine avec une plume d'un bleu frappant. Sa robe assortie était agrémentée d'un immense collier de perles. Elle avait mis dans sa manche un mouchoir de dentelle aussi grand qu'une nappe. Elle savait que ses larmes de mère couleraient à flots. Ce soir, son petit Julien connaîtrait les devoirs matrimoniaux. Pauvre enfant!

De son côté, Marie avait choisi une robe mauve profond avec un chapeau de paille orné de petites fleurs blanches. Rien de trop voyant, comme elle les aimait.

Alvenia n'avait pas fait de dépenses. Elle remit la robe rose qu'elle avait portée la fameuse journée au lac Vert. Avec les classes, elle n'avait pas eu grand temps pour elle. Les examens de fin d'année seraient le mois prochain et elle mettait le paquet pour qu'aucun de ses élèves ne coule son année. Mais sa plus grande réussite était Jérôme, qui était devenu un garçon tellement gentil avec les autres. Ce qui prouvait que la violence attire la violence.

Toute la famille Beaulieu arriva à l'église. C'était la première fois que Julien rencontrait sa belle-famille. Des gens bien et à leur place. On entra dans l'église et la cérémonie commença. Alvenia ne faisait que penser à son Léopold. Comme elle aurait aimé qu'il soit là! Mais patience, il arrivait le mois prochain et passerait l'été à Saint-Damien avant d'aller chez maître Beaudoin de Saint-Anselme.

Les vœux des mariés furent échangés.

— Acceptez-vous, Florence Gosselin dit Dallaire, de prendre pour époux Julien Beaulieu ici présent et de lui être fidèle et dévouée jusqu'à ce que la mort vous sépare? demanda le prêtre.

— Oui, je le veux! répondit Florence, qui portait son voile sur la figure.

— Et vous, Julien Beaulieu, acceptez-vous de prendre Florence Gosselin dit Dallaire pour femme, de l'aimer, de la respecter et de la chérir jusqu'à ce que la mort vous sépare? reprit le curé.

Julien regarda Florence. Il l'aimait profondément.

— Oui, je le veux, répondit-il sans hésiter.

— Par les pouvoirs qui me sont conférés par notre divin Sauveur, je vous déclare mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée!

Julien releva doucement le voile de sa Florence. Il l'embrassa sur le bout du nez, puis sur les lèvres. Imelda et Marie fondirent en larmes. Comme c'était émouvant! À elles deux, elles auraient pu remplir de larmes le seau que le bedeau mettait à l'entrée pour contenir la fuite dans le toit.

Alvenia était contente pour son frère. Il était vraiment amoureux et cela se voyait. Sa Florence allait être une femme comblée, car Julien était le contraire de leur père. Il était doux et prévenant.

Le dîner se déroula sans heurt. Les convives apprécièrent les plats cuisinés par Imelda et ses filles. Un petit brandy fut même servi en fin de repas. C'était un luxe, mais il était de circonstance.

En fin d'après-midi, les jeunes mariés partirent. Ils allaient demeurer à la vieille maison d'Ernestine, près du moulin. Pas de voyage de noces, Florence n'en voulait pas. Pour elle, une nouvelle vie commençait. Georges

regarda partir les nouveaux époux en souriant. «Va m'faire un héritier au plus vite, pensa-t-il. Pour ça, t'as ma bénédiction.»

La calèche prit la route des Pistoles. Les oiseaux chantaient.

— J'peux pas croire que t'es devenue madame Beaulieu...

Florence eut l'impression de dire adieu à son premier mari.

— Oui, ça va faire drôle, laisse-moi du temps pour m'habituer.

La montée de la cour était en vase. Il avait plu la veille et la terre n'avait pas séché complètement. Julien arrêta la jument.

— Viens, saute dans mes bras pour pas salir ta robe. Elle est si belle!

Florence partit dans ses pensées. Elle avait entendu ce compliment-là il n'y avait pas si longtemps. Elle prit une grande respiration: «Ta vie repart. Pense pas au passé», se dit-elle.

Julien lui fit franchir la porte de leur nouvelle demeure. La maison était à son père, mais comme personne n'y logeait, il fut convenu que le nouveau couple y emménagerait. Le bureau de Georges était désormais installé dans la cuisine d'été de la maison. Il avait sa propre entrée et Julien avait fait mettre une porte se fermant à clé entre le bureau et la maison.

Tout était encore comme au temps d'Ernestine. Un gros rideau de velours rouge était gansé dans la porte d'arche, entre la cuisine et le salon. Sur les murs, un peu partout, des cadres contenaient les peintures des aïeux. Rien de bien excitant pour une jeune mariée, mais, au moins, les meubles étaient de bonne conception et très solides. Il y avait même l'eau courante avec la grosse pompe à eau au bord de l'évier. C'est Georges qui l'avait fait mettre là. Avant, l'eau de la maison se pompait à la cave. C'était une cave en terre avec un puits creusé sous la maison. Florence pensa à la grand-mère de Julien, qui avait dû bien des fois aller chercher l'eau en bas.

— C'est un peu vieux comme décor, je sais... Pas une femme est venue habiter ici après leur départ pour le village. Ma mère avait pas voulu investir sur le décor, vu que père avait dit qu'ils resteraient pas icitte longtemps. Pour ça, le paternel a pas menti, y lui a construit toute une maison au village. La gloire des Beaulieu. Mais icitte, ma douce, icitte, on est chez nous, pis tu vas la mettre à ton goût.

Florence se rapprocha de Julien. Pour l'instant, elle n'avait pas envie de parler rideau ou napperon. Elle voulait faire l'amour.

— Viens me montrer la chambre à coucher pour commencer. Le reste peut attendre, lui dit-elle en souriant.

Julien ne se fit pas prier pour suivre sa femme. Il aimait qu'elle soit chaude et accueillante. Il la prit dans ses bras et la fit monter à l'étage. Le soleil entrant par la fenêtre de la chambre. C'était lumineux. Il la déshabilla doucement comme si sa robe était une relique de grand prix. Puis il lui retira son voile, en faisant attention de ne pas défaire sa coiffure, et le déposa sur la chaise près du lit.

— C'est la dernière fois que tu mets cette robe-là, parce qu'on va vivre vieux, tous les deux... Cent ans et plus, tu verras! dit le jeune marié.

Florence, à qui il ne restait que ses dessous intimes, enleva la chemise de Julien. Il était musclé, avec quelques poils sur le torse. Sa peau était satinée pour un homme. Elle le caressa doucement. Sous ses mains, son corps se détendait. Puis, elle défit les boutons de son pantalon et se mit à genoux pour prendre son sexe dans sa bouche. Julien râlait de plaisir. Elle sentait qu'il était très excité.

Florence se releva et se colla contre lui. Il la pénétra debout. Ils se sentaient seuls au monde. Ils étaient enivrés de leur plaisir. Puis, il la déposa sur le lit. Elle se coucha sur le côté et ouvrit les jambes. Il la pénétra doucement. Il voulait être en elle. Il voulait être tout pour elle. Puis vint l'extase. Ils se retrouvèrent alourdis et rassasiés.

— Je t'aime, Florence, et je t'aimerai toujours, dit-il en l'embrassant sur le front.

Elle le savait sincère. Jamais elle n'avait douté de son amour. La vie serait bonne.

— Moé tou, je t'aime, et bientôt, j'espère porter ton enfant, murmura-t-elle.

Julien lui caressa le ventre. Ce pauvre ventre qui avait perdu la vie qui y logeait.

— N'aie crainte, ma douce, tu me feras des jumeaux...

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.



Une semaine s'était écoulée depuis le mariage. Marie, désormais seule avec ses parents la majorité du temps, s'ennuyait à mourir.

— J'me sens comme une vieille épave, avoua-t-elle à Imelda, qui frottait un chandelier. J'sais que j'suis pas faite pour le mariage, et l'enseignement me va pas du tout. Qu'est-ce que je suis, moé, mère? demanda la pauvre jeune femme.

Imelda posa son chiffon sur le coin de la table et regarda sa fille.

— Ton père te l'a dit, t'es une vieille fille. Y a pas de mal à vivre avec ses parents. Ensemble, on se tient compagnie. T'sais Marie, la vie des femmes est pas palpitante comme celle d'un homme. On fricote, on frotte pis on décrotte. Pis quand on a fini, on recommence. Moé, j'fais ça depuis des années, pis j'suis pas si malheureuse. De toute façon, tu veux pas d'enfant... donc pas de mariage.

— J'ai pas envie de me voir six pieds sous terre. Accoucher... c'est un risque que j'veux pas prendre pour cinq cennes.

Elle soupira et alla s'asseoir sur le sofa près de la fenêtre. Elle regardait de l'autre côté de la rue des tas d'enfants qui jouaient dehors, surveillés par les bonnes sœurs. Ce n'était pas que Marie n'aimait pas les enfants, elle ne voulait pas accoucher, c'était bien différent. Une idée germa dans sa tête.

— Mère, je crois que je veux devenir religieuse. Je pourrais jouer du piano ou de l'orgue pour la gloire de Dieu. Qu'en pensez-vous?

Imelda, qui savait très bien qu'avoir un religieux ou une religieuse dans la famille paraissait très bien, se frotta le menton.

— Il faudrait que t'en parles à ton père. T'sais, moé, j'veux ton bonheur, pis si le Seigneur t'appelle, y faut que tu y répondes. On dit bien que «les voies du Seigneur sont impénétrables»!

Marie soupira de nouveau. C'était soit les voies du Seigneur, soit celles de l'ennui. Mais qu'importe, elle voulait essayer. Le noviciat n'était-il pas

un temps pour vérifier la profondeur de l'appel? C'était décidé, elle irait demain demander conseil aux sœurs.

Le soir, au souper, alors que Georges écrasait sa poche de thé sur le côté de sa tasse, Marie se décida à lui dévoiler son plan.

— Père, j'aimerais vous informer de mon désir de faire mon noviciat chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Georges brassa son thé. Il aimait y ajouter du sucre et un peu de lait.

— Encore une de tes folies... Sœur, toé?! Tu te vois avec autour une ribambelle d'enfants crottés?

Marie s'essuya la commissure des lèvres, puis déposa sa serviette de table.

— Le Seigneur m'appelle et j'irai, dit-elle.

Imelda n'en revenait pas de la décision si catégorique de sa fille.

— Alors, tu lui diras à ton Seigneur que je paierai pas une cenne pour la dot. Si les sœurs te veulent pour tes beaux yeux, qu'elles te prennent. Sinon, reste icitte pour aider ta mère, dit George.

Marie se leva et repoussa sa chaise.

— Elles me prendront... même si j'arrive nue comme un ver.

Imperturbable, son père but une gorgée de thé et ne répondit rien. En fait, il ne la regarda même pas. La vie de sa fille aînée, il s'en foutait royalement. Elle pouvait aller sur la Lune et y rester, si cela lui importait.

Le lendemain, Marie frappa à la porte du couvent.

— Vous désirez? demanda la sœur responsable du parloir.

— J'veux voir la supérieure, j'veux me faire religieuse...

— Attendez-moé icitte.

Avec son costume un peu trop grand pour elle, la sœur du parloir semblait flotter dans l'air quand elle se mouvait. Il ne fut pas long avant que la supérieure arrive. Elle avait l'air douce et aimable.

— Venez, mon enfant, nous allons causer un peu. Venez dans mon bureau.

Marie la suivit, le cœur battant à tout rompre. Que dira Alvenia quand elle rentrera de ses classes? «Une religieuse dans la famille, rien de moins!» sans doute.

— Vous êtes bien la fille du commerçant de bois Beaulieu, celui qui a une si belle demeure devant le couvent? demanda-t-elle à Marie.

— Oui, ma sœur, c'est bien ça. J'm'appelle Marie Beaulieu. J'veux devenir religieuse.

— Ce n'est pas vous qui vouliez, il n'y a pas si longtemps encore, donner des cours de piano à nos orphelins?

Marie ravala sa salive à la pensée de la crotte de nez collé sur son *si* bémol.

— Oui, c'est bien moé qui ai essayé...

— Vous savez, nous autres, nous donnons notre vie à la prière et au dévouement envers nos frères miséreux: orphelins, vieux incontinents et j'en passe. La tâche n'est pas de tout repos.

Marie, qui ne voulait reculer devant rien, lui dit:

— J'peux passer au travers de tout cela... avec l'aide du Seigneur.

La supérieure la regarda. Elle apporterait sans doute une belle dot ou du moins un héritage familial à la mort de ses parents.

— Avez-vous avec vous une offrande pour la communauté? Vous savez, nous vivons de charité...

Marie regarda par terre. C'était un peu gênant.

— Non, mon père ne veut pas payer de dot. Je viens à vous nue comme un ver...

La sœur sourit. «Au moins, nous aurons une partie de l'héritage», pensa-t-elle. Elle se leva.

— Je vous accepte! Revenez demain pour la prise d'habit de novice. Nous ne faisons pas de célébration à cette occasion, seulement aux vœux perpétuels.

Marie se leva, prit la main de la sœur et l'embrassa.

— Pas besoin de tant de convenances, ma fille. Je ne suis pas le pape, à ce que je sache!

Marie arriva triomphante chez elle. Elle avait traversé la rue d'un pas militaire. Elle voulait montrer à son père que seule sa personnalité avait garanti sa place chez les sœurs. Elle ouvrit la porte. Imelda était assise sur le sofa et Georges lisait son journal à la table de la cuisine. Ils la regardèrent, étonnés. Elle passa devant son père et se planta bien droite devant sa mère.

— Mère, vous avez devant vous une future novice. J'entre en fonction demain. J'aiderai la veuve et l'orphelin, je m'acquitterai de ma tâche pour l'honneur du Saint Nom de Jésus, dit Marie, presque au salut militaire.

Imelda eut la larme à l'œil. Sa petite fille qui allait partir de la maison! Elle savait qu'elle pourrait aller la voir au parloir de temps en temps. Mais là, avec Marie devant elle, la maison lui parut bien grande.

Georges leva les yeux. Elle avait réussi. Bah! «Une bouche de moins à nourrir et des robes que j'aurai pus besoin d'acheter... la belle affaire!» De toute façon, il n'avait rien à dire. Marie était majeure depuis longtemps.

Imelda serra son enfant sur son sein. Elle sortit son mouchoir et se moucha bruyamment. Voyant la peine de sa mère, Marie se moucha, elle aussi.

— Vous allez me manquer, mère... On n'ira pus au magasin général ensemble. Pauvre madame Labonté qui pourra pus me raconter ses potins!

Imelda était inconsolable.

— Penses-y, avec qui je vais faire la jasette? Ton père est plus muet qu'une vieille carpe, quand il parle pas de ses affaires, se lamenta la mère.

— Chaque soir, je regarderai par la fenêtre de ma cellule et je vous bénirai, mère... brailla Marie.

— Prions pour que ton châssis soit pas du bord de la grange, parce qu'à part voir les vaches chier, tu vas pas voir grand-chose, ma fille.

Leurs effusions durèrent une bonne heure. Georges était parti travailler depuis longtemps quand elles reprirent leurs esprits.

En ce dernier soir dans la maison de ses parents, Marie visita chaque pièce, comme en pèlerinage. D'abord la chambre de Julien... «Pauvre Julien qui doit piocher le plus souvent possible pour être père, et sa pauvre

Florence qui affrontera bientôt une autre grossesse...». Par chance, maintenant, elle aurait quelqu'un pour prier pour elle, chassant la grande faucheuse à grands coups de «Je vous salue, Marie».

Ensuite, elle alla dans la chambre des filles, comme on l'appelait. Elle regarda le lit d'Alvenia. À son retour, cette dernière aurait la chambre pour elle toute seule. Peut-être la rejoindrait-elle comme novice? On ne sait jamais. «Elle osera jamais marier Léopold», se dit Marie. On jasait que le frère du notaire Théberge, Gaston, qui vivait à Buckland, était bien gréyé. Si le neveu retenait de lui, il devait avoir un madrier plutôt qu'une verge!

Marie descendit au salon et regarda la bibliothèque. Les livres allaient lui manquer. Elle aimait bien lire. Elle se retourna et aperçut son magnifique piano. Elle fondit en larmes. Ne plus jamais toucher aux notes d'ivoire! Ne plus jamais entendre le doux son quand elle montait l'octave de la clé de sol! «Ce sera mon plus grand sacrifice», pensa-t-elle en refermant doucement le casier sur les notes. Elle fit un signe de croix. C'était si douloureux. Elle sortit sur la galerie et marcha doucement en regardant le couvent. «De l'autre bord, on voit les vaches chier...» Elle fondit en larmes.

Le lendemain, armée de son chapeau de paille et de son chapelet, Imelda alla reconduire sa fille «entre les mains du bon Dieu», comme elle disait. Elles marchèrent tranquillement comme pour gagner du temps avant la grande séparation. À la porte, elle embrassa sa fille et sonna.

La sœur du parloir vint leur ouvrir.

— Vous venez faire votre entrée au noviciat. On m'avait prévenue. Entrez, ma sœur, dit la religieuse.

Imelda, qui suivait sa fille, se fit bloquer le passage.

— Il faut la donner maintenant. Les adieux longs sont plus douloureux, créyé-moé! dit la sœur en repoussant Imelda.

La mère Beaulieu regarda son aînée partir dans le couloir. Elle allait changer de nom et, surtout, de mère. À cette pensée, Imelda ressortit son mouchoir.

Marie passa les heures suivantes à visiter le couvent. On lui montra l'orphelinat, les cuisines, les classes, les jardins... Tous ces endroits ne plurent pas à la jeune femme, qui ne se voyait pas travailler en ces lieux.

Le soir venu, elle était exténuée. Elle était contente à l'idée de pouvoir s'isoler dans sa cellule pour se reposer. Elle avait hâte qu'on lui montre ses nouveaux appartements. Demain serait une grosse journée. Elle recevrait l'habit de novice. Il était composé de la même tenue que les sœurs, soit une tunique noire avec tablier blanc, un rosaire autour de taille et, sur la tête, un voile blanc. Le voile noir était réservé aux sœurs ayant fait leurs vœux perpétuels.

On lui assigna enfin une cellule avec les autres novices. Toutes ces chambres avaient une fenêtre qui donnait sur la ferme du couvent, mais ce soir, à la vue de la prouesse amoureuse du bœuf, la sœur directrice des novices leur proposa plutôt d'aller à la chapelle pour prier un peu.

Le lendemain matin, Marie retourna à la chapelle. On avait trouvé où on allait l'assigner.

— Vous serez sœur musicienne de remplacement, car déjà nous avons sœur Saint-Maurice. Par temps perdu, vous travaillerez à la pharmacie.

Marie était aux anges. Elle allait jouer de l'orgue, ce qui était très près du piano. La chapelle était décorée de chérubins aux murs. Au-dessus du maître-autel, une statue de Notre-Dame trônait fièrement. Rien de démesuré, mais tout était sombre et de bon goût. Devant, sur le côté, des sœurs attendaient. C'était la chorale naissante de la communauté.

— Elles essayaient de chanter sous la direction de sœur Saint-Paul. Vous comprenez, plusieurs sortent des fermes voisines et n'ont aucune notion de musique ou de chant, lui dit la directrice des novices.

Marie, encore habillée en civil, détonnait du lot. Elle recevrait son habit en après-midi.

— Mes sœurs, je vous présente Marie Beaulieu, qui recevra cet après-midi le nom de sœur Sainte-Agnèès, et sera votre sœur musicienne de remplacement. Elle vous accompagnera pendant que sœur Saint-Maurice est aux prières.

Le nom de Sainte-Agnèèès, prononcé comme cela, fit grincer des dents Marie. Tout de même, on lui indiqua de s’asseoir à l’orgue et de jouer le cantique devant elle.

— Écoutez bien, mes sœurs, on chante «C’est le moua de Marie... e... c’est le moua le plusss beau...».

Marie, qui avait l’oreille très aiguisée par les Ursulines pour le patois et les fausses notes, fit les yeux ronds.

— Pardon, ma sœur, ne dit-on pas «C’est le mois de Marie... c’est le mois le plus beau...», chanta Marie de sa belle voix.

— Ben, c’est c’que j’ai dit...

Marie n’insista pas. Elle devait offrir ses souffrances au Seigneur, et parler comme ça en chantant la gloire de Dieu en était une. On pouvait parler dans les rues ou chez soi en joual, mais pas dans le chant.

— Je vous donne la note, mes sœurs, dit-elle.

Sœur Saint-Paul monta sur une petite estrade avec sa baguette pour diriger les autres. Mais quand elles commencèrent à chanter, elles faussaient tellement que les doigts de Marie devinrent raides comme dix bouts de bois! Ses dents se mirent à grincer et elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. C’en était trop pour elle! Elle se leva et repartit en courant chez ses parents, se jurant de ne jamais remettre les pieds au couvent sous peine de mourir sourde et édentée!

Imelda entendit la porte claquer et Marie se jeta dans ses bras pour pleurer la fin de sa vocation. Georges, assis à la table pour son déjeuner, haussa les épaules.



Au 9<sup>e</sup> Rang, la vie scolaire coulait tranquillement. Avec les mois, Alvenia avait appris à devenir une bonne enseignante. Même la petite Aurélie ne pissait plus sur sa chaise. Mais sa grande victoire, c’était Jérôme Labbé, qui avait totalement changé. Sa mère avait déménagé chez la famille de sa sœur, qui restait non loin d’eux dans le rang. La dénonciation d’Alvenia

avait permis à cette femme de pouvoir être écoutée par le prêtre, qui avait fait un suivi exemplaire sur cette affaire. Monsieur le curé avait donné son autorisation pour qu'elle puisse vivre son mariage à distance de son mari, qui était trop violent avec elle et ses enfants. Tonio Labbé devait verser une somme à son beau-frère tous les mois pour compenser l'hébergement des siens. Dans ce temps-là, on ne divorçait pas, on vivait nos vœux matrimoniaux dans des maisons différentes.

Jérôme ne pouvait pas être gentil lorsqu'elle l'avait rencontré, au plus froid de l'hiver... Il reproduisait en classe ce qu'il vivait à la maison, tout simplement. Mais aujourd'hui, il était doux et, surtout, doué pour les études.

— J'aimerais faire un prêtre, avait-il un jour confié à Alvenia.

— Tu te sens attiré par Dieu, mon enfant?

— Oui, et j'sais qu'un prêtre a le pouvoir d'aider ben du monde... dit Jérôme, qui savait aussi que les études étaient très dispendieuses.

Alvenia en parla au curé, qui regarda avec elle les notes scolaires de l'enfant.

— S'il passe ses examens avec brio, je lui trouverai un donateur qui paiera ses études. Y'a plein de bonnes gens en ville qui cherchent à se payer les prières d'un jeune curé pour la vie, dit le religieux.

Depuis cette conversation, Jérôme restait souvent à l'école après la classe. Alvenia l'aidait à approfondir toutes les matières. Elle voulait que cet enfant réussisse.



Un beau matin de juin, monsieur le commissaire se présenta à l'école avec les examens.

— Vous devez répondre à toutes les questions, dit-il aux élèves. Vous avez deux heures pour faire l'examen. Et je chronomètre le tout. Pas une minute de plus. Quand je vais siffler, avec ce sifflet que j'ai au cou, vous vous lèverez et vous déposerez vos copies sur vos bureaux. Après ça, vous

sortirez, le temps que je les corrige. Ensuite, je vous donnerai vos notes. Bonne chance, les enfants.

On pouvait sentir la fébrilité dans l'air. C'était très solennel. Alvenia sortit et prit son chapelet. «Une petite prière pour ouvrir leurs esprits, ça sera pas de trop», pensa-t-elle. Elle se mit à marcher dans le rang. Puis, épuisée, elle s'assit à l'ombre de l'érable qui trônait dans la cour. On y avait posé une balançoire faite de cordages et d'une vieille planche fendue. Comme elle en avait essuyé des larmes dues aux chutes des enfants qui se balançaient trop vigoureusement...

La vie à l'école allait lui manquer. Elle avait certes eu froid et peur quelquefois quand les coyotes se lamentaient, mais elle avait aimé enseigner. Et elle s'était prise d'affection pour tous les enfants. «Un jour, j'aurai ma famille à moi avec Léopold», songea-t-elle.

Le jeune homme devait justement passer ses examens de fin d'études en notariat la semaine suivante. Le temps lui avait paru tellement long durant les études de son amoureux. De temps en temps, une lettre, mais pas plus. Léopold se donnait corps et âme pour finir sa formation.

Alvenia entendit siffler le commissaire. Sa gorge se noua. Elle vivait les mêmes émotions que ses élèves. La porte de l'école s'ouvrit et tous les enfants vinrent se réfugier près d'elle.

— J'ai peur, ma d'elle. J pense que j'ai oublié des numéros, dit Jacques, le petit Longpré.

— Ben non, t'es nerveux, c'est tout. Tu vas voir, j'te connais, t'oublies jamais rien, lui dit Alvenia.

Elle remarqua Jérôme qui marchait près de la clôture. Il avait l'air songeur. Elle alla le voir.

— Tu pries? demanda Alvenia.

Le jeune garçon la regarda. Il avait les yeux mouillés et tentait de retenir ses larmes. Alvenia lui demanda si ça allait.

— Oui... J crois que j'ai ben fait. J'ai tellement prié pendant l'examen. En tout cas, j'ai fait de mon mieux... Y faut juste attendre.

Après une bonne heure, le commissaire ouvrit la porte et demanda aux enfants d'entrer. Ils s'assirent tous à leur place et Alvenia, qui se tenait sur le côté de l'estrade en avant, croisa ses doigts.

Il invita les enfants à faire silence.

— Je suis fier de vous, les enfants. Vous avez été, et cela à ma grande surprise, vu les notes de l'an passé dans cette classe, tout à fait brillants. Je vais vous nommer un par un et vous viendrez chercher votre copie.

Il se dérhuma.

— Aurélie, première année, quatre-vingt-cinq, donc réussi.

Aurélie se serra les pattes, car la nervosité affectait directement sa vessie.

— Jonathan Aubé... deuxième année, quatre-vingt, donc réussi aussi.

Le cœur d'Alvenia battait la chamade devant ses élèves, qui affichaient un sourire angélique.

— Jérôme Labbé, septième année, et vous aviez redoublé l'an dernier... Eh bien, quatre-vingt-quinze. Exceptionnel et réussi.

Jérôme se leva pour aller chercher sa copie et sauta au cou du commissaire, qui se laissa faire, car il avait eu vent de tout ce que l'enfant avait vécu.

— Je vous félicite, Jérôme, mon enfant. Vous avez un talent exceptionnel. J'espère que vous le mettrez au service de la communauté.

Jérôme serra sa copie sur son cœur.

— Oh oui, monsieur!

Le commissaire arriva à la fin de sa liste. Il n'y avait aucun échec dans la classe d'Alvenia. Les enfants repartirent chez eux après une petite fête que leur institutrice avait préparée: un gâteau et quelques bonbons pour leur dire «bonnes vacances».

Alvenia ramassa ses affaires à son tour. L'année scolaire était finie. C'était le temps de retourner chez elle pour les vacances d'été. Elle avait réussi à se faire aimer des enfants et, surtout, à apprécier le métier d'enseignante. Monsieur Longpré arriva avec sa calèche pour ramener la jeune d'elle au village. Elle reviendrait dans le 9e Rang l'an prochain, le

temps que Léopold fasse son année comme clerc-notaire à Saint-Anselme. Ensuite, ils se marieraient. La tête pleine de rêves et de contentement, elle partit vers la maison de ses parents.

Au moulin, tout allait rondement. Depuis que Julien restait en permanence dans la vieille maison d'Ernestine, Georges en profitait pour arriver plus tard le matin. Son fils était un merveilleux administrateur et savait parler avec les ouvriers du moulin. Mais depuis quelque temps, Georges avait un autre intérêt: sa belle-fille.

De la fenêtre de son bureau, il pouvait la voir soigner ses poules et étendre son linge. «Elle fait exprès pour m'aguicher, ma foi», pensa-t-il en la regardant se pencher pour récupérer un nouveau vêtement à suspendre. Elle osait mettre sur la corde, et devant les yeux de Georges, ses dessous féminins! Ce n'étaient que des vêtements, sans plus, mais dans la tête de Georges Beaulieu, c'était une invitation.

Surveiller Florence devint le passe-temps préféré de Georges. «T'es pas contentée, avec Julien. Le p'tit a pas les atours de son père. T'es jamais montée au ciel en te faisant enculer?» Cela frôlait l'obsession...

## CHAPITRE 14



Le retour d'Alvenia à la maison familiale de Saint-Damien fut ponctué d'une succession de questions de la part de Marie:

— Comment était le commissaire? Les notes de tes élèves sont-elles à la hauteur de tes aspirations?

Alvenia ne savait plus où donner de la tête, prise dans le cadre de porte avec ses valises, son chapeau de paille dans la bouche et sa sœur à six pouces du nez.

— Laisse-moé entrer si tu veux que j'te réponde!

Elle déposa ses valises et accrocha son chapeau. Imelda descendit l'escalier.

— Ma chérie, comme j'avais hâte que tu arrives! T'as fait bon voyage? T'as la face pleine de poussière. As-tu ben barré la porte de l'école, pis remis la clé à monsieur Longpré?

La jeune femme s'assit. Encore une trâlée de questions! Elle était déjà épuisée.

— Laissez-moé le temps de reprendre mon souffle avant de débiter vos questions. On dirait que la fin du monde arrive dans cinq minutes! leur répondit la jeune femme.

Alvenia avait changé durant la dernière année. Vivre seule et ne voir sa famille qu'aux grandes occasions lui avait fait du bien. Elle était devenue majeure le 9 avril 1903 et, avec cette nouvelle perspective, beaucoup plus confiante en elle. Financièrement, elle était indépendante. Son père ne pouvait plus rien contre elle.

— Ouf! Donc, oui, tout est pour le mieux. L'école est ben barrée, j'ai fait bon voyage, j'ai eu aucun échec chez mes élèves et le commissaire était fier d'eux comme un paon.

Elle avança vers le salon où Georges fumait une cigarette. Il la regarda.

— Tiens, l'enfant prodigue qui nous revient... lança-t-il. Et majeure en plus!

Il avait analysé la situation comme Alvenia. Allait-elle dire à tout le monde qu'elle avait hérité et commencer à dépenser sa fortune? Ou bien jouerait-elle le jeu en ne disant rien du tout?

— Oui, père. D'ailleurs, je dois prendre rendez-vous chez maître Théberge pour mes affaires...

Georges devint rouge comme un coq. «Pour mon argent, tu veux dire», pensa-t-il.

Alvenia repassa devant Imelda, qui se demandait ce qui venait de se passer, et monta dans sa chambre. Marie la suivit en grim pant l'escalier à toute vitesse pour raconter à sa sœur ses péripéties chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours.



Le lendemain, Alvenia sortit marcher. Elle comptait les jours avant l'arrivée de Léopold. Elle avait trouvé le temps bien long sans lui. Elle descendit la petite côte et alla cogner chez maître Théberge. En entendant les petits talons de madame Théberge marteler le plancher, elle respira un bon coup. Elle se sentait un peu nerveuse. Après tout, ce n'était que la deuxième fois qu'elle venait parler argent avec son notaire.

— Oh! Alvenia, quelle belle surprise! Vous venez pourquoi?

— Je viens pour parler argent avec votre mari...

Madame Théberge se mit la main sur la bouche.

— N'en dites pas plus. Les affaires qui concernent l'étude de mon mari sont secrètes et jamais il ne m'en parle. La plus grande discrétion est de mise quand on est notaire. Léopold vous a jamais parlé de ça?

En effet, Léopold parlait d'amour avec Alvenia, et non d'argent ou d'affaires.

— Non, jamais...

Elle suivit madame Théberge jusqu'au bureau de son mari. Cette dernière cogna et ouvrit la porte.

— Alvenia Beaulieu veut te voir...

Le notaire se leva et retroussa ses culottes qui avaient toujours tendance à baisser.

— Entre, Alvenia, je voulais justement te voir. Imagine que j'ai reçu une lettre de mon fils Léopold. Tu sais qu'il a terminé ses études? Avec brio en plus! Il recevra son diplôme dimanche prochain.

Alvenia sourit. Léopold avait réussi, c'était merveilleux.

— Il nous a demandé si tu pouvais venir avec nous à Québec pour la remise de son certificat de notariat. Mon fils a le béguin pour toi, Alvenia. Il faut peut-être que tu demandes la permission à tes parents?

— Non, j'suis majeure maintenant, et mes parents ont pas à dicter ma vie. J'accepte volontiers de partir avec vous, répondit la jeune femme, le cœur battant et le feu aux joues.

Elle jubilait. Elle allait voir son amoureux recevoir son diplôme! Quelle robe allait-elle mettre pour l'occasion? Elle ne pouvait pas arriver avec une tenue déjà portée.

— Mais revenons à nos moutons. Tu voulais me parler de tes placements? D'ailleurs, je te dois les intérêts, qui te rapportent 60 dollars. Avec un nouveau taux de 10 pour cent, les économies montent bien.

Le notaire sortit un petit coffre et lui remit l'argent. Alvenia savait que le temps du paiement de ses intérêts était arrivé. Le notaire l'avait devancée dans sa demande.

— Auras-tu besoin de liquidités prochainement? demanda-t-il.

Alvenia sourit.

— Non, pas prochainement, mais peut-être bientôt, si ma vie venait à changer du tout au tout...

Le bon notaire sourit à son tour. Il comprenait qu'Alvenia pensait au mariage. Son fils Léopold ne savait rien de l'argent d'Alvenia. Jamais monsieur Théberge n'aurait trahi son vœu de silence sur son étude. De plus, selon lui, il était préférable que son fils choisisse Alvenia en pensant qu'elle n'avait rien. «L'amour doit être basé sur du solide», pensait-il.

Alvenia remercia maître Théberge, lui serra la main et sortit avec ses 60 dollars. Il faisait si beau, les oiseaux chantaient et Alvenia eut envie d'aller au magasin général s'acheter une robe neuve. Et peut-être un chapeau avec ça!

Devant le magasin, monsieur Labonté avait placé des fourches, des pelles et des râteaux dans des tonneaux de bois sur la galerie, prêts à partir! Il y avait foule dans la boutique, ce qu'Alvenia trouva curieux. Habituellement, c'était après la messe que tous les cultivateurs venaient se ravitailler et jaser un bon coup<sup>19</sup>. Alvenia entra dans le magasin. Madame Labonté, qui était en train de montrer des variétés de tissus à une dame, se rua sur la jeune fille sans s'excuser. Les cancans de cette cliente n'étaient sûrement pas très intéressants!

— Mais si c'est pas notre Alvenia, la delle du 9e Rang! T'es revenue quand? demanda la patronne.

— Hier, lui répondit Alvenia, qui se dirigea vers la section des vêtements pour dames.

Elle voulait faire ses achats assez rapidement. Elle avait beaucoup changé dans les derniers mois, mais le blablètege<sup>20</sup> du magasin lui tombait toujours autant sur les nerfs.

— J'aurais besoin d'une robe neuve... lui dit-elle.

Madame Labonté, qui avait le nez long, voulut en savoir plus.

— Pour le jardinage, peut-être?

— Non, pour une grande sortie.

Un petit frisson de jouissance parcourut la nuque de la marchande. Enfin, une grosse nouvelle! Elle tenta d'en savoir plus.

— Une sortie où? Pensez pas que je sois mémère... mais quand on sait pour quelle occasion, on peut mieux conseiller la cliente.

— Le notaire m’a invitée pour aller à Québec. Léopold, son fils, doit recevoir son diplôme de notariat.

— Ah! Alors, on est en amour, ma p’tite?

Alvenia s’approcha comme pour dire un secret:

— Si on vous le demande, vous direz que vous le savez pas!

La marchande se redressa, piquée au vif dans sa curiosité.

— J’ai ce modèle-ci qui, pour le prix, est ben avantageé...

Alvenia détourna le regard vers une magnifique robe en dentelle rose très pâle. Elle était posée dans la vitrine. Une vraie merveille.

— J’veux celle-ci, dit-elle.

La marchande s’esclaffa. Elle allait pouvoir fermer le bec à cette petite effrontée.

— J’crains fort que ton père trouve que huit dollars pour une robe, c’est pas convenable. C’est de la vraie dentelle, pas de la chipette.

Alvenia sourit. Ce n’était pas cette commère qui allait l’empêcher d’être la plus belle pour son Léopold.

— J’voudrais aussi le chapeau qu’y a devant le magasin dans la vitrine, avec de la dentelle aussi et des gants assortis. Si votre établissement a tout ça, bien sûr, ajouta Alvenia pour la piquer dans son orgueil.

La patronne tourna drette sur ses talons en faisant grincer le plancher. Elle alla chercher le chapeau, qui, avait-elle pensé, allait passer l’été en vitrine tant il était cher, puis revint et sortit de sous le comptoir une magnifique paire de gants blanc crème avec un joli bouton nacré.

— On en a pour onze dollars et quinze cennes. Une vraie fortune, dit la marchande, qui oscillait dans ses espoirs entre casser les reins d’Alvenia avec un pareil montant et faire la vente de l’année.

Alvenia releva le menton de fierté et sortit vingt dollars de sa sacoche.

— Payez-vous, madame Labonté, ça me fait plaisir de vous encourager.

La patronne lui donna la monnaie, puis s’empressa de placer tous ces effets dans une boîte avec du papier de soie. Elle ne comprenait pas d’où la jeune femme tenait tout cet argent. «C’est peut-être une partie de ses gages de d’elle qui vient de passer», pensa madame Labonté, qui se promit de se

souvenir de faire de la façon à la d'elle Beaulieu. Elle n'avait pas peur de payer.



Le dimanche suivant, les Théberge prirent la route avec Alvenia à leurs côtés, direction le collège. La jeune Beaulieu était magnifique dans sa robe de dentelle. On aurait cru une mariée tant elle était chic. Léopold fut estomaqué lorsqu'il vit sa douce. Il était heureux de la retrouver et d'échanger quelques mots avec elle.

Pour la remise des diplômes, des chaises avaient été disposées dehors dans la grande cour du collège. Sous les grands arbres, les invités seraient mieux que dans la salle avec ses grandes fenêtres orientées au sud. De quoi faire cuire un poulet tant il y faisait chaud. Les parents de Léopold firent signe à Alvenia pour lui indiquer qu'ils avaient trouvé un bon endroit pour regarder la collation des grades.

— Va avec eux, dit le jeune homme, qui aurait tant voulu l'embrasser devant tout le monde.

Il se contenta de lui baiser la main. Madame Théberge donna un coup de coude à son mari.

— Tu te rappelles comment on était, tous les deux?

Monsieur Théberge sourit. Sa femme et lui étaient encore amoureux.

— Et comment, ma chérie! Je te baisais la main en rêvant de t'embrasser ailleurs.

La femme du notaire se retroussa l'épaule, un petit sourire aux lèvres.

— Coquin, va...

Quelques minutes plus tard, les jeunes finissants étaient appelés à tour de rôle. Ils devaient monter sur l'estrade, prendre leur diplôme et serrer la main du recteur. Léopold fit comme les autres, en tentant de camoufler sa nervosité.

On célébra encore quelques instants avec les professeurs. Alvenia était si contente que Léopold revienne avec eux à Saint-Damien.

— On va avoir tout l'été pour s'aimer, Alvenia! Ensuite, un an de clerc à Saint-Anselme et on se marie. Vous êtes d'accord, madame Théberge? demanda Léopold.

— J crois bien, monsieur mon mari, dit la jeune fille.

L'avenir était beau, ils étaient jeunes et avaient devant eux tout leur temps.



Juillet commença avec l'insouciance des vacances. Alvenia et Léopold ne se cachaient plus pour se promener ensemble ou pour veiller au salon. Imelda était un chaperon digne d'un lion qui surveille sa proie. À chaque mouvement de Léopold, elle levait les yeux de son tricot et suivait les mains du jeune homme. Tellement qu'il devenait nerveux juste à l'idée de se moucher.

— Il se fait tard, mon homme, lui dit Georges un soir. Tu devrais aller voir si j'suis dehors.

Léopold se leva malgré le fait qu'Alvenia tirait sur sa manche pour qu'il reste près d'elle.

— Oui, monsieur Beaulieu. Chez vous, j'vois pas l'heure passer.

Georges le regardait avec mépris. C'était donc lui qui encaisserait son argent. Alvenia, que l'amour rendait aveugle, lui ouvrirait son lit et aussi son coffre-fort. «Son père, le chien, doit avoir prévenu son fils de l'héritage. C'est pour ça qu'y fait les yeux doux à Alvenia», pensa Georges.

Le père se leva et prit Léopold par le bras.

— Viens, mon jeune, lui dit-il. Je vais aller te reconduire sur la galerie. Alvenia va rester avec sa mère. Imelda aime ben jaser avec ses filles le soir venu. N'est-ce pas, ma femme?

Imelda acquiesça sans comprendre.

Arrivé sur la galerie, Georges étampa Léopold contre le mur.

— T'as flairé l'argent, toé. T'es un fin finaud... mais sache que je t'ai à l'œil. Asteure, retourne chez toé, don Juan.

Le pauvre jeune homme n’y comprenait rien. Il partit en se demandant ce que tout cela voulait dire.

Alvenia avait vu la scène par la fenêtre. Qu’avaient-ils pu se dire? Georges entra en s’allumant une cigarette.

— Qu’avez-vous discuté avec Léopold, père?

— J’lui ai offert une cigarette. C’est drôle, un jeune qui fume pas... j’aurais pas pensé!

Alvenia ne le crut pas une seconde et préféra monter se coucher plutôt que de se lancer dans une autre bataille avec son père. Il fallait qu’elle ait Hubert en vue. Il manigançait quelque chose, elle en était sûre.



Le lendemain, Léopold se rendit à la maison des Beaulieu. Comme on était en milieu d’après-midi, il savait qu’il ne risquait pas de tomber sur le père d’Alvenia. Il cogna et entra.

— Tu viens me chercher pour une promenade? demanda la jeune fille.

— Ouais... si tu veux, dit Léopold.

Ils marchèrent jusqu’au bas du village, puis coupèrent vers les champs. Il y avait là un joli ruisseau d’une bonne largeur. Il faisait si chaud qu’ils s’assirent sur des pierres près de l’eau. Les oiseaux chantaient et une légère brise soufflait sur les herbes hautes. Alvenia enleva ses souliers et ses bas et mit les pieds dans l’eau. Elle était fraîche, et cela lui fit du bien.

— Fais comme moé, y fait ben trop chaud!

Mais Léopold voulait parler d’autre chose que de la chaleur.

— Ton père m’a apostrophé l’autre soir. Il m’a parlé d’argent que j’aurais flairé... Qu’est-ce qu’il voulait dire? Tu l’sais, toé?

Le temps des secrets était fini. Alvenia savait que Léopold l’aimait pour les bonnes raisons et non pour son argent.

— J’ai hérité de ma grand-mère, y’a deux ans, la jolie somme de 7000 dollars.

Si Léopold n'avait pas été assis, il serait tombé en pleine face sur la terre battue.

— 7000 piastres, t'es sûre?

— Oui, mais j'ai pas voulu t'en parler avant. Tu comprends, y'a pas mal de gars qui voudraient marier une fille avec 7000 piastres placées chez le notaire.

— Mon père était au courant?

— Ben oui, mais y peut pas parler de ce qui se dit dans son étude...

— Oui, ça, je l'sais, mais tu sais, j't'aimais même pauvre comme la gale.

— On va pouvoir avoir la vie qu'on veut avec ce montant-là... J'suis tellement contente!

Elle sourit. Il n'y avait personne d'autre autour et elle se sentait amoureuse. Elle releva sa jupe jusqu'aux cuisses. Léopold suivait des yeux le mouvement du tissu. Il trouvait Alvenia si belle avec ses cheveux retenus par un ruban et ses yeux vert émeraude. Elle avait l'air d'une déesse.

— J'aurais besoin que... soupira la jeune femme.

Léopold, qui avait compris, regarda aux alentours. Il y avait une vieille remise.

— Viens, suis-moi!

Il prit Alvenia par la main et la guida vers la vieille bâtisse près du bois. Il faisait noir à l'intérieur, car leurs yeux avaient été éblouis par le soleil. Bien cachés de la vue des gens, Léopold embrassa Alvenia, qui voulait plus qu'un baiser. Elle déboutonna le pantalon de Léopold et lui, la robe de sa belle. Doucement, ils se dévêtirent complètement tous les deux.

Couchés dans le foin laissé là l'été dernier, ils découvraient le corps de l'autre sans aucune pudeur. Léopold caressa les seins d'Alvenia, puis sa main descendit à son entrecuisse et, de ses doigts, il écarta les lèvres. Alvenia se cambra sous la caresse. Une extase montait en elle. Elle n'avait jamais connu cela. Elle se laissa faire jusqu'à la jouissance.

Rassasiée, elle coucha Léopold sur le dos et prit son membre dans ses mains. Elle ne savait pas trop quoi faire. Léopold s'en rendit compte et vint l'aider. Lui aussi connut l'orgasme. Avaient-ils fait l'amour? Alvenia ne le

pensait pas. Ou du moins pas vraiment. Ils avaient fait connaissance avec leur intimité profonde.

— Je t’aime, Alvenia, et je veux t’épouser.

— Fais-le maintenant! lui répondit-elle.

Léopold la releva.

— Habille-toi et viens... Je t’amène quelque part.

Ils sortirent de la cabane où ils avaient vécu leur premier orgasme commun et remontèrent vers le village. Près de l’église, il y avait une chapelle construite par le curé après un feu. On l’appelait la chapelle des vœux. Plusieurs venaient s’y marier. Léopold entra et vit qu’il n’y avait personne. Il était fou de joie. Alvenia, qui tenait dans ses mains un pissenlit qui avait fleuri après les autres, entra à son tour.

Léopold la plaça devant lui et déclara:

— Moi, Léopold Théberge, en ce jour, marie Alvenia Beaulieu. Je promets de lui être fidèle et de l’aimer jusqu’à ma mort.

Surprise, Alvenia dit à son tour:

— Moi, Alvenia Beaulieu, en ce jour, marie Léopold Théberge. Je promets de lui être fidèle, de ne penser qu’à lui jusqu’à la fin des temps et de l’aimer lui seul et à jamais.

Léopold sourit. Il prit le pissenlit, le cassa en ne gardant que la tige et en fit un anneau qu’il passa au doigt d’Alvenia, puis il l’embrassa. À leurs yeux, ils n’avaient pas péché, car ils étaient maintenant mariés.

L’heure du souper étant arrivée, ils durent se séparer. Alvenia, avec son jonc de fortune au doigt, entra chez elle. Elle était enivrée de bonheur. Elle avait connu la jouissance et l’amour. Rien ne pouvait plus les arrêter. Léopold connaissait sa fortune et s’en foutait. Comme la vie était belle!



Georges flairait toujours sa bru, sa proie. Il avait remarqué que, tous les vendredis, Julien allait porter du bois au moulin Goulet dans le 6e Rang Est de Saint-Lazare. Il partait le matin vers huit heures et ne revenait qu’en fin

de journée. La Florence, avec ses petits seins rebondis, était toujours seule ces jours-là. C'était parfait.

Georges attendit vers neuf heures pour aller au moulin. En arrivant, il alla vérifier si la jument qui servait au transport du bois était bel et bien partie. Il fallait être prudent. Comme l'attelage n'était pas là, il se dirigea vers la maison de Julien et cogna. Florence, le tablier autour de la taille, vint voir qui était à la porte. Cela faisait trois mois que son fils l'avait mariée et pas encore de grossesse en vue. «Y cherche-tu encore le trou, coudonc», pensa Georges, qui commençait à bander juste à y penser.

— Que voulez-vous, l'beau-père? demanda Florence au travers de la porte moustiquaire.

Georges fit semblant de fouiller dans sa poche.

— J'ai oublié ma clé au village... Serais-tu assez aimable pour me faire passer par la maison? Jamais j'oserais passer par chez vous pour aller travailler dans mon bureau... mais là, j'ai pas le choix.

Florence, qui se méfiait toujours de son beau-père, le toisa.

— Bon, entrez... finit-elle par dire.

Il la suivit en refermant la porte en bois derrière lui. Ils traversèrent le salon pour atteindre un passage menant au bureau. Florence prit la clé qui était accrochée au mur près de la porte et chercha la serrure. Il faisait sombre de ce côté de la maison.

Georges en profita pour la plaquer au mur et retrousser ses jupes.

— T'as pas besoin d'ouvrir, j'connais l'endroit où j'veux aller, la belle... Sois gentille avec ton beau-père. Pis si t'es ben avenante, j'suis même prêt à te payer, dit-il en sortant de son pantalon le membre qui était raide comme une barre de fer. Julien a pas l'air capable de te faire un p'tit, mais moé, j'suis un vrai mâle. J'peux te rendre ce service-là. Hein, que tu veux être mère, hein?

Florence lui arracha une poignée de cheveux et se mit à crier.

— T'es maline, ma garce... Tu peux crier tant que tu veux, ton bonhomme est parti à Saint-Lazare pour la journée. Mais fais-toé-z-en pas, j'prendrai pas tout c'temps-là, lui dit-il en lui tripotant les seins.

Georges eut à peine le temps de finir sa phrase qu'il se sentit agrippé par la chemise. Julien était derrière lui. Il s'était fait remplacer par un ouvrier pour la livraison et revenait du moulin pour boire un peu d'eau. Il se mit à cogner son père au visage avec rage. Il était dans un tel état qu'il aurait pu le tuer si Florence ne l'avait pas retenu.

Le visage en sang, Georges le dévisagea d'un air baveux.

— Tu veux qu'on partage?

Julien lui asséna un dernier coup qui lui fit perdre connaissance. Il l'amena dehors, le coucha dans la calèche et, en claquant les rênes de la jument, le monta jusqu'au village.

Une fois chez lui, il le hissa dans la maison par le collet. Imelda, qui avait entendu tout ce vacarme, accourut. En voyant le visage de Georges, elle interrogea son fils:

— Y'a eu un accident?

— J'VEUX LE TUER! cria Julien en guise de réponse.

Georges revenait peu à peu à lui. Julien en profita pour mettre les points sur les i:

— Si tu remets les pieds chez nous, ne serait-ce qu'une seule fois, j'te jure que là...

Il laissa son père au sol et partit aussi vite qu'il était entré.

Georges s'essuya la bouche et repoussa Imelda, qui voulait l'aider.

— Ah, tasse-toé... Tu me tannes! dit-il à sa femme.

Il se releva en chancelant. «Y va redevenir doux. Y'a besoin de mon argent pour faire vivre sa jolie femme...» pensa Georges en éclatant de rire.

---

<sup>19</sup>Ici, je pars dans mes souvenirs. Quand j'étais enfant, j'aimais particulièrement les jaseries après la messe du dimanche sur le perron de l'église. Je me faufilais à travers les gens, en écoutant les uns parler de leurs vaches, les autres, de leurs enfants. Il y avait une communion fraternelle qu'on ne voit plus aujourd'hui. C'était un peu comme une grande réunion de famille. On aimait se voir et prendre des nouvelles des autres. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde qui, je crois, manque

de communautaire... Mais j'arrête là. Je ne suis pas le curé pour vous faire un sermon sur les bienfaits de parler aux voisins!

[20](#) Mot utilisé par chez nous pour désigner les petites discussions creuses.

## CHAPITRE 15



Georges attendit deux semaines avant de retourner au moulin. Il savait que son fils allait tout faire pour que les ouvriers travaillent bien. Il n'avait donc pas besoin de s'y rendre. Il fallait laisser couler le temps. Il avait pensé ses plaies, car Julien avait cogné fort. Pas question pour lui de sortir pour que les commérages partent de tous bords.

Imelda n'avait même pas voulu poser de questions. Julien avait sûrement vu tomber son père et l'avait ramené. Le reste, tout ce qui s'était dit, elle voulait l'oublier. Les filles n'avaient pas non plus cherché à savoir le fond de l'affaire.

— Vous savez, mes chéries, avec l'âge, on a les jambes qui flanchent. Par chance que votre frère était là pour le sauver, leur avait dit Imelda.

Alvenia n'en croyait rien. Il devait y avoir anguille sous roche. Leur père avait sûrement voulu rouler un paysan et celui-ci s'était défendu avec ses poings. Mais au village, on avait jасé. Quand Georges Beaulieu sortit à nouveau, certaines personnes avaient bien remarqué qu'il avait la face plaquée jaune par endroits. Et ce n'était pas la jaunisse. On disait qu'il s'était battu, mais avec qui? Quelques-uns prétendaient qu'Imelda le battait.

Les cancans allaient tellement bon train que certaines Dames de Saint-Anne voulaient faire perdre la présidence à Imelda. On était en temps d'élection, et bientôt, toutes les femmes de cette association devraient élire pour deux ans une nouvelle présidente ou renommer la même. Quand ce complot vint aux oreilles de madame Beaulieu, elle ne dormit plus la nuit. «Prendre ma place? Elles vont me l'payer celles qui colportent des ragots sur mon compte», s'était-elle juré.

Elle décida de faire campagne et enrôla dans ses rangs sa fille Marie.

— Tu vas faire toutes les portes du village pour aller voir ces bonnes dames et leur parler de ta mère, lui imposa Imelda.

Marie, qui était assez timide, la regarda les yeux comme des billes.

— Mais mère, que voulez-vous que je dise sur votre compte?

La bonne femme s'empourpra.

— Dis leur que je cuisine bien et que je sais tenir maison. Que j'me confesse toutes les semaines et que mon livre de prières a tellement servi qu'on voit presque plus le texte qui y est écrit. Si on me voit pas comme une sainte après ça, j'tire ma révérence.

La campagne commença. Marie était partout et Imelda allait deux fois par jour au magasin général pour parler à toutes les femmes qui s'y présentaient.

Le grand jour du scrutin arriva. Monsieur le curé était présent à la réunion, qui se tenait à la sacristie de l'église. Imelda ouvrit l'assemblée:

— Après lecture de l'ordre du jour, nous passerons au vote si important de la place de présidente de l'association. Comme vous le savez, nous devons choisir une femme forte et respectée de tous. Une femme dont le mari a une certaine influence sur la paroisse. Une femme qui a porté des enfants, de préférence, et surtout une femme avec une certaine instruction. Si possible, une femme qui provient de la ville...

Le curé se dérhuma. Imelda était la seule qui n'était pas originaire de la campagne. Elle y allait trop fort, la mère Beaulieu.

On distribua papiers et crayons à toutes les participantes.

— Pour celles qui auraient de la difficulté à lire, nous avons deux noms. Celui du haut, Imelda Beaulieu, et en dessous, Marie Lecours. Vous n'avez qu'à faire une croix sur le nom de la personne que vous choisirez. Ensuite, pliez le papier et venez le mettre ici dans le panier.

Imelda regardait la salle. Elle les fixa toutes dans les yeux, puis s'assit. À tour de rôle, les dames vinrent déposer leurs billets. On fit le décompte avec monsieur le curé.

— Imelda Beaulieu est réélue par une voix de majorité, annonça le prêtre.

La nouvelle présidente eut besoin de se faire tapoter la main par sa fille pour reprendre ses sens.



En août, les rapports entre Julien et son père n'étaient toujours pas revenus au beau fixe. Tellement que Georges, pour remédier à tout cela, alla voir le notaire. Il fit passer un contrat dans lequel il léguait, de son vivant, vingt-cinq pour cent de la valeur de la compagnie à son fils Julien afin de le récompenser pour le travail bien fait et lui assurer son amour de paternel.

Quand Julien fut convoqué chez maître Théberge pour signer l'entente, il comprit que son père regrettait son geste et qu'il acceptait enfin de lui donner certains biens. Il était aussi précisé au contrat que la maison du moulin revenait au jeune homme. Julien était enfin propriétaire. On ne dirait plus la «maison à Georges», mais la «maison à Florence et Julien».

— Tu vois, ma douce, dit-il à sa jeune épouse, il se repend de son geste. T'sais, c'est rien qu'un homme et t'es si belle. J'veux pas excuser ce qu'il a fait, mais ça reste que c'est mon père. Et pis ça, j'y peux rien!

Florence sourit à son mari. Il aurait de quoi vivre décemment maintenant sans être sous le bon vouloir de Georges. Mais elle ne faisait pas confiance à son beau-père pour autant. Elle serait toujours sur ses gardes avec lui et surveillerait son influence sur Julien.



Le jeudi suivant, Alvenia fut réveillée par des bruits de sabots et des cris:

— Au feu!!! Y'a le feu!!!

Elle enfila une robe et descendit en vitesse. Son père attrapait son manteau.

— Y'est où le feu? lui demanda-t-elle.

Imelda, qui sortit de la cuisine, répondit:

— La chapelle des vœux brûle. Que le Seigneur nous protège des démons du feu!

Alvenia mit la main sur son cœur. Pas la chapelle des vœux! Elle attrapa son chapeau pour suivre son père.

— Vas-y pas, c'est pas la place des femmes là-bas! cria sa mère.

Pour toute réponse, la jeune fille leva la main et sortit.

Dehors, on pouvait voir la fumée noire monter très haut.

Comme la chapelle se trouvait juste à côté de l'église, il ne faudrait que quelques tisons pour embraser la sainte bâtisse.

Sur les lieux, Alvenia remarqua tout de suite Léopold. Les manches roulées, il faisait la chaîne avec plusieurs hommes pour acheminer les chaudières d'eau. D'autres pelletaient de la terre sur le bas des murs pour étouffer le feu. Mais à la vitesse où l'incendie gagnait du terrain, c'était peine perdue. Le curé faisait le tour du bâtiment avec son goupillon pour asperger les lieux d'eau bénite, mais le vent qui soufflait attisait les flammes.

— Oh! Bonne sainte Anne, sauvez votre chapelle! priait le prêtre, la figure noircie par la fumée.

Avec le vent, le feu gagna la grange du curé. On eut juste le temps de sortir les animaux que le brasier emportait le toit. Ces structures de bois sec s'enflammaient si facilement.

— C'est peine perdue, s'exclama un des marguilliers. On se brûle pour rien. Laissez aller les flammes.

En voyant leur chapelle calcinée, Alvenia se mit à pleurer. C'est là, devant Dieu, que Léopold et elle s'étaient juré leur amour. Elle avait le cœur tout retourné. Léopold la regarda et sut tout de suite ce qu'elle pensait. Il s'approcha d'elle. Il avait la figure toute noircie et la chemise trempée de sueur.

— Pleure pas, Alvenia. La bâtisse est plus là, mais moi, je reste, pis ce que je t'ai dit aussi, ça reste.

Il la prit dans ses bras pour la consoler. Personne ne faisait attention à leur proximité. Tous ne regardaient que le bois noirci par le feu. La chapelle

et la grange étaient entièrement parties en fumée<sup>21</sup>.

Alvenia retourna chez elle. L'incendie marquait la fin de l'été. Dans trois jours, Léopold partirait pour faire son année de clerc à Saint-Anselme. Au moins, comme ça, il se rapprocherait d'elle. Peut-être pourrait-il venir la voir de temps en temps dans sa classe du 9e Rang, où les soirées d'automne et d'hiver étaient bien solitaires. Comme le temps serait long, maintenant qu'elle avait goûté aux caresses de son amoureux...

Le matin du départ du jeune homme, Alvenia se rendit chez les Théberge. En arrivant, elle remarqua que les bagages avaient déjà été déposés dans la carriole. Le notaire prenait la cléricature de son fils très à cœur. Il lui avait acheté un beau cheval et une voiture pour ses va-et-vient.

— Je t'ai aussi acheté la calèche pour l'hiver. Un bon notaire est toujours prêt pour aller chez un client. Un peu comme le docteur, dit le père.

— Merci papa, j'suis bien content. J'vais pouvoir venir vous voir de temps en temps. J'sais que le notaire de Saint-Anselme est ben fin, lui pis sa famille, mais j'vais m'ennuyer de mon coin de pays, dit Léopold.

Alvenia, qui était tout près, sourit.

— De ton coin de pays ou d'une certaine personne du pays? ajouta en riant son père.

Pour toute réponse, Léopold lui serra la main en souriant. Il regarda Alvenia. Il aurait bien aimé être un peu seul avec elle. Monsieur Théberge, qui avait remarqué leur échange de regards, ne voulut pas gêner les amoureux.

— Bon ben, je rentre avec ta mère, dit-il. On a tellement d'ouvrage, pis les longs adieux me tapent sur les nerfs.

Il empoigna la main de sa femme, qui retenait ses larmes près de la galerie, et entra dans la maison.

Léopold prit Alvenia par la taille.

— Je t'aime, tu le sais, ça. Pis avec mon attelage, j'vais peut-être pouvoir venir te voir avant Noël. Ça couperait un peu le temps passé loin de toé.

Alvenia, la tête appuyée sur sa poitrine, écoutait son cœur. Boum, boum, boum. «Tant que ce cœur battra, je serai heureuse», pensa-t-elle.

Léopold lui releva la tête et l'embrassa doucement. Elle aurait voulu que ce baiser dure à jamais. Les cloches de l'église se mirent à sonner.

— J'dois partir, ma douce, mais j't'amène icitte en dedans de moé, lui dit le jeune homme en montrant son cœur.

— Tu feras attention, pis regarde pas les autres filles... J'sais que j'devrais pas dire ça!

— L'autre jour dans la remise... tu m'as rendu aveugle. J'vois plus que toé, avoua Léopold en lui flattant les cheveux. Tes yeux vert émeraude me hantent toutes les nuits. J'oublierai jamais ce vert-là.

Il monta dans sa voiture et claqua les rênes. Alvenia le suivit des yeux tant qu'elle put, puis elle retourna chez elle. Demain, ce serait à son tour de retourner à l'école. Elle avait quand même hâte de retrouver ses élèves et d'accueillir les petits nouveaux.



Quand Alvenia arriva à l'école du 9e Rang, le temps était venteux. Son père était venu la reconduire en prétextant avoir affaire dans le coin. En l'entendant, Imelda avait pincé les lèvres. Alvenia pensait bien que Georges avait une maîtresse. Jamais elle ne voyait ses parents se démontrer la moindre affection. Ils vivaient comme frère et sœur. Elle ne voyait pas le mariage comme cela. Elle voulait vivre l'amour total. L'amour unique qui te fait sentir vivant. Celui qu'on ne peut pas remplacer. L'amour parfait... Oui, elle le vivrait avec Léopold.

— J'entre tes valises, pis j'm'en vais ensuite, lui dit son père.

Alvenia ne voulait pas le retenir. Entre elle et lui, il y avait toujours un froid. Il déposa ses valises dans l'entrée de la classe.

— C'est parfait, j'vais me débrouiller toute seule.

Il partit sans rien ajouter. Alvenia referma la porte derrière elle. Elle serait ici jusqu'aux fêtes. Un frisson parcourut son corps. L'humidité était

entrée dans la bâtisse. Elle prit du papier, le roula et le mit dans le poêle. Elle ajouta ensuite du bois fendu bien fin et alluma. Puis elle monta ses valises à l'étage. En redescendant, elle constata que la classe était remplie d'une épaisse fumée.

— Le feu est pris dans l'école! cria-t-elle.

Elle mit son mouchoir sur sa bouche et sortit. Une boucane noire s'échappait par la porte. Heureusement, monsieur Longpré passait à cheval. L'agriculteur ne fit ni une ni deux et entra dans le petit bâtiment pour voir les dégâts.

— La cheminée est bouchée, dit-il de retour dehors. La fumée sort pas... Y doit y avoir un nique d'oiseau dans le tuyau!

Il prit l'échelle derrière la bâtisse et monta sur le toit. Alvenia le vit entrer son bras dans la cheminée et en ressortir un paquet de foin et de brindilles. La fumée pouvait enfin sortir normalement.

— Y faut toujours regarder le tuyau l'automne, avant d'allumer la première fois, dit monsieur Longpré. Les maudits oiseaux noirs font leur nique partout. Une delle doit savoir ça.

Alvenia avait eu plus de peur que de mal. Elle remercia le paysan, qui reprit son chemin. Elle aéra la pièce et se mit à faire du ménage. Dans deux jours, ses petits arriveraient. Elle avait hâte. Elle respira un bon coup. C'était la dernière année qu'elle enseignerait, puisqu'elle se marierait à la fin de l'année scolaire. Elle troquerait son titre de delle contre celui de madame.

Le matin du premier jour de classe, Alvenia, souriante, sonna la cloche. Les élèves arrivèrent en courant, tout heureux de commencer leur année scolaire. Pour plusieurs, l'été était synonyme de travail acharné. Il fallait faire les foins et récolter les provisions pour tout l'hiver.

— Bonjour ma delle, dit la petite Aurélie, qui avait bien grandi d'un pouce durant l'été.

— Bonjour, ma chérie. Prête pour une nouvelle année?

— Oui, et hier, j'ai ben révisé mes lettres avec maman... J'me trompe pus entre le D et le B maintenant, confia l'enfant avec une lueur de fierté

dans les yeux.

— Entrez tous et assoyez-vous. On va commencer par dire un «Notre Père», proposa Alvenia en enlevant la casquette du p'tit dernier qui ne connaissait pas encore les règles de l'école.



Septembre et octobre passèrent doucement. Léopold et Alvenia échangeaient une correspondance régulière. La jeune femme n'avait qu'une hâte: retourner dans les bras de son amoureux. Pour elle, la vie était déjà tracée. Il ne lui fallait qu'être patiente.

Pour sa sœur Marie, tout était bien différent. Sa mère Imelda, voyant que sa fille aînée se rapprochait de la catherinette<sup>22</sup>, voulut lui présenter quelqu'un. Oui, elle avait toujours prôné à ses filles le célibat, mais plus elle vieillissait et plus son envie de voir des petits-enfants courir dans sa maison se renforçait. Julien et Florence, mariés depuis six mois, n'avaient pas annoncé de nouveau. Pourtant, la Florence était fertile, puisqu'elle avait déjà été enceinte. Alvenia, ça se voyait à dix pieds, allait épouser le gars du notaire. Imelda n'était pas folle, elle voyait bien que sa fille se pâmail devant le jeune homme.

Marie allait donc se retrouver toute seule un jour. Sa mère ne serait pas toujours là pour écouter ses angoisses.

— Marie, connais-tu le garçon des Rouillard? Ils sont forgerons à Buckland, demanda-t-elle à sa fille en train de broder un napperon.

Marie releva la tête, les lèvres pincées.

— Jamais entendu parler. J'cours pas faire ferrer des chevaux moé, mère.

— Son père lui lègue la forge. Il est veuf, le pauvre homme, et a décidé d'aller finir ses jours chez sa fille à Saint-Gervais. C'est une grande chance pour la femme que le jeune Rouillard va choisir. Pas avoir à finir les vieux, pour une jeune mariée, c'est une aubaine. Moé, j'ai eu à m'occuper de ton grand-père. Ça a pas toujours été facile, cré-moé<sup>23</sup>!

Marie se leva et posa sa broderie sur le coin de la table.

— Mère, j'veais rester avec vous. C'est moé qui vas vous fermer les yeux. Vous en faites pas, j'veais être votre bâton de vieillesse.

Imelda soupira. Elle allait pourtant tenter une rencontre entre le petit Rouillard et sa fille.

Cela se produisit le dimanche suivant. Il faisait beau et le temps était chaud. Après la messe, tout le monde jasait sur le perron de l'église. Habituellement, Imelda et sa fille demeuraient devant la porte pour être le plus près possible de monsieur le curé, qui venait toujours jaser avec ses paroissiens. Être dans l'entourage du curé était toujours bien vu. Mais ce dimanche-là, Imelda prit sa fille par le bras et la fit passer à travers la foule. Marie se retrouva nez à nez avec Adelbert Rouillard, fils de forgeron. Le jeune homme venait souvent à la messe à Saint-Damien. Sa grand-mère vivait près de l'église, donc il faisait une pierre deux coups en venant la voir.

— Pardon, fit Marie, qui était coincée entre le jeune homme et sa mère qui jouait du coude pour limiter l'espace entre les deux jeunes gens.

— Vous excusez pas, dit Adelbert, qui regardait Marie avec un petit sourire en coin.

Le pauvre jeune homme n'était pas habitué à faire le beau devant les filles. Il était loin d'être un coureur de jupons. Avec ses cinq pieds de haut et sa bedaine rebondissante, c'était certain que les filles ne se pâmaient pas pour lui. À vingt-quatre ans, il avait déjà commencé à perdre ses cheveux. Il ne lui restait plus qu'une couronne qu'il essayait de cacher avec une longue couette de cheveux qui zigzaguait sur le dessus de son crâne. Marie, qui mesurait un bon cinq pieds six pouces, le dépassait presque d'une tête.

— Y fait beau, hein? dit-il.

— Très beau, répondit Marie.

— Y fait pas frette, hein?

— On a une bonne chaleur.

— Pis y vente pas trop, hein?

— C'est ben supportable.

— C'est pas trop nuageux en plus, hein?

Marie se mit à bouillir.

— Oui, oui! On est ben dehors, mais si vous continuez à me parler de température, c'est la mienne qui va monter, lança-t-elle.

Le jeune homme en fut ébloui. Une femme, une vraie femme, qui est capable de dire son opinion et même de se battre pour ses idées! Une vraie tigresse...

— Pardon, j'ai pas l'habitude de parler ben ben. Les chevaux, ça jase pas trop, hein!

Marie replaça son chapeau. Comme elle n'avait rien à rajouter à cela, sa mère prit le relais.

— Vous devriez venir prendre une tasse de thé cet après-midi, mon cher ami, dit Imelda. J'sais que vous allez toujours dîner avec votre grand-mère après la messe. Sinon, j'vous aurais invité pour le repas. J'aime beaucoup parler de chevaux.

Marie regarda sa mère avec des yeux accusateurs.

Adelbert bomba le torse. Parler de chevaux était toute sa vie. Marie, qui écoutait sa mère, n'en revenait pas. Était-elle en train de lui forger un rendez-vous galant?

— Ben sûr que j'viendrai avant de remonter par chez nous, dit le jeune homme.

Avant que Marie puisse prononcer une toute petite objection, Imelda la tira par le bras vers madame Gagnon, femme du bijoutier.

— Ma chère, vous avez donc un beau collier de perles! s'exclama madame Beaulieu.

À quatorze heures, Adelbert arriva chez les Beaulieu. Il avait l'air mal à l'aise. L'invitation l'avait tellement pris par surprise qu'il ne savait pas au juste pourquoi il était là. «Y'ont peut-être envie d'acheter un cheval. Y veulent peut-être que j'les conseille», pensa Adelbert, qui maquignonnait un peu partout dans le comté. Il cogna à la porte en se lissant la couette sur le crâne. Imelda s'empressa de lui ouvrir.

— Entrez, mon brave, nous vous attendions, dit-elle.

Toute souriante, elle lui montra le salon où déjà était assise Marie, qui brodait de plus belle.

— Vous prendriez bien un thé, mon brave?

— Pressez-vous pas, j’bois rarement du thé en après-midi.

Adelbert restait debout dans le salon, ne sachant pas où s’asseoir. Imelda le prit par le coude et alla l’installer sur le sofa, près de Marie. La jeune femme jeta un regard d’inquisiteur à sa mère. Elle posa sa broderie et se tourna vers le forgeron.

— On m’a dit que vous commerciez les chevaux. Est-ce vrai? demanda Marie, qui n’avait qu’une envie: que l’après-midi passe très vite.

Le jeune homme, trop content d’avoir une conversation sur sa passion, s’empressa de répondre:

— Oui, surtout les étalons. Y’a une grosse demande pour les mâles pas castrés.

Marie avala de travers.

— Plus les gosses sont grosses, plus on peut en tirer un bon prix, ajouta-t-il.

Marie replaça ses cheveux. En voyant ce geste, Adelbert pensa que Marie était excitée. Il osa aller plus loin, l’air un peu grivois:

— C’est pas juste la longueur de l’engin qui compte, y faut aussi qu’y soit fringant... si vous voyez c’que j’veux dire?

À ces mots, Marie s’affala sur le sofa. Elle le regarda dans les yeux:

— Excusez-moé!?

Elle grimpa dans sa chambre et s’enferma dans sa garde-robe. Ce fut la fin de ses amours avec Adelbert Rouillard, fils de forgeron et vendeur de gosses en tout genre.



Le mois de novembre commença tristement. Le froid et la pluie ne lâchaient pas. Depuis une semaine, le soleil n’avait pas montré le bout de son nez. Tellement qu’Alvenia gardait les enfants dans la classe durant les

récréations. Elle les faisait dessiner. Les murs étaient tapissés de leurs œuvres.

Déjà deux mois qu'elle n'avait pas vu Léopold. Son amoureux lui manquait. Surtout quand son regard se posait sur le dessin de princesse avec une grande robe blanche qu'Aurélie avait fait. Elle se rêvait en mariée.

Les journées raccourcissaient et les soirées étaient terriblement longues, seule à l'école. Alvenia avait commencé un tricot, un foulard pour Léopold, qu'elle lui donnerait à Noël. Elle avait choisi une laine rouge vif. N'était-ce pas la couleur de l'amour?

Un soir que le vent craquait les murs de la bâtisse, Alvenia se fit chauffer de l'eau pour prendre un bain. Il fallait s'y prendre de bonne heure pour avoir assez d'eau pour emplir une cuvette. «Une fois par deux mois, un vrai bain, c'est pas un luxe», se dit la jeune femme pour se motiver. Deux gros chaudrons en fer-blanc chauffaient sur le poêle. Bien sûr, elle se lavait avec une serviette tous les soirs. Mais le froid dehors lui glaçait les os et elle voulait se réchauffer. Elle avait installé des draps sur une corde pour cacher sa nudité, même s'il n'y avait jamais personne autour. La maison voisine la plus proche était à au moins un demi-mille. Elle attacha ses cheveux et versa l'eau bouillante dans la cuvette. La vapeur bienfaisante d'un bain chaud la réconfortait déjà.

Elle commença à se dévêtir quand un bruit de pas sur la galerie l'arrêta net. Qui pouvait bien traîner là à cette heure? Jamais elle n'avait été importunée par personne. Elle n'avait pas entendu non plus de voiture arriver. Elle s'avança discrètement et regarda par la fenêtre.

— Mon doux, c'est toé! s'exclama-t-elle.

Elle ouvrit la porte et son Léopold était là. Elle lui sauta au cou.

— J'ai laissé mon attelage dans le bois à côté. Mon cheval aura pas froid dans une talle d'épinettes avec une bonne couverture sur le dos et...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'elle l'embrassa doucement. Le jeune homme la prit dans ses bras.

— J'te dérange peut-être? dit-il, pour faire une plaisanterie.

Alvenia l'amena derrière les draps qui servaient de paravent.

— J’prenais un bain... mais si tu veux, tu peux m’aider, lui dit-elle.

L’attelage caché dans le bois, personne ne saurait que son amoureux était venu. C’était un moment béni. Un instant de bonheur dans cet automne qui n’en finissait pas.

Il la prit dans ses bras et la dénuda doucement. Elle s’assit dans la baignoire. Léopold retroussa ses manches. Il lava avec soin le dos de sa douce et monta au cou, où il déposa un baiser. Il leva ses bras et lava ses aisselles en descendant sur ses seins qui pointaient, gonflés de désir. Il les embrassa et descendit sa main dans l’eau pour atteindre le sexe d’Alvenia. La jeune femme frémit, mais se leva.

Elle le déshabilla à son tour. Léopold se laissa faire et, une fois nu, entra dans la cuvette. Elle se mit à le laver aussi doucement. Elle embrassait chaque partie de son corps. Elle s’était tellement ennuyée de leurs caresses. Léopold, resté debout, se laissait caresser et regarder, tel un modèle devant un peintre. Elle descendit sa main le long de son torse jusqu’à son sexe qui n’en pouvait plus.

Alvenia prit Léopold par la main.

— Viens, j’veux que tu me prennes... mais vraiment, à soir, lui dit-elle.

— T’es sûre?

Pour toute réponse, elle l’embrassa.

Léopold la regarda avec amour. Il allait découvrir la volupté de s’insérer dans le corps de celle qu’il aimait.

Alvenia se coucha sur le lit.

— T’es sûre, hein? répéta-t-il. J’veux pas prendre ta virginité si t’as le moindre doute que j’suis l’homme de ta vie!

— Même si tu venais à disparaître, j’pourrais pas aimer un autre homme que toé! Ça, j’té le jure devant Dieu, dit la jeune femme en plaçant la main de son amoureux sur sa poitrine.

Ils firent l’amour, s’accrochant l’un à l’autre, comme un noyé s’attache à une bouée. Ils ne faisaient plus qu’un.

---

[21](#) Notez bien que la véritable chapelle des vœux brûla complètement en 1905, ainsi que la grange du curé qui se trouvait tout près. Mais rien ne pouvait arrêter le père Brousseau. Il trouva des dons et, avec courage et travail, les paroissiens de Saint-Damien la firent reconstruire en 1906.

[22](#) Cette coutume remonte à nos ancêtres français. Autrefois, les jeunes filles qui atteignaient l'âge de vingt-cinq ans sans avoir convolé en justes noces coiffaient, comme on disait, Sainte-Catherine le jour de l'anniversaire de la bienheureuse. Le 25 novembre, les jeunes femmes n'ayant pas trouvé mari et ne voulant pas rester seules se coiffaient la tête de chapeaux fous et extravagants pour aller au bal donné en l'honneur de Saint-Catherine. Ainsi identifiées, les jeunes hommes savaient par le fait même lesquelles de ces demoiselles voulaient se marier!

[23](#) On oublie trop fréquemment de nos jours comment, dans le temps, on s'occupait de nos personnes âgées. On n'avait pas les CHSLD comme aujourd'hui. Non, il était de coutume que celui qui voulait la terre ou le commerce des parents le reçoive gratuitement, mais à une condition: il devait garder ses parents jusqu'à leur mort et veiller à leur donner un enterrement digne de leur nom. Les jeunes ne se ramassaient pas avec des dettes d'achat en partant, mais ils payaient, en bons soins, leurs aînés.

## CHAPITRE 16



Les fêtes de fin d'année arrivèrent, à la grande joie d'Alvenia. Cinq semaines s'étaient écoulées depuis la nuit où Léopold l'avait prise. Elle ne rêvait qu'à ses bras. Mais comment allaient-ils pouvoir avoir autant de proximité en demeurant chez leurs parents? Qu'importe. Au moins, ils seraient ensemble.

Alvenia avait fermé sa classe le 23 décembre. Les enfants, tout excités par les fêtes, ne portaient plus attention aux cours. La jeune femme les comprenait. Elle-même n'avait plus la tête au français ni à la géographie.

La veille de Noël, Marie et Imelda s'affairaient à la cuisine, tandis qu'Alvenia décorait le sapin.

— Mets-le plus loin de mon piano, lui demanda Marie. J'ose pas repenser à l'an passé. Ce Marcel... Mettre une bouteille de vin ouverte sur un si bel instrument de musique. Y faut être complètement fou!

Imelda se pinça les lèvres.

— Et j'vous avertis, mère, j'veux pas danser ou quoi que ce soit d'autre avec un homme. J'me tiendrai à ma place et je ferai la conversation à nos invités. J'ai eu ma leçon du set carré!

Alvenia riait aux éclats dans le salon en repensant aux jupons de sa sœur par-dessus tête. Pauvre Marie, prise entre la peur et la vertu! «Moé, j'préfère mordre dans la vie», pensa-t-elle.

Cette année, le réveillon de Noël se passait chez les Beaulieu. On avait invité le notaire et sa famille, le docteur et son épouse, quelques commerçants, Julien et sa femme Florence, qui n'était toujours pas enceinte.

— Tu trouves pas ça drôle, toé, que Florence parte pas en famille?  
demanda Marie à sa sœur.

Alvenia n’y avait pas pensé. Elle se mit à compter sur ses doigts.

— Ça fait combien de temps qu’ils sont mariés?

— Ben, huit mois, dit Marie. En huit mois, ils auraient dû avoir le temps de passer à l’acte conjugal, tu crois pas?

Pauvre Marie, qui voyait cela comme une corvée. «Si elle savait le plaisir de se faire aimer! La sensation que tu peux avoir quand ton homme te pénètre.» À cette seule pensée, Alvenia rougit subtilement.

— Fais-toi-z-en pas avec ça! Julien va être père betôt, j’en suis sûre, dit-elle.

— J’espère, parce que père, lui, y compte les mois. Y’arrête pas de demander à mère de faire le suivi auprès de Florence.

— Pourquoi y lui demande pas lui-même? Y va à la scierie presque tous les jours, que mère me disait.

— J’sais pas. Mais disons que père et Julien se parlent peu... alors avec sa femme... conclut Marie.



Les invités arrivèrent après la merveilleuse messe de minuit où Léopold chanta parfaitement. On lui avait même demandé de faire le solo d’*Adeste Fideles*. Un véritable honneur qui flatta le cœur d’Alvenia. Les hommes du village voyaient maintenant Léopold comme un adulte depuis qu’il avait été reçu notaire.

On mangea copieusement et la soirée dansante commença. Alvenia ne se lassait pas d’être dans les bras de Léopold. Et pour une fois, personne n’avait rien à redire. Il était clair maintenant que ces deux-là étaient amoureux et qu’ils se marieraient sous peu.

— J’ai eu le contrat de bois pour reconstruire la chapelle des vœux, annonça Julien à son père, qui se tenait un peu en retrait.

Georges n'osait pas être trop près de Florence. Il devait filer doux devant son fils.

— Bien, on va commencer à scier après les fêtes. Mais de toute façon, tu sais déjà ce qu'y faut faire.

Julien examina son père. Le contrat de bois n'avait pas l'air de l'intéresser.

— J'me trompe ou vous avez l'air préoccupé?

— Ben, j'trouve drôle que ta femme attende pas encore d'héritier. Après huit mois, souvent, le p'tit est au fourneau.

Julien se mit à gratter le plancher avec son soulier.

— Justement, on se le demande aussi. Florence a ben hâte d'être maman, pis moé, j'me demande pourquoi j'suis pas capable de lui en faire un. C'est pas qu'on veut pas, vous savez, on travaille dessus presque tous les jours...

Julien était mal à l'aise de parler de tout ça, surtout avec un père qui avait fait des avances à sa propre femme. Mais à qui pouvait-il en parler? Pas au curé, certain!

— J'ai pris rendez-vous avec le docteur. Peut-être qu'y pourra m'aider...

Georges acquiesça de la tête. Il ne comprenait pas. Si sa femme se montrait gentille presque tous les soirs, il devrait y avoir un bébé en chemin. Elle était bonne pour en porter, la Florence. Elle en avait déjà perdu un à cinq mois.



Le jour de l'An arriva et, avec lui, les vœux pour la nouvelle année.

— J'vous souhaite un beau bébé, dit Imelda à Florence, qui rougit.

— Merci, madame Beaulieu, pis moé, de la santé, répondit la jeune femme.

Alvenia regardait Marie, qui affichait son air de supérieure de couvent.

— Moé, j'te souhaite d'être heureuse autant que j'le suis, dit-elle à son aînée.

Marie sourit. Sa sœur la serra dans ses bras. On ne montrait pas assez nos émotions dans cette famille.

— Moé, j'te souhaite le mariage... parce qu'on voit ben que c'est ça que tu veux. Moi, j'aurais rêvé pour nous deux d'être des vieilles filles. On aurait pu vieillir ensemble.

Alvenia eut du chagrin. Marie ne pourrait jamais faire sa vie. Elle était trop coincée. Puis, elle se déplaça vers son frère.

— À toé, Julien, j'te souhaite un bel enfant. L'amour, tu l'as déjà, pis la santé te pète dans la face, dit Alvenia en l'embrassant.

— Mon doux, ma sœur, tu deviens très affectueuse. C'est Léopold qui te montre ça? lui demanda-t-il.

Sa sœur partit à rire. Elle baissa la voix et se rapprocha.

— Y me montre à vivre... pis sans tabou en plus, chuchotat-elle. Libre comme l'air comme Adam et Ève au paradis.

Julien la regarda. Sa sœur venait de lui faire une très grande confidence. Elle faisait l'amour avec Léopold.

— Fais attention, tu joues avec le feu. Compte ben tes jours, Alvenia, si tu veux pas avoir un paquet avant le temps...

Cette dernière l'embrassa encore.

— T'en fais pas... Le paquet va être pour toé avant moé.



Les fêtes passèrent trop vite. Léopold repartit pour Saint-Anselme. Alvenia en avait le cœur serré. Encore six mois et ils seraient ensemble, toujours. Léopold lui avait promis qu'à Pâques, quand il reviendrait, ils iraient voir le curé pour lui demander de les marier en juillet. Ils avaient rêvé de juin, mais la période entre le retour de Julien et le mariage aurait été trop courte pour tout organiser.

Alvenia s’imaginait déjà en juillet, enfilant une robe blanche pour dire devant tout le monde «Oui je le veux!». Elle était même allée voir madame Goupil pour qu’elle lui confectionne une robe de mariée.

— Ne dites rien à personne encore, madame Goupil, lui avait mentionné Alvenia. Mais je reviens juste à Pâques, et pour commander le tissu, il sera peut-être trop tard.

La vieille couturière avait l’habitude de se fermer le bec. Les histoires d’amour à Saint-Damien étaient bien secrètes.



L’hiver était particulièrement froid. Le vent sculptait les bancs de neige et Alvenia chauffait le poêle toutes les heures dans son école. «Maususse qu’y fait frette!» pensait-elle.

Les enfants gardaient leurs manteaux jusque vers midi. En ce mois de février, le froid de la nuit n’était chassé des murs que tard en fin d’avant-midi.

— On va finir la classe plus tôt. Y fait trop froid pour que vous partiez à quinze heures. On va arrêter une heure avant, pendant que le soleil est encore assez haut dans le ciel. Y faut penser à ceux qui retournent chez eux à pied.

— Oui, dirent les enfants, qui avaient hâte de se coller près du poêle chez eux, plutôt que de se geler les doigts à écrire.

Une fois les élèves partis, Alvenia alla se chercher un châle supplémentaire. «On mettrait pas un chat dehors!» se dit-elle.

Vers quinze heures, on frappa à la porte. Elle alla ouvrir et vit Léopold, gelé comme une bûche, qui tenait un cœur en chocolat dans ses mains.

— Que fais-tu ici? demanda Alvenia, surprise de le voir.

— Tu m’fais pas entrer?

Alvenia, qui connaissait le règlement plutôt sévère sur les visites de garçons pour les filles, se raidit.

— Ton attelage est où? L’as-tu caché?

Léopold l'embrassa et lui donna son chocolat.

— Je reviens de faire signer un contrat dans le rang 8 de Saint-Lazare. Un moyen temps de chien pour aller voir un client! Mais y paraît que ça pressait sans bon sens! dit Léopold, qui se rapprocha du poêle.

Alvenia lui versa une tasse de thé. Elle en avait toujours sur le feu pour se réchauffer.

— J'ai dit à mon notaire que j'irais chez mes parents pour la nuit. Demain, il va faire plus chaud pour redescendre. Le chemin avec le fanal me tentait pas vraiment.

— Va mettre ton cheval dans la remise derrière. Il y a assez de place le long des cordes de bois qu'y reste. Pauvre bête, on le laissera pas le nez au vent. Mais tu dois repartir avant six heures demain matin. Sinon, à la clarté du jour, le monde va voir de quoi et jaser, avertit la jeune femme, qui ne voulait pas partir de cancan sur son compte.

Léopold s'exécuta. Alvenia sortit de l'armoire un bout de pain avec du petit lard en pot. La veille, elle avait fait une soupe, qu'elle mit à chauffer. Aussitôt que la noirceur arriva, elle alluma une bougie au lieu du fanal. Tout pour ne pas attirer l'attention.

— Tu comprends, dit Léopold, j'aime mieux venir fêter la Saint-Valentin avant le temps.

Alvenia l'embrassa. Ils mangèrent en se racontant leurs faits et gestes. La jeune femme était heureuse. Cette nuit, ils feraient l'amour comme des fous.

Il était seulement six heures du soir quand ils montèrent se coucher. La noirceur leur donnait de l'intimité. Ils se déshabillèrent et se mirent à danser nus. Léopold chantait un air doux. Les seins d'Alvenia étaient collés sur le torse puissant de Léopold. Puis, le jeune homme se mit à genoux et embrassa le sexe de sa promise. Il se voulait tendre. Alvenia était pour lui comme un diamant précieux. Elle était à lui pour toujours.

— La vie sera pas assez longue, lui dit-il, pour t'aimer comme je t'aime.

Elle l'embrassa fiévreusement et lui montra qu'il était temps de s'introduire en elle. Léopold la prit très doucement, en ayant soin que

chaque soubresaut de son corps fût accompagné d'un baiser. Ils s'unirent ainsi pendant des heures, laissant redescendre leur plaisir pour que cela ne finisse pas.

Au matin, très tôt, Léopold partit. Il neigeait. C'était parfait pour couvrir les traces de voiture laissées par le jeune homme. Personne ne saurait jamais qu'ils s'étaient aimés cette nuit-là.



Les glaçons accrochés au toit de l'école fondaient à vue d'œil. Avril apportait la douceur du printemps. On fêterait Pâques dans quatre jours.

— Bonne vacances pascales, dit Alvenia à ses élèves, qui étaient si heureux que le carême finisse.

— À vous aussi, ma delle. Joyeuses Pâques, lui dirent en chœur les enfants.

Monsieur Longpré ramena Alvenia au village dans sa voiture pour les vacances. Imaginez, cinq jours au village, et Léopold qui viendrait chez elle! «Attendez que j'dise à ma mère qu'on va voir le curé...» pensa Alvenia, toute fébrile.

Son amoureux ne viendrait pas la voir le Vendredi saint ni le Samedi saint. Seulement à Pâques. C'était la coutume, et monsieur le curé ne serait pas content s'il savait que les futurs époux ne la suivaient pas.

Enfin, le dimanche matin arriva. On partit pour la messe, où les alléluias volaient de tous bords. La joie était partout. Que l'hiver et le carême finissent enfin!

Alvenia avait été invitée chez les Théberge pour le dîner. Imelda n'était pas contente, mais comme sa fille lui avait fait part de leur décision de se marier en juillet, elle avait laissé tomber tout argument sur le fait qu'une jeune fille de bonne famille dîne avec les siens à Pâques.

Le repas chez le notaire était parfait. Les jeunes gens en profitèrent pour annoncer qu'ils se marieraient l'été suivant. Madame Théberge avait eu une larme.

— Tu vas pouvoir travailler avec moé, mon gars. L'étude est ben assez grosse pour faire vivre deux familles, hein? dit le père en se frottant les mains.

Léopold était tellement content.

— J'ai regardé: le vieux bonhomme Asselin, l'autre bord de la chapelle des vœux qu'y vont reconstruire, veut vendre. Je l'ai approché après la messe pour lui dire que j'étais intéressé. Moé pis Alvenia, on veut notre maison à nous deux. Vous comprenez?

Le notaire sourit à pleines dents.

— Comment que j'comprends... Pis j'veux faire ma part...

— Non, dit Alvenia, avec ma dot, j'ai de quoi payer la maison. On peut en parler ouvertement, monsieur Théberge. Léopold sait tout de mes affaires.

Le vieil homme était content. Ces deux-là s'aimaient vraiment. Avec l'argent d'Alvenia, ils ne seraient pas pris à la gorge en commençant leur vie ensemble.

— T'as ben raison, ma fille, c'est votre affaire. On n'a pas à s'en mêler. Pas vrai, sa mère? dit le notaire en regardant madame Théberge pleurer de joie.

— T'es comme ma fille, Alvenia. On va bien s'entendre toutes les deux...

On frappa à la porte et le bedeau, les yeux sortis des orbites, cria:

— Y'A LE FEU À MA GRANGE! Venez m'aider, amenez vos chaudières!

Encore un maudit feu! Le notaire et Léopold se levèrent rapidement, prirent leurs manteaux et leurs seaux et partirent à la belle épouvante chez le bedeau. Le pauvre homme vivait à peine deux maisons plus haut.

Alvenia mit son manteau à son tour. Elle voulait aller aider. Elle sortit et partit à la course. La fumée montait déjà bien noire au-dessus des maisons. Beaucoup de monde faisait la file pour le transport des seaux d'eau. Par chance, le vent faible ne soufflait pas de tisons partout.

— Où est Léopold? demanda Alvenia à un fermier venu aider. J’le vois pas!

— Y’est rentré dans la grange pour essayer de sortir les bêtes. Y’est fou, avec la boucane qu’y a là!

Alvenia sentit un frisson lui parcourir le corps. Un mauvais pressentiment l’envahit.

— Léopold! LÉOPOLD! cria-t-elle.

Elle essaya de s’approcher du feu. Elle entendait le toit crépiter. Soudain, on vit Léopold ressortir en titubant. Il fit quelques pas et tomba sur la terre gelée. Il était noirci de fumée à la grandeur du corps. Alvenia et d’autres personnes se précipitèrent. Il avait du mal à respirer. La fumée avait endommagé ses poumons. On voyait ses vêtements brûlés sur ses bras et ses jambes. Alvenia se lança à genoux à ses côtés et prit tendrement la tête de son amoureux entre ses mains.

— Allez chercher le docteur, quelqu’un! implora-t-elle, les yeux pleins d’eau.

Mais vite on se rendit compte qu’il était trop tard. Léopold était parti sans un mot. Alvenia hurla de douleur. Monsieur Théberge essaya de la détacher de son fils inerte, mais comme une lionne, elle défendait son amour.

— Non! Non! Pas toé, reviens... Tu peux pas me laisser toute seule... Reviens, je t’aime...

Le vieux notaire se mit à genoux et pleura à son tour sur la dépouille de son fils. Il venait de perdre ce qui lui était le plus cher au monde.

— Alvenia, mon enfant, il faut...

— Y FAUT RIEN DU TOUT! Y va revenir! hurla-t-elle en pressant la tête de Léopold sur son sein.

Le lendemain, Alvenia, comme une ombre, regardait par la fenêtre du salon. Imelda, qui ne savait pas quoi faire pour sa fille, lui apporta une tasse de thé.

— Bois au moins, prends du thé. T’as pas mangé depuis hier et t’as rien bu. Tu vas mourir à ce train-là... lui dit sa mère

Pour Alvenia, la vie était finie. Léopold parti, elle ne voulait plus se battre.

On mit le corps de Léopold au charnier, trois jours plus tard. La terre était encore trop gelée pour creuser la fosse. Au corps, on avait traité Alvenia un peu comme une veuve. Elle était rendue une coquille vide de vie. On devrait la remplacer à l'école. On disait partout dans le village que la d'elle allait virer folle comme son grand-père, et ils avaient raison.



Mai arriva. Alvenia, aidée de Marie, mangeait un peu. Sa sœur en prenait grand soin. Elle vivait sa douleur avec elle. Elle lui donna un bol de soupe et lui flatta les cheveux. Elle prit sa voix la plus douce:

— Alvenia, j'veux te parler de quelque chose d'un peu délicat... lui dit Marie, qui se frotta les mains sur son tablier. C'est moé qui fais le lavage et j'ai remarqué que tes culottes sont jamais rouges depuis quelque temps... T'aurais pas sauté la clôtüre avec le fils du notaire, hein?

Alvenia la regarda. C'était vrai. Ça faisait combien de temps qu'elle n'avait pas vu rouge? Elle avait vécu tellement de choses dernièrement qu'elle ne s'était pas attardée à ce détail, mais depuis le mois de février, elle n'avait pas eu ses règles. Une joie monta en elle. Léopold lui avait-il laissé un enfant avant de mourir? Un bébé de lui... un être né de l'amour qu'ils avaient eu?

— Depuis février, j'ai pas vu rouge, avoua-t-elle à Marie.

L'aînée s'assit en entendant ces paroles. «Pas vrai, pas Alvenia...» songea-t-elle.

La jeune femme, voyant la réaction de sa sœur, réagit:

— Dis rien aux parents... laisse-moé le temps de penser. Oh! Marie, si tu savais ce que je serais heureuse d'être enceinte de Léopold...

— Es-tu folle? T'étais pas mariée avec ton notaire. T'as sauté la clôtüre. Penses-tu que le monde va te féliciter? Tu vas être le sujet de discussion de

toute la paroisse. Pis ton petit va être le bâtard des Beaulieu. Reviens à toé, ma pauvre sœur!

Marie, qui aimait sa sœur malgré son sermon, promit de garder le secret, le temps que la jeune femme se replace et sache quoi faire. Elle se leva et partit dehors prendre l'air. Alvenia se flatta le ventre.

— Tu seras ma joie... J'sais pas comment, mais tu seras ma joie! murmura Alvenia, qui retrouvait un peu de joie de vivre.

Quelques jours plus tard, Julien se rendit chez ses parents et, l'air sérieux, demanda à leur parler.

— On t'écoute, mon enfant, le rassura Georges, qui espérait une bonne nouvelle.

— J'ai vu le médecin et il m'a dit que j'étais probablement stérile, leur dit-il, les larmes aux yeux.

Imelda mit la main sur la bouche.

— Comment ça se peut? T'es si jeune, dit-elle.

— Vous vous rappelez quand j'ai eu les oreillons à quatorze ans? Le médecin dans le temps avait dit qu'il était préférable d'avoir cette maladie-là jeune pour un garçon. Les oreillons, enfant, ça fait rien, mais adulte, chez un homme, ça rend stérile. Dans le temps, le docteur avait pensé qu'à quatorze ans, j'étais encore trop jeune pour que ça m'affecte. Mais, avec le recul, j'étais ben un homme à cet âge-là, si vous voyez ce que je veux dire.

Georges donna un coup de poing dans le mur. C'était sûrement ça. Florence était correcte, elle. La rage de perdre la seule chance d'avoir une suite dans sa lignée lui fit perdre la tête.

— Le ciel m'en veut certain! lança Georges qui se prenait la tête en regardant par la fenêtre. On va mourir sans descendance!

— On en a parlé, moé pis Florence, pis on va adopter. On veut des enfants... dit Julien.

Georges se retourna d'un coup:

— Un bâtard qui hériterait de moé?! ES-TU FOU?

— Bâtard ou pas, on va adopter, lui dit Julien en le regardant dans les yeux. J'me fous de votre argent. J'suis capable de le faire vivre, cet enfant-

là.

— Amène-le jamais icitte, ce bébé de fille légère. On saura même pas sa lignée. Une pute peut-être comme mère... pis, c'est ça que tu veux comme enfant!

Julien partit sur-le-champ, laissant Georges tout démolir dans le salon. Marie, qui était dans l'escalier à écouter, prit peur. Elle monta dans sa chambre, où Alvenia coiffait ses cheveux.

— Le diable est dans bâtisse... dit Marie. Julien est stérile et père vire fou.

Alvenia se mit les mains sur le ventre comme pour protéger son enfant à naître.

La fin mai arriva sans qu'Alvenia recommence à enseigner. Personne ne disait rien, car on savait que la jeune femme avait besoin de temps pour oublier.

Un jour où il faisait beau, Alvenia prit l'attelage pour aller se promener. Elle ne savait pas où aller, mais aussitôt qu'elle allait dehors, elle revoyait la scène: la grange brûlait et Léopold gisait inerte dans ses bras. Cela lui était insupportable. Elle claqua les rênes et se dirigea vers les Pistoles. «J'vais aller voir Florence», décida-t-elle.

Florence était dehors à étendre des draps sur la corde à linge. En entendant l'attelage, elle se retourna et aperçut Alvenia qui lui faisait signe de la main. Elle lui sourit.

Alvenia lâcha les rênes et mit le pied sur la petite marche de la calèche. Une crampe dans le ventre la saisit. Elle plaça les mains sur son ventre. Florence, qui connaissait bien les gestes d'une femme enceinte, vint l'aider à descendre.

— Entre, viens te reposer. Y'a pas mal de trous dans le chemin. C'est pas bon pour une femme comme toé!

Alvenia la regarda et comprit que Florence savait. Elle la suivit dans la maison et s'assit dans la cuisine.

— Veux-tu un verre d'eau? Tu dois boire en masse... lui conseilla Florence.

— Depuis quand tu sais? C'est Marie qui te l'a dit?

— Non, mais je sais reconnaître les crampes qu'on a, enceinte, quand on fait de la voiture. Tu devrais pas en faire dans les chemins qui dégèlent. Y'a trop de pences de bœuf<sup>24</sup>.

— J'ai trois mois de faites, pis j'sais pas quoi faire.

— Veux-tu le garder? demanda Florence, qui aurait tant aimé être à sa place.

— Oui, dit la jeune fille. Personne va me l'enlever.

En passant devant la fenêtre ouverte pour se rendre à son bureau, Georges surprit leur discussion. «Pourquoi diable était-elle venue icitte, et que voulait-elle garder?» se demanda-t-il en tendant l'oreille. Ce fut comme un coup de masse dans le front... Alvenia était enceinte. «La garce, pensait-il, elle va me faire perdre mon nom.» C'était mal vu, une fille-mère... Puis il se mit à penser. Il retourna au moulin et s'assit. «Ben oui, c'est ça qu'y m'faut. J'envoie Alvenia accoucher en ville. Personne sera surpris que ma fille aille chez une cousine éloignée le temps de reprendre ses esprits. Pis Julien adopte le p'tit. J'suis sûr qu'elle va me faire un beau garçon, la Alvenia. Un beau garçon de mon sang!» se dit Georges en se félicitant de la nouvelle naissance.

Le soir au souper, il regarda sa cadette.

— Tu manges mieux, ma fille, dit-il. On dirait même que tu manges pour deux!

À ces mots, Marie s'étouffa. Alvenia releva la tête. On l'avait vendue. Elle regarda sa sœur avec des fusils dans les yeux.

— C'est pas moé! J'ai rien dit! se défendit la pauvre Marie, apeurée.

Alvenia regarda son père.

— Oui, vous avez raison, j'mange pour deux...

Imelda, qui sentait les battements de son cœur jusque dans ses tempes, devint blême comme un fantôme.

— T'es enceinte?! Mais de qui?! demanda-t-elle.

— De Léopold... De qui d'autre vous pensez? Pis, j'ai trois mois de faits, confia Alvenia en demeurant calme, malgré tout.

— Mon Dieu, on va m'enlever la présidence des Dames de Saint-Anne!  
dit Imelda qui suffoquait.

Georges frappa la table de sa main.

— Tu vas aller à Québec pour accoucher. Tu nous feras pas perdre notre nom, certain! Pis tu vas donner ton enfant à ton frère. Y'est pas dit qu'un descendant de Beaulieu s'en ira dans n'importe quelle famille. C'est mon héritier que tu portes, vu que ton frère tire à blanc!

Alvenia se leva avec un air de défi.

— J'suis majeure, pis j'vais le garder, mon enfant! affirma-t-elle.

Georges lui administra une claque qui la fit tomber par terre.

— Tu veux que ton enfant soit un bâtard? Qu'y soit toujours vu comme un bâtard? Tu veux le marquer à vie? T'as pas de cœur. En plus d'être une plote, t'es une folle!

Alvenia se mit à pleurer. Il avait raison. Son enfant serait toujours vu comme le fruit d'un amour illégitime. Elle devait penser, elle devait filer doux pour un bout de temps.

— Pardon, se força-t-elle à dire.

De toute façon, la première chose à faire était de le mettre au monde, loin des regards des gens. Son père enchaîna:

— Demain, j'vas aller à Québec. Y'a des places pour accoucher sans être vue ni connue. Des bonnes sœurs qui savent faire adopter les enfants rapidement. J'vais aller regarder ça. Pas question que le tien traîne dans un orphelinat.

Alvenia se releva péniblement et quitta la salle à manger. Elle détestait son père, qui n'avait qu'une envie: dicter la vie des autres pour en faire ce qu'il voulait. «Y'aura pas mon enfant... J'le jure, même si y faut que je tue pour ça! C'est moé, sa mère...» pensa Alvenia en montant dans sa chambre.

---

<sup>24</sup>Par chez nous, on appelle «pence de boeuf» le mouvement de la glaise, au printemps, qui provoque des trous et des bosses sur les chemins non asphaltés.

## REMERCIEMENT



C'est toujours très émouvant d'arriver au dernier mot d'un livre. Dans celui-là, j'ai vécu, je pense, toutes les émotions du monde. Mais celle qui me fascine, qui me trouble profondément, c'est l'amour qu'une mère peut porter à son enfant. Je crois que dans tout l'univers, il n'y a rien de plus grand.

Donc, à toutes les mères, j'aimerais dire un immense merci d'avoir aimé.

Marthe xx

# TABLE DES MATIÈRES

[Avant de commencer](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Remerciement](#)

La Delle  
ISBN EPUB: 978-2-7619-6270-4

Édition: Catherine Bédard  
Infographie: Chantai Landry  
Correction: Milena Desharnais-Lanas et Isabelle Pauzé

Design de la couverture: Chantal Boyer  
Photo: Dewittville, [Vers 1890-vers 1965],  
BAnQ Québec, Collection Magella Bureau,  
(03Q,P547,S1,SS1,SSS1,D105),  
Photographe non identifié.  
Photo de l'autrice: © Pascal Rameux

03-24

Imprimé au Canada

© 2024, Les Éditions de l'Homme,  
division du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.  
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2024  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:  
MESSAGERIES ADP inc.\*  
Téléphone: 450-640-1237  
Internet: [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)  
\* filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC  
– [www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)



L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada  
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Suivez-nous sur le Web  
et les réseaux sociaux!

[EDITIONS-HOMME.COM](http://EDITIONS-HOMME.COM)

[EDITIONS-JOUR.COM](http://EDITIONS-JOUR.COM)

[EDITIONS-PETITHOMME.COM](http://EDITIONS-PETITHOMME.COM)

[EDITIONS-LAGRIFFE.COM](http://EDITIONS-LAGRIFFE.COM)

[RECTOVERSO-EDITEUR.COM](http://RECTOVERSO-EDITEUR.COM)

[QUEBEC-LIVRES.COM](http://QUEBEC-LIVRES.COM)

[EDITIONS-LASEMAINE.COM](http://EDITIONS-LASEMAINE.COM)



**Tu pensais que Bellechasse  
avait livré tous ses secrets?  
Eh monsieur, non !**

Cette fois, j'ai pensé te raconter une histoire pleine d'amour, d'orgueil et de manigances. Elle commence à Québec à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, puis s'emballe à Saint-Damien, au cœur des collines de Bellechasse. Dans l'une des maisonnées pas si paisibles du village, la jeune Alvenia bataille ferme pour tracer sa voie. C'est sans compter sur les combines noires comme le poêle de son père, qui n'a pas l'intention de lui faire de cadeaux. Heureusement, des alliés viendront lui prêter main-forte et elle puisera du réconfort au fond des yeux bleus du plus bel homme de la place. Quel destin guette Alvenia : le bonheur ou la solitude ? La jeune femme trouvera-t-elle de l'agrément à devenir une maîtresse à l'école de rang ou, comme on dit par chez nous, une delle ? Promis, cette lecture-là va te faire sourire et pleurer en même temps !

*Marthe*

**MARTHE LAVERDIÈRE** manie la plume aussi bien que les pelletées de terre. Les trois tomes de la série historique « Les collines de Bellechasse » se sont écoulés à plus de 45 000 exemplaires.





# Contents

[Couverture](#)  
[Avant de commencer](#)  
[Chapitre 1](#)  
[Chapitre 2](#)  
[Chapitre 3](#)  
[Chapitre 4](#)  
[Chapitre 5](#)  
[Chapitre 6](#)  
[Chapitre 7](#)  
[Chapitre 8](#)  
[Chapitre 9](#)  
[Chapitre 10](#)  
[Chapitre 11](#)  
[Chapitre 12](#)  
[Chapitre 13](#)  
[Chapitre 14](#)  
[Chapitre 15](#)  
[Chapitre 16](#)  
[Remerciement](#)  
[Table des matières](#)  
[Page légale](#)  
[Quatrième de couverture](#)

## Landmarks

[Couverture](#)  
[Table des matières](#)  
[Chapitre 1](#)